

## ABSTRACT

Auteur: Nicholas R. Sims  
Titre de la thèse: Gide et Conrad  
Département: de français  
Grade: M.A.

## Résumé

Cette thèse est consacrée aux rapports entre Joseph Conrad et André Gide tels qu'on les aperçoit du point de vue de ce dernier. Il y a quatre chapitres: le premier est d'un caractère biographique et trace brièvement l'histoire d'une amitié qui s'étend de 1911 jusqu'à la mort de Conrad en 1924; le second concerne la correspondance échangée entre les deux auteurs et contient le texte de neuf lettres inédites; le troisième fait le point des importantes lectures conradiennes de Gide et des nombreuses remarques critiques à propos des oeuvres de Conrad qui se trouvent dans les écrits de Gide; le quatrième consiste en une analyse de la traduction de Typhoon faite par Gide. L'étude aboutit à deux conclusions principales: premièrement, il faut publier un volume contenant l'ensemble de la correspondance Gide-Conrad, et deuxièmement, la traduction de Typhoon laisse beaucoup à désirer.

SHORT TITLE

Titre: Gide et Conrad

Auteur: Sims

GIDE ET CONRAD

by

SIMS, Nicholas, M.A.(Oxon.)

A thesis  
submitted to  
the Faculty of Graduate Studies and Research  
McGill University,  
in partial fulfilment of the requirements  
for the degree of  
Master of Arts

Department of French Language  
and Literature.

April 1969

#### NOTE LIMINAIRE

Nous remercions le Comité Gide, les "Trustees of the Estate of Joseph Conrad" et la direction de la bibliothèque de l'Université Yale qui nous ont autorisé à reproduire dans ce mémoire des lettres inédites de Gide et de Conrad. Nous devons beaucoup aux conseils précieux de M. Jacques Naville, secrétaire du Comité Gide, de Mr. John Conrad, fils du romancier, et de M. Georges-Paul Collet, directeur du Département de français à l'Université McGill.

TABLE DES MATIERES

	Page
INTRODUCTION . . . . .	1
CHAPITRE I - L'amitié . . . . .	3
CHAPITRE II - La correspondance . . . . .	16
CHAPITRE III - Gide lecteur et critique de Conrad . . . . .	63
CHAPITRE IV - Gide traducteur de Conrad . . . . .	90
CONCLUSION . . . . .	120
BIBLIOGRAPHIE . . . . .	127

I N T R O D U C T I O N

C'est André Gide lui-même qui nous a proposé, pour ainsi dire, le point de départ du présent mémoire. Le 6 janvier 1917 il nota dans son Journal à propos de la traduction française de Typhoon à laquelle il travaillait depuis sept mois: "Je crois que le résultat sera très bon; mais qui s'en apercevra?"<sup>1</sup> Comme on comprend cette question! Traduire est souvent une tâche ingrate. L'homme de la rue qui achète une traduction ne peut guère en apprécier la véritable qualité. Cette qualité ne se remarque que par une confrontation méticuleuse avec l'original, ce qui exige une connaissance des deux langues et une patience presque égale à celle du traducteur. Autant que nous sachions, une telle comparaison des textes n'a jamais été faite dans le cas du Typhon de Gide. On a beau déclarer sur la couverture de l'édition "Livre de Poche": "Le plus beau roman de J. Conrad La plus belle traduction d'A. Gide." Il est extrêmement peu probable que l'auteur anonyme de cette louange ait examiné et comparé tous les romans de Conrad et toutes les traductions de Gide avant de se prononcer ainsi. Nous avons donc voulu, en premier lieu, combler cette lacune dans l'ensemble des recherches gidiennes, tout en répondant au souhait que semble indiquer la question du Journal.

La version française d'une oeuvre anglaise écrite par un ancien citoyen russe dont la langue maternelle était le polonais est un phénomène intéressant en soi; mais notre désir de savoir pourquoi Gide s'était intéressé à traduire un livre de Conrad, pourquoi il avait choisi Typhoon et à quel

---

1. Gide, Journal, 1889-1939, Pléiade, (Paris, 1951), p. 611.

moment il s'était mis au travail nous a mené de plus en plus loin dans la recherche biographique et critique, de sorte que nous avons fini par étendre le sujet de cette thèse pour comprendre tous les rapports entre Conrad et Gide tels qu'on les aperçoit du point de vue de ce dernier. Ainsi nous avons examiné successivement l'amitié profonde qui liait ces deux écrivains, la correspondance qu'ils échangèrent pendant treize ans, les importantes lectures conradiennes de Gide, et enfin la traduction de Typhoon.

Nous voici à la veille du centenaire de la naissance d'André Gide. Ce modeste mémoire viendra donc s'ajouter aux nombreux hommages et études qui seront sans doute consacrés à Gide pendant l'année 1969. Mais, tout à fait par hasard, nous avons choisi un moment doublement propice à notre entreprise, car la préparation de cette thèse a coïncidé avec la découverte partielle des copies de treize lettres de Gide à Conrad. Jusqu'à l'automne de 1967 le Comité Gide et les "Trustees of the Estate of Joseph Conrad" ignoraient l'existence de ces documents importants que nous avons pu citer dans un chapitre sur la correspondance.



CHAPITRE I

L'amitié

Au lendemain de la mort de Conrad, Gide évoquait dans ces termes la dernière lettre qu'il reçut de lui :

"Cette lettre me serra le coeur comme un adieu. Je me sentais en retard envers lui. J'étais resté longtemps sans le revoir, sans lui écrire. Avais-je jamais su lui dire, ce que je lui écrivis aussitôt, toute l'affection, l'admiration, la vénération, que, malgré tant d'absence et de silence, je n'avais cessé de lui vouer? De mes aînés, je n'aimais, ne connaissais que lui."<sup>1</sup>

Malgré l'intensité de ces sentiments, Gide perdait en Conrad un ami qu'il connaissait depuis treize ans mais qu'il n'avait rencontré que deux ou trois fois. Il s'agit essentiellement d'une amitié littéraire nourrie par la correspondance.

C'est Claudel qui fut à l'origine de leur rencontre. Dans l'éloge de Conrad qu'il écrivit en 1924, Gide raconte comment Claudel lui parla pour la première fois du romancier et de quelques-unes de ses oeuvres : The Nigger of the Narcissus, Youth, Typhoon, et Lord Jim, livres qui n'avaient pas encore été traduits en français. Et Gide poursuit : "Je pris note aussitôt de leurs titres, et dès le premier contact fus conquis."<sup>2</sup> Le Journal de Gide nous permet de situer cette conversation en décembre 1905,<sup>3</sup> et on se demande à quel point, avec le peu d'anglais qu'il savait à cette époque, il pouvait apprécier les écrits de Conrad à leur juste valeur. Nous reprendrons cette question dans un autre chapitre; il suffit de constater ici que selon Gide la prise de contact avec ces quelques livres précéda de plusieurs années la première rencontre avec leur auteur.

---

1. Gide, "Joseph Conrad," Nouvelle Revue Française, XXIII (1924), 659.  
2. Ibid., p. 660.  
3. Gide, Journal, 1889-1939, p. 191.

Les deux écrivains firent connaissance vers la mi-juillet de 1911. Gide faisait alors son deuxième séjour en Angleterre, mais son premier comme adulte. Accompagné de Valery Larbaud et d'Agnes Tobin, une jeune Américaine qui connaissait et Larbaud et Conrad, il rendit visite à Arthur Symons et à Conrad qui tous deux habitaient dans le comté de Kent.<sup>4</sup> Le romancier demeurait avec sa femme et ses deux fils à Capel House, une petite maison de campagne située dans le village d'Orlestone, à quelques kilomètres d'Ashford. Malheureusement, le Journal ne contient rien sur cette visite, mais Jessie Conrad y consacre un paragraphe de son Joseph Conrad and his Circle. Elle précise que la maison de son mari étant trop petite pour loger ces trois visiteurs, Gide et Larbaud passèrent la nuit à l'auberge du village.<sup>5</sup> Il existe une photographie qui, prise (peut-être par Miss Tobin) à l'époque de cette première rencontre entre Gide et Conrad, constitue un document intéressant. Elle représente le jardin de Capel House: assis dans l'herbe à côté de Larbaud, Conrad sourit gaiement; Gide, portant une longue cape et un chapeau à larges bords, est debout derrière eux, tandis que Mrs. Conrad, restant un peu à l'écart au bord d'un sentier, tient son fils John par le bras. Une note destinée à expliquer cette photographie dans l'Hommage à Conrad de la Nouvelle Revue Française indique, à tort, qu'elle fut prise "dans la propriété de Conrad à Bishopsbourne."<sup>6</sup> Le romancier ne fut propriétaire d'aucune des maisons dans lesquelles il vécut en Angleterre et ne devait s'établir à Bishopsbourne

---

4. G. Jean-Aubry, Valery Larbaud; sa vie et son oeuvre, Editions du Rocher, (Monaco, 1949), pp. 177-178.

5. Jessie Conrad, Joseph Conrad and his Circle, Dutton, (New York, 1935), pp. 165-166.

6. Nouvelle Revue Française, XXIII (1924).

qu'en 1919. Il convient de signaler aussi quelques inexactitudes dans les souvenirs que Gide lui-même conservait de cette première visite à Orlestone alors qu'il rédigeait son éloge de Conrad treize ans plus tard. Il y soutient qu'il rencontra celui-ci "peu après" la conversation avec Claudel mentionnée ci-dessus, et qu'il passa quelques jours chez Conrad lors de ce premier séjour.<sup>7</sup> Or comme nous l'avons noté, six années séparent la conversation avec Claudel de la visite à Capel House, et il semble bien qu'en 1911 Gide ne passa qu'une nuit dans la région avant de partir pour Londres par Rye et Winchelsea.<sup>8</sup>

Les deux écrivains commencèrent à s'écrire avant la fin de l'année. Conrad parlait français couramment et ses lettres, comme celles de Gide, furent rédigées dans cette langue. Le 26 décembre 1911, il exprimait à la fois son appréciation de Prétextes et sa sympathie pour l'auteur:

"Quant au volume de critique, tout ce que je puis vous dire, c'est que je me sens tellement d'accord avec le sentiment de ce livre, que ma sympathie - permettez-moi de dire : l'affection - que j'ai ressentie pour vous dès le premier moment, en est infiniment augmentée."<sup>9</sup>

Pendant l'été de 1912, Gide invita Conrad à venir lui rendre visite en France et à participer aux Entretiens de l'Abbaye de Pontigny. Mais Conrad, plongé dans le travail et ayant des responsabilités familiales, dut refuser. Il suggéra de remettre cette visite en France à l'année suivante, mais il n'alla jamais à Pontigny et ne devait jamais rencontrer Gide ailleurs qu'en Angleterre.<sup>10</sup>

---

7. Gide, "Joseph Conrad," p. 660.

8. G. Jean-Aubry, Valery Larbaud; sa vie et son oeuvre, p. 178.

9. Joseph Conrad, Lettres françaises, N.R.F., (Paris, 1929), p. 113.

10. Ibid., pp. 119-120.

En août 1912, Gide écrit à Conrad que puisque ce dernier ne pouvait venir en France, lui, Gide, irait le rejoindre à Crlestone. Il ajouta que, soucieux de finir Les Caves du Vatican, il ne comptait pas s'y rendre avant la fin de l'année. D'ailleurs, il espérait amener Jacques Copeau qui voulait faire la connaissance de Conrad,<sup>11</sup> mais ce dernier projet ne semble pas s'être réalisé.

Arrivé à Londres le 24 décembre, Gide fêta Noël chez son ami Edmund Gosse,<sup>12</sup> puis prit le chemin de Capel House où cette fois il passa quelques jours. Peu après son départ, il envoya un "Meccano" au petit John Conrad. Celui-ci, âgé de soixante-deux ans aujourd'hui, se souvient encore de ce cadeau, et Jessie Conrad y fait allusion dans un de ses ouvrages biographiques. Elle raconte que son mari, quoique généreux envers les enfants de ses amis, ne permettait pas volontiers aux siens de recevoir des cadeaux d'autrui; et elle continue :

"In fact, I think the only time a present to the boys really pleased him was when M. André Gide sent a large box of Meccano. It came unexpectedly which no doubt accounted for its different reception. That present really gave as much satisfaction to the father as to the son."<sup>13</sup>

Conrad exprima ses remerciements dans une lettre chaleureuse qui démontre bien l'affection qu'il vouait à Gide. Notons qu'il est très souvent question de la famille de Conrad dans la correspondance. Ce dernier fit part à son ami français des nombreuses opérations que devait subir sa femme, du progrès scolaire de John, et des nouvelles qu'il recevait de Borys, son fils aîné, à l'époque où celui-ci servait en France comme sous-lieutenant pendant

---

11. Lettre de Gide à Conrad, 13 août 1912, (Bibliothèque Yale).

12. The Correspondence of André Gide and Edmund Gosse, éd. Linette F. Brugmans, Peter Owen, (Londres, 1960), pp. 20 et 87.

13. Jessie Conrad, Joseph Conrad as I Knew Him, Heinemann, (Londres, 1926), pp. 4-5.

la guerre de 1914-1918. De son côté, Gide s'intéressait avec bienveillance à tous ces événements, mais il ne parla guère de sa propre femme. Conrad ne rencontra jamais Madeleine Gide, et ses remarques à son sujet se bornèrent à des formules de politesse.

Pendant l'été de 1918, Gide fit un long séjour en Angleterre avec Marc Allégret. Quoiqu'il passât la plupart de son temps à Cambridge, il est probable qu'une rencontre avec Conrad eut lieu entre juillet et octobre. Nous savons au moins que le romancier était au courant des projets de son ami français qui lui avait sans doute laissé entrevoir la possibilité d'un rendez-vous: "Vos paroles m'apportent le plus grand reconfort. . . et l'espoir de vous voir chez nous, ici, nous a remplis de joie," écrivait Conrad dans une lettre du 28 avril;<sup>14</sup> et une autre du 6 juillet se termine: "A bientôt, j'espère."<sup>15</sup> Quoiqu'il en soit, rien ne permet de transformer cette hypothèse en certitude.

Dès 1915, Gide avait commencé à diriger la traduction en français des oeuvres de Conrad, et ce fut à ce sujet que se produisit le seul heurt sérieux qui survint, semble-t-il, entre les deux hommes. En novembre 1919, un malentendu à propos de la version française du roman The Arrow of Gold faillit provoquer une rupture.<sup>16</sup> Cependant, les lettres de Conrad reprirent vite leur ton amical et il n'y a aucune raison de croire que les rapports entre les deux écrivains soient devenus moins cordiaux par la suite. Joseph Retinger semble être le seul à suggérer qu'un manque

---

14. Lettre de Conrad à Gide, 28 avril 1918, (Fonds Gide).

15. Lettre de Conrad à Gide, 6 juillet 1918, (Fonds Gide).

16. Lettres de Conrad à Gide, 4 novembre 1919, et 24 novembre 1919, et copies de lettres de Gide à Conrad, 10 novembre 1919 et 21 novembre 1919, (Fonds Gide).

de sympathie ait pu exister entre Gide et Conrad. Cet écrivain polonais les connaissait pourtant tous les deux. Il rencontra Gide (qui le trouvait charmant) à Paris en 1907,<sup>17</sup> et accompagna Conrad lors d'une visite dans son pays natal en 1914. Retinger s'exprime ainsi au sujet des premiers contacts entre les deux écrivains: "However, Conrad, touched as he was by Gide's attention, did not take to him, although they corresponded later. . ." <sup>18</sup> Mais c'est accuser son compatriote d'hypocrisie, car dans la correspondance Conrad se montre tout aussi affectueux que Gide jusqu'à la dernière lettre. Remarquons, d'ailleurs, que le livre de Retinger dans lequel se trouve cette remarque contient plusieurs erreurs au sujet de la vie de Conrad.

En 1920, Gide revint en Angleterre pour la dernière fois du vivant de Conrad; mais, après avoir passé des vacances d'été avec Marc Allégret dans le nord du pays de Galles, il rentra en France sans le voir. Toutefois, Conrad eut vent de cette visite, car le 1<sup>er</sup> novembre il écrivit avec son enjouement habituel:

"Ma femme s'imaginait que nous étions tombés en disgrâce, puisque Vous avez été en Angleterre sans venir nous voir. Je l'ai rassuré de mon mieux et elle Vous envoie ses amitiés avec prière de ne pas recommencer."<sup>19</sup>

Et Gide d'expliquer le 25 novembre:

"J'ai passé quelques [sic] temps en Angleterre cet été; mais je n'étais pas seul; partant pas libre, voyageant surtout en North Wales; et j'ai du [sic] repasser le "canal" [sic] avec tous les regrets de n'avoir pu vous revoir."<sup>20</sup>

---

17. Gide, Journal, 1889-1939, p. 243, (3 mai 1907).

18. Joseph Retinger, Conrad and his Contemporaries, Roy, (New York, 1943), p. 99.

19. Lettre de Conrad à Gide, 1<sup>er</sup> novembre 1920, (Fonds Gide).

20. Lettre de Gide à Conrad, 25 novembre 1920, (Bibliothèque Yale).

Il est intéressant de constater que la présence du jeune Allégret et le manque de liberté dont il est question dans l'explication donnée à Conrad n'avaient pas empêché Gide de profiter de son séjour en Angleterre pour rendre visite à ses deux meilleurs amis anglais, Arnold Bennett et Edmund Gosse.<sup>21</sup> On a souvent remarqué chez Gide une tendance à ne livrer à un ami qu'une partie de lui-même et à ne pas révéler à certaines connaissances ses rapports avec d'autres. Aussi les noms de Bennett et de Gosse ne paraissent-ils jamais dans la correspondance Gide-Conrad. Pourtant, Gide correspondait avec Gosse depuis 1904 et avec Bennett depuis 1911.

Au début de 1921, Conrad qui, accompagné de sa femme, allait passer des vacances en Corse, traversa la France en automobile sans rencontrer Gide. Mais deux ans plus tard, pendant son dernier voyage en France, il essaya de le retrouver à Cuverville. Il faisait une courte visite au Havre où son fils John allait habiter pendant une année pour apprendre le français, et, poussant un peu plus loin, il arriva inopinément à Cuverville dans l'espoir que Gide serait chez lui. Malheureusement, ce dernier était alors en Tunisie tandis que sa femme passait l'après-midi à Etretat. Déçu, Conrad laissa sa carte de visite et repartit. Quelques semaines plus tard, il suggérait à Gide de permettre à son fils, installé au Havre, de venir lui rendre visite "quand il aura appris un peu le Français."<sup>22</sup> En effet, John Conrad fit une excursion à bicyclette à Cuverville au printemps de 1924. Il garde peu de souvenirs de cette journée, mais se rappelle que Gide, à qui il avait commencé à parler en anglais, poursuivit la conversation en français, disant que c'était pour apprendre cette langue qu'il était venu en France.

---

21. Correspondance André Gide-Arnold Bennett, éd. Linette F. Brugmans, Librairie Droz, (Genève, 1964), p. 101, et The Correspondence of André Gide and Edmund Gosse, p. 167 (note).

22. Lettre de Conrad à Gide, 16 octobre 1923, (Fonds Gide).



Même en écrivant la toute dernière phrase de la correspondance, Gide songeait à la possibilité d'une rencontre: "N'aurons-nous pas quelque espoir de vous voir cet été?"<sup>23</sup> demanda-t-il. Malheureusement, la mort de Conrad, survenue le 3 août 1924, devait mettre fin à cette amitié dans laquelle le contact direct et personnel avait joué un rôle si peu important.

Ces deux écrivains, différents à tant d'égards, étaient séparés d'abord par l'âge. Conrad avait douze ans de plus que Gide et lors de leur première rencontre il était dans sa cinquante-quatrième année. A cette époque, l'un et l'autre n'étaient connus que d'un nombre assez restreint de lecteurs. Mais à peu près au moment de la publication de Chance, en 1912, Conrad commença à connaître un grand succès de librairie. L'apogée de sa carrière d'écrivain se situe probablement au temps de son voyage triomphal aux Etats Unis en 1923. En novembre de cette année, certains de ses manuscrits furent vendus à New York à des prix extrêmement élevés; on sait qu'il croyait avoir alors des chances de "décrocher" le Prix Nobel pour une année suivante.<sup>24</sup> Enfin, quelques semaines avant sa mort, le Premier Ministre anglais lui offrit le titre de Chevalier qu'il refusa.<sup>25</sup>

Quant à Gide, la publication, par exemple, de L'Immoraliste, de La Porte étroite et des Caves du Vatican, aussi bien que sa collaboration à la Nouvelle Revue Française, lui avaient valu une réputation littéraire considérable; mais il n'obtint son premier vrai succès de librairie

---

23. Lettre de Gide à Conrad, 7 juin 1924, (Bibliothèque Yale).

24. Joseph Conrad, Lettres françaises, p. 193.

25. Jocelyn Baines, Joseph Conrad : A Critical Biography, Weidenfeld and Nicolson, (Londres, 1959), p. 435.

qu'en 1936 avec le Retour de l'U.R.S.S.<sup>26</sup> Pour dépasser, en France, la célébrité que Conrad avait acquise en Angleterre avant sa mort, il devait attendre la publication du Journal par la Bibliothèque de la Pléiade en 1939, voire le Prix Nobel de 1947. Il est significatif que le premier honneur public dont Gide ait été l'objet (son élection à la Royal Society of Literature) lui fut accordé en 1924, l'année de la mort de Conrad.

Cette comparaison, quoique superficielle, explique pourquoi la correspondance contient plus d'allusions aux oeuvres de Conrad qu'à celles de Gide. Celui-ci était en quelque sorte l'admirateur respectueux et celui-là le vieux maître. Par exemple, en octobre 1921, Gide consacra une longue lettre à des louanges de The Rescue qui n'est certainement pas un des meilleurs livres de Conrad; et dix jours plus tard il rapportait dans une autre lettre les remarques élogieuses qu'une amie lui avait faites au sujet de ce roman.<sup>27</sup> Voici la réaction de Conrad à sa première lecture des Caves du Vatican: "Quelle belle entrée en matière! Que des choses vous avez mis dans les pages si caractéristiques et si intéressantes de ce beau commencement!"<sup>28</sup>

A cette différence d'âge et de prestige s'ajoutent une dissemblance frappante de tempérament, d'attitude morale, de formation intellectuelle et de situation sociale. Conrad, malgré son charme, sa gaieté et sa vitalité, était fondamentalement pessimiste, ombrageux et replié sur lui-même. Quoique son oeuvre soit en grande partie autobiographique, il ne partageait point la tendance qui portait Gide vers la confession publique,

---

26. Jean-Jacques Thierry, Gide, Gallimard, (Paris, 1962), p. 37.

27. Lettres de Gide à Conrad, 16 octobre 1921 et 26 octobre 1921, (Bibliothèque Yale).

28. Lettre de Conrad à Gide, 8 janvier 1914, (Fonds Gide).

comme le montre une comparaison de son Personal Record avec Si le grain ne meurt. Né dans une famille catholique, il ne pratiquait pas; mais il tenait à une discipline personnelle fort éloignée des préoccupations morales de Gide. Il n'est pas surprenant que l'homosexualité de celui-ci ne soit jamais discutée dans les lettres qui nous sont parvenues. Conrad n'était pas un de ceux à qui Gide envoya un exemplaire de l'édition à tirage limité de Corydon et de Si le grain ne meurt.

Conrad avait fait de vastes lectures, mais ce n'était pas un intellectuel. Ancien marin et aventurier, il avait beaucoup voyagé; cependant, une fois devenu écrivain, il s'était retiré dans la solitude relative de la campagne où il menait une vie assez sédentaire. Il avait commencé sa carrière littéraire assez tard; de plus, depuis son voyage au Congo en 1890 il éprouvait des périodes intermittentes de mauvaise santé, mais la gêne financière dont il ne devait se débarrasser complètement que vers 1919<sup>29</sup> exigeait de lui un travail acharné.

Gide, lui, intellectuel par excellence, présent à son époque et en constante évolution, était toujours prêt pour quelque nouveau départ. Bourgeois aisé, il pouvait se permettre d'écrire à loisir sans trop tenir compte de la vente immédiate de ses livres.

Peut-être était-ce à cause de quelques-unes de ces différences, et non pas malgré elles, que Gide se sentait attiré par la personnalité de Conrad. Ne cherchait-il pas souvent la compagnie de ceux qui ne lui ressemblaient pas?

---

29. Jocelyn Baines, Joseph Conrad : A Critical Biography, p. 421.

" . . . je suis individualiste . . . et . . . j'estime que c'est par nos particularités que chacun des êtres et que chacun des peuples peut servir l'intérêt le plus général. J'ai toujours estimé que c'était ce qui différait le plus de nous qui pouvait le mieux nous instruire."<sup>30</sup>

Il y avait néanmoins deux points importants de rencontre: la passion d'écrire et l'amour de la langue française. Plusieurs critiques, et surtout Jean Aubry, ont exagéré la qualité du français de Conrad; mais tout nous porte à croire qu'il le parlait, sinon avec une précision parfaite, du moins avec une grande facilité et un accent très authentique. Paul Valéry lui trouvait "un bon accent provençal,"<sup>31</sup> vestige sans doute de son séjour marseillais, et certaines de ses connaissances estimaient qu'il prononçait le français mieux que l'anglais. Ford Madox Hueffer, son collaborateur littéraire, va plus loin, et sans doute un peu trop loin, lorsqu'il affirme: "In French he was perfectly fluent, in English never; abroad he was constantly taken for a Frenchman; no one could ever have imagined him English from his speech or bearing."<sup>32</sup> Quoi qu'il en soit, la langue française lui était familière dès son enfance. Son père, Apollon Korzeniowski, avait traduit Chatterton de Vigny en polonais et avait collaboré à la traduction de plusieurs oeuvres de Victor Hugo, y compris Les travailleurs de la mer.<sup>33</sup> En outre, Conrad avait passé environ trois ans à Marseille au début de sa carrière de marin.

---

30. Gide, "Projet de conférence pour Berlin, (1928)," Oeuvres complètes, Nouvelle Revue Française, (s.l. [Paris], s.d. [Edition arrêtée en 1939]), Vol. XV, p. 507.

31. Paul Valéry, "Sujet d'une conversation avec Conrad," N.R.F., XXIII (1924), 663.

32. Ford Madox Ford (Ford Madox Hueffer), Joseph Conrad: a Personal Remembrance, Duckworth, (London, 1924), p. 104.

33. Jocelyn Baines, Joseph Conrad: A Critical Biography, p. 7.

Puisque Conrad ne décrivit ses rapports avec Gide ni dans A Personal Record ni dans sa correspondance avec d'autres, il nous est difficile d'estimer avec précision l'importance qu'avait pour lui cette amitié. Autant qu'on puisse en juger, ses meilleurs amis français étaient Henry Davray, André Gide et Jean Aubry. Il se lia avec Davray, en 1899, qui tenait la rubrique des "Lettres Anglaises" au Mercure de France. Davray entreprit plus tard de surveiller la traduction française des oeuvres de Conrad que le Mercure devait publier en volume; mais à partir de 1913 un refroidissement de leurs relations se remarque dans les lettres de Conrad,<sup>34</sup> changement qui s'explique en partie par le fait qu'en sept ans le Mercure n'avait fait paraître que deux volumes de Conrad. Leur correspondance semble avoir cessé en 1916.<sup>35</sup> Quant à Jean Aubry, qui devint le biographe de Conrad, il était sans doute le Français avec qui celui-ci avait les rapports les plus intimes; mais selon toute probabilité, ils ne commencèrent à se bien connaître qu'en 1917.<sup>36</sup> Il nous est donc permis de croire qu'à l'époque de la guerre de 1914-1918 Gide était le lien le plus important de Conrad avec le monde littéraire français.

L'amitié ne se mesure pas facilement; mais si l'on considère Gosse et Bennett comme les meilleurs amis d'outre-Manche de Gide, Conrad se situe non loin d'eux sur l'échelle de l'amitié, ne fût-ce que par le volume de la correspondance qui forme, d'ailleurs, le sujet du chapitre suivant.

---

34. Joseph Conrad, Lettres françaises, pp. 124-125.

35. Ibid., pp. 136-137.

36. Ibid., p. 138.

## CHAPITRE II

La correspondance

Le Fonds Gide de la Bibliothèque Jacques Doucet à Paris contient vingt-deux lettres écrites de la main de Joseph Conrad et adressées à André Gide; toutes les autres lettres de la correspondance, telle qu'on est en mesure de la reconstituer aujourd'hui, n'existent que sous la forme de copies. Celles-ci sont réparties de la façon suivante: le volume intitulé Lettres françaises contient le texte de deux lettres de Conrad dont les manuscrits ne se trouvent pas dans le Fonds Gide; la collection non cataloguée des papiers ayant appartenu à Jean Aubry qui fait partie de la Bibliothèque de l'Université Yale renferme la transcription dactylographiée de treize lettres de Gide; enfin les copies de deux autres missives de celui-ci, écrites par Madeleine Gide, se trouvent dans le Fonds Gide.

L'ensemble se compose donc de trente-neuf lettres, quinze de Gide et vingt-quatre de Conrad; dix-sept ont été publiées (dans Lettres françaises)<sup>1</sup> et vingt-deux restent inédites. A peu près le tiers de la correspondance manque: par exemple, de la période située entre 1911 et 1915 on retrouve une lettre de Gide et dix de Conrad. Il semble, en effet, que celui-ci ne garda pas toutes les lettres de Gide, notamment les premières. Jusqu'en août 1967, il paraissait n'en avoir conservé aucune. Ses deux fils, le secrétaire du Comité Gide et l'auteur de ce mémoire ignoraient alors l'existence des treize copies déposées à Yale qui ne devaient être

---

1. En effet, l'une de ces dix-sept lettres (celle du 21 juin 1912) n'est reproduite qu'à moitié dans Lettres françaises, les deux derniers paragraphes ayant été omis. Deux autres lettres publiées dans ce même recueil (du 20 août 1919 et du 1<sup>er</sup> novembre 1920) avaient déjà paru dans l'Hommage à Joseph Conrad de la N. R. F. en 1924.

révélées qu'en septembre 1967 au moment où un professeur yougoslave, M. Vidan, demanda au Comité Gide l'autorisation de les publier.

Dans la table suivante, les dates des lettres s'ajoutent à la répartition déjà indiquée:

<u>Auteur</u>	<u>Date</u>	<u>Emplacement du manuscrit ou de la copie "originale"</u>	<u>Publication</u>
Conrad	26 décembre 1911		<u>Lettres françaises</u>
Conrad	14 avril 1912		<u>Lettres françaises</u>
Conrad	21 juin 1912	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Gide	13 août 1912	Yale	
Conrad	16 août 1912	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Conrad	décembre 1912	Fonds Gide	
Conrad	28 janvier 1913	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Conrad	1 <sup>er</sup> décembre 1913	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Conrad	31 décembre 1913	Fonds Gide	
Conrad	8 janvier 1914	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Conrad	18 novembre 1915	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Conrad	19 mai 1916	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Gide	8 juin 1916	Yale	
Gide	2 août 1916	Yale	
Gide	9 juin 1917	Yale	
Gide	7 novembre 1917	Yale	
Conrad	30 décembre 1917	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Conrad	28 avril 1918	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Conrad	6 juillet 1918	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Conrad	20 août 1919	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>



Conrad	4 novembre	1919	Fonds Gide	
Gide	10 novembre	1919	Fonds Gide	
Gide	21 novembre	1919	Fonds Gide	
Conrad	24 novembre	1919	Fonds Gide	
Conrad	15 décembre	1919	Fonds Gide	
Conrad	1 <sup>er</sup> novembre	1920	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Gide	25 novembre	1920	Yale	
Gide	12 décembre	1920	Yale	
Conrad	décembre	1920	Fonds Gide	
Gide	22 juillet	1921	Yale	
Conrad	5 août	1921	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Gide	16 octobre	1921	Yale	
Gide	26 octobre	1921	Yale	
Gide	26 décembre	1922	Yale	
Conrad	28 décembre	1922	Fonds Gide	
Gide	8 octobre	1923	Yale	
Conrad	16 octobre	1923	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Conrad	30 mai	1924	Fonds Gide	<u>Lettres françaises</u>
Gide	7 juin	1924	Yale	

Deux documents supplémentaires, contenus dans le Fonds Gide, complètent ce catalogue: une carte de visite imprimée portant le nom de Joseph Conrad, plus un bref message écrit vraisemblablement de la main de sa femme; et une copie faite par Madeleine Gide de la lettre de Conrad du 4 novembre 1919, lettre qui, elle aussi, se trouve dans le Fonds Gide.

Quelques précisions s'imposent en ce qui concerne la date de

certaines lettres. Celle de Conrad que nous avons placée en décembre 1912 ne porte, en effet, ni lieu ni date; mais plusieurs indications démontrent de façon presque certaine qu'elle fut écrite à Capel House quelques jours avant l'arrivée de Gide lors de sa seconde visite à Orlestone. Il s'agit surtout de renseignements destinés à faciliter son voyage de Londres. Une autre lettre de Conrad porte la date du 1<sup>er</sup> décembre 1913: elle paraît dans Lettres françaises sous cette date que nous avons maintenue dans notre liste. Il semble, cependant, que l'auteur se soit trompé de mois, car on lit dans le deuxième paragraphe: "J'ai eu une névralgie faciale qui m'a détraqué le temperament au point que depuis votre départ, je n'ai pas écrit dix lignes." Puisque Gide était parti de chez Conrad avant la fin de 1912, il faudrait conclure que le romancier n'avait pas écrit dix lignes en onze mois, ce qui est impossible parce qu'on sait qu'il travaillait beaucoup à son roman Victory pendant ce temps. Une date plus probable serait le 1<sup>er</sup> janvier 1913. Parfois, en écrivant la date de ses lettres, Conrad indiquait le mois par un chiffre: ainsi on voit une fois la notation "1. 11. 20." Jean Aubry, prenant sans doute le "11" pour un 2 romain, place la lettre en question dans les Lettres françaises à la date du "1<sup>er</sup> février 20," mais les chiffres romains ne paraissent nulle part ailleurs dans les dates écrites par Conrad. Il s'agit sans aucun doute du 1<sup>er</sup> novembre 1920, comme le prouve nettement le contenu de la lettre. La correspondance contient encore une missive de Conrad non datée, mais il y est question du départ de l'auteur pour l'île de Corse "vers le 20 du mois prochain," ce qui nous permet de la situer en décembre 1920. D'ailleurs elle se termine par des souhaits pour le nouvel an.

Conrad avait une belle écriture; large, claire et droite, elle n'est presque jamais difficile à déchiffrer. Dans sa dernière lettre, cependant, cette belle main se déforme brusquement sous l'effet de la goutte dont il souffrait cruellement depuis quelques mois. Rappelant cette lettre dans son éloge de Conrad, Gide la disait "empreinte déjà de gravité mystérieuse et du pressentiment de la mort,"<sup>2</sup> impression qui lui venait sans doute autant de l'écriture que des sentiments exprimés par l'auteur. Les trois transcriptions de la main de Madeleine Gide sont également des modèles de clarté. L'écriture fine et régulière ferait les délices de l'étudiant accoutumé à se pencher sur les manuscrits d'André Gide lui-même qui, eux, demandent une certaine attention. Quant aux treize copies conservées à Yale, c'est Jean Aubry qui les a faites. Il les a dactylographiées à une machine dotée d'un clavier anglais, ce qui l'a obligé à ajouter les accents à l'encre après coup. On y trouve plusieurs fautes de frappe auxquelles Aubry a remédié en superposant d'autres lettres à la machine ou en écrivant des corrections à la main. En somme, ces textes, transcrits peut-être un peu hâtivement, n'ont pas l'air très soigné, et on se demande jusqu'à quel point ils restent fidèles aux originaux dans les moindres détails.

Le souci de respecter à la lettre le texte original nous amène à examiner les lettres de Conrad à Gide telles que Jean Aubry les a publiées dans Lettres françaises. Ce recueil de cent soixante-six lettres écrites en français par Joseph Conrad a une introduction qui est essentiellement de nature biographique, mais qui contient un passage dans lequel Aubry prétend n'avoir modifié que la ponctuation des lettres:

---

2. Gide, "Joseph Conrad," N.R.F., XXIII (1924), 659.

"C'est sur les originaux que j'ai relevé le texte de la plupart de ces lettres: ma seule intervention a consisté à préciser une ponctuation parfois absente, à éclairer de quelque note telle personne ou telle circonstance: je me suis fait, en revanche, un scrupule d'en respecter absolument l'orthographe."<sup>3</sup>

Pourtant, on a introduit plus de trois cents changements dans le texte des quinze lettres dont il est possible de consulter les originaux dans le Fonds Gide. Ce sont parfois des erreurs de lecture ou des coquilles d'imprimerie, mais dans la plupart des cas ces différences constituent une correction des fautes d'orthographe ou de grammaire de Conrad. Prenons, par exemple, un extrait de la lettre du 19 mai 1916. Voici à gauche le texte présenté par Aubry et à droite ce que Conrad a réellement écrit. Nous avons souligné les mots qui n'ont pas été fidèlement transcrits dans la publication:

"En présentant mes remerciements et mes devoirs très respectueux à ma très consciencieuse traductrice, je me permets de lui présenter une petite remarque: c'est que, quoique mon oeuvre soit assez individuelle, mon style est presque constamment tout à fait idiomatique. On peut donc me traduire fidèlement en cherchant les idiomes équivalents français. Par exemple: si j'écrivais, disons, que dans les circonstances racontées, un certain "Mr. X had taken his own life", la traduction la plus fidèle serait donnée par l'idiome français: "Monsieur X s'était donné la mort". Il est vrai qu'on pourrait dire: "s'était ôté la vie"; mais c'est toujours la locution la plus simple et la plus énergique qui est préférable. Quant à la traduction littérale: "Monsieur X avait pris sa propre vie", elle me paraît impossible."<sup>4</sup>

"En présentant mes remerciements et mes devoirs très respectueux a ma très consciencieuse traductrice, je me permets de lui presenter une petite remarque: c'est que, quoique mon oeuvre est assez individuelle, mon style est presque constamment tout a fait idiomatique. On peut donc me traduire fidèlement en cherchant les idiomes équivalents français. Par example: si j'ecrivais, disons, que dans les circonstances racontées, un certain "Mr. X had taken his own life", la traduction la plus fidèle serait par l'idiome français: "Monsieur X s'était donné la mort". Il est vrai qu'on pourrait dire: "s'était ôté la vie"; mais c'est toujours l'idiome le plus simple le plus énergique qui est préférable. Quand a la traduction littérale: "Monsieur X avait pris sa propre vie", elle me paraît impossible."

3. Joseph Conrad, Lettres françaises, p. 19 (Introduction).

4. Ibid., pp. 134-135.

Dans ce seul paragraphe on a donc corrigé douze fautes d'orthographe et une faute de grammaire de Conrad. Aubry a ajouté deux mots au texte original; en plus, il a remplacé "idiome" par "locution" dans l'avant-dernière phrase, et puisque cette substitution comportait un changement de genre, elle a entraîné aussi la transformation de deux articles définis. Enfin, on n'a reproduit qu'une seule faute d'orthographe de Conrad: l'omission d'un accent dans le mot "paraît."

A plusieurs reprises, non content de corriger les fautes de Conrad, Aubry a changé complètement le sens de ses propos: c'est ce qui se produit dans la lettre du 30 mai 1924:

"Ma femme, qui se recommande à votre bon souvenir, n'en a pas fini avec les opérations. On va lui en faire une la semaine prochaine. Encore une!"<sup>5</sup>

"Ma femme, qui se recommande a Votre bonne souvenir, n'en a pas fini avec les opérations. On va lui en faire une la semaine prochaine. La 5<sup>eme</sup> depuis 1917!"

Mais, chose assez ironique, un certain nombre de petites fautes de français se sont glissées dans le texte des Lettres françaises là où chez Conrad il n'y en avait pas. On trouve, par exemple, "celà" pour "cela," "être" pour "Être," "rèver" pour "rêver," "paraître" pour "paraître" et "le chambre" pour "la chambre."

Comme nous l'avons signalé, le texte de la lettre du 21 juin 1912, tel qu'Aubry le présente, est incomplet; mais aucune indication n'avertit le lecteur de ce fait important. En outre, la table des matières annonce la présence dans le volume d'une dix-huitième lettre de Conrad à Gide, alors que la lettre en question est adressée non à Gide, mais à Aubry lui-même. Lettres françaises ne se distingue donc pas par la précision et l'honnêteté que l'éditeur y a apportées.

---

5. Joseph Conrad, Lettres françaises, pp. 200-201.

Il est intéressant de constater que le texte des lettres publiées par Aubry dans son Joseph Conrad; Life and Letters laisse aussi à désirer, comme le remarque Jocelyn Baines dans l'avant-propos de sa biographie de Conrad:

"The text of the letters printed in Aubry's 'official' Joseph Conrad; Life and Letters . . . is unfortunately unreliable. There are numerous small and several important mistakes, while the punctuation has been arbitrarily 'corrected' throughout."<sup>6</sup>

D'ailleurs, un peu plus loin sur la même page Baines fait une autre observation importante qui se rapporte à notre sujet. Après avoir dit qu'il entend citer dans son ouvrage des lettres authentiques de Conrad à Mme. Poradowska, il explique pourquoi: "The reason is that they provide a unique opportunity to see how Conrad wrote French - a subject on which much nonsense has been spread and believed."<sup>7</sup>

Or c'est justement Jean Aubry qui a le plus contribué au mythe d'un Conrad francophone par excellence. S'il faut l'en croire, Conrad parlait français sans jamais faire "une erreur de genre ni une faute de grammaire,"<sup>8</sup> et démontrait dans l'emploi de cette langue en général une "étonnante pénétration"<sup>9</sup> et une connaissance non seulement "parfaite"<sup>10</sup> mais "réellement prodigieuse."<sup>11</sup>

La rédaction d'un texte dans lequel on veut reproduire des

- 
6. Jocelyn Baines, Joseph Conrad: A Critical Biography, (in Acknowledgements and Note on the Text).
  7. Ibid.
  8. G. Jean-Aubry, "Souvenirs," N.R.F., XXIII (1924), 679.
  9. Joseph Conrad, Lettres françaises, p. 16 (Introduction).
  10. G. Jean-Aubry, Valery Larbaud; sa vie et son oeuvre, p. 177.
  11. G. Jean-Aubry, "Souvenirs," N.R.F., XXIII (1924), 678.

fautes de français exprès exige une attention particulière, et Aubry n'a probablement pas surveillé d'assez près la correction des épreuves des Lettres françaises; on les aurait, pour ainsi dire, trop corrigées. Par conséquent, ce texte serait parfois involontairement infidèle à l'original. Mais puisque cette hypothèse n'explique pas toutes les retouches, il faut supposer que d'une part Aubry admirait Conrad jusqu'au point de vouloir cacher ses faiblesses, et que, d'autre part, il a délibérément corrigé ses fautes pour soutenir sa thèse d'un Conrad qui connaissait le français à merveille et qui, ayant failli devenir un grand écrivain français,<sup>12</sup> restait néanmoins "l'un des nôtres."<sup>13</sup>

Pour se rendre compte combien Aubry exagérait la qualité du français de Conrad, il suffit de lire les lettres inédites de celui-ci citées dans le présent chapitre. On y remarquera un naturel frappant et une compétence indéniable; l'expression est idiomatique, le style personnel, et le vocabulaire assez riche. Il semble que ces lettres aient été écrites sans effort et sans hésitation. Cependant, Conrad a une attitude quelque peu désinvolte envers les accents; l'orthographe devient parfois phonétique ou subit l'influence de l'anglais. Il y a bien des fautes dans l'accord des adjectifs et des participes et plusieurs faiblesses dans les verbes, surtout lorsqu'il s'agit du subjonctif. De loin en loin on tombe sur une faute grossière, quoique la plupart des erreurs soient de petites fautes d'orthographe. Parmi celles-ci les deux qui reviennent le plus souvent sous la plume de Conrad sont peut-être l'omis-

---

12. G. Jean-Aubry, "Souvenirs," N.R.F., XXIII (1924), 677.

13. Ibid., p. 680.

sion de l'accent sur la préposition "à" et la forme curieuse des mots "vous," "vos" et "votre" auxquels il attribue quelquefois une majuscule ("Vous"), même s'ils se trouvent au milieu de la phrase.

Les dimensions restreintes de ce mémoire ne nous permettent pas d'examiner de près toutes les lettres publiées et non publiées de la correspondance. Ayant donc signalé quelques faiblesses dans le volume Lettres françaises, nous nous bornons à fournir (avec quelques notes explicatives) le texte des lettres qui n'y paraissent pas et qui restaient inédites jusqu'à présent. Ce texte sera, dans le cas des lettres de Conrad, celui des originaux, et, pour les lettres de Gide, celui des copies faites par Jean Aubry et par Madeleine Gide. Telle du moins est notre intention: tout désaccord entre notre texte et sa source serait dû à une erreur de lecture ou de transcription et non pas à une intervention volontaire de notre part. Ces documents seront cités en ordre chronologique, à commencer par le fragment de la lettre du 21 juin 1912 que Jean Aubry a cru bon d'exclure de sa publication.

1. Joseph Conrad à André Gide (fragment).

Oui. Je suis bien de Votre avis. Mais que voulez vous? Il<sup>14</sup> est venu, il a vu, il a vaincu - c'est qui n'était pas bien difficile car il n'y avait pas de concurrent. Eh voilà. Je n'y vois pas de remède. Il y a contrat. Et puis, comme Vous dites, c'est un excellent garçon.

---

14. Il s'agit d'Henry D. Davray qui avait entrepris de surveiller la traduction française des oeuvres de Conrad, mais qui ne s'était pas très bien acquitté de sa tâche (voir p. 15).



Merci mon cher de Votre bonne lettre de v<sup>os</sup> bons sentiments  
a mon égard et croyez moi toujours votre affectionné

J. Conrad.

2. André Gide à Joseph Conrad.

Cuverville 13 Aout 12 -

Mon cher Conrad,

Il faut pourtant que je vous avoue que je n'ai pas reçu  
le Mirror of the Sea, que m'annonçait votre dernière lettre. Et  
comme j'attendais de pouvoir vous en remercier, pour vous écrire,  
cela vous explique mon silence. La poste l'aurait-elle égaré? ou  
lorsque vous en avez voulu retrouver un exemplaire, vous êtes-vous  
aperçu que l'ouvrage était "out of print" (comme Lord Jim, à ce  
qu'un libraire anglais a répondu dernièrement à un de mes amis qui  
voulait se le procurer) - Et pourtant je ne vous cacherai pas que  
cela me ferait un énorme plaisir de tenir de votre main le Mirror  
car je sais que c'est un livre que j'aimerais entre tous - et  
qu'entre tous vos livres c'est un de ceux à travers lesquels je vous  
atteindrai le mieux.<sup>15</sup>

Puisque vous ne pouvez venir en France à présent, c'est donc  
moi qui irai vous retrouver à Orlestone - mais pas avant la fin de  
l'année, car d'ici là je voudrais bien avoir achevé mon livre.<sup>16</sup>

---

15. The Mirror of the Sea avait paru en octobre 1906.

16. Les Caves du Vatican.

Je tâcherai de vous amener Jacques Copeau, qui désire tant faire votre connaissance, et avec qui je sens que vous vous entendriez si bien.<sup>17</sup>

Depuis ma dernière lettre j'ai revu Davray et eu une longue conversation au sujet des traductions de vos ouvrages. Il m'a à peu près rassuré, et promis que trois livres de vous paraîtraient au Mercure dans le courant de l'an prochain. Il m'a affirmé que l'important était d'abord d'attirer l'attention sur un auteur et qu'il valait mieux garder les meilleurs ouvrages pour ensuite; que les premiers étaient toujours sacrifiés, et que c'est pour cela qu'il commençait par l'Agent Secret.... etc<sup>18</sup> - Je lui ai cité le mot d'Aristote: "En tout, pour commencer, le meilleur," Mais il m'a répondu qu'Aristote s'était toujours très mal vendu (en librairie). Bref, je crois maintenant qu'il a raison.

Quel affreux temps vous aurez eu pour ce voyage avec votre grand garçon! Que le mot du petit, rapporté par vous, me touche!<sup>19</sup> Comment ne pas revenir à Capel House après cela! Tous mes hommages à Madame Conrad, je vous prie,

Croyez-moi bien amicalement

Votre

André Gide.

- 
17. Jacques Copeau, avec Gide, Schlumberger, Ruyters, Arnould et Ghéon, était l'un des fondateurs de la Nouvelle Revue Française.
18. The Secret Agent, traduit par Davray, fut publié en volume par le Mercure de France au printemps de 1912.
19. Selon Conrad, son fils John avait dit "N'est-ce pas qu'il est temps pour Monsieur André Gide de venir ici?" (Lettre du 21 juin 1912.)

3. Joseph Conrad à André Gide.[Sans lieu ni date]<sup>20</sup>

Mon cher Gide

Vous aurez déjà lu mon telegramme, mais je répète ici - Le train de Onze heures de Charing Cross. Arrive Ashford 12.45

Moi ou mon grand garçon seront là.

Si vous ne pouvez pas prendre ce train il y en a un a 4':20 après midi. Dans tous les cas telegraphiez s'il vous plait.

Vous pourrez bien rester jusqu'a Lundi - n'estce pas?

Toutes nos amitiés

A bientôt

le Votre J. Conrad.

Adresse Telegraphique.

Conrad. Hamstreet (sans plus)

4. Joseph Conrad à André Gide.

CAPEL HOUSE,

ORLESTONE,

N<sup>E</sup> ASHFORD.

31 Dec. 1913.

Très chère Gide.

Nos meilleurs souhaits de la Nouvelle Année pour vous et pour tous les Votres et pour toutes les bonnes et belles choses qui Vous

---

20. Cette lettre fut très probablement écrite à Capel House entre le 24 et le 30 décembre 1912 (voir pp. 19-20).

tiennent au coeur.

Nous sommes là une demi-douzaine pauvre en tout excepté peut être en esprit qui allons boire ce soir a la santé du maître et pour fêter le nouveau livre qui sera pour nous le Festin de l'année 1914.<sup>21</sup>

A vous affectueusement

Joseph Conrad.

5. André Gide à Joseph Conrad.

Cuverville

8 Juin 16 -

Bien cher ami,

Les indications que vous me donnez<sup>22</sup> me font craindre de vous avoir quelque peu effrayé au sujet des capacités de la traductrice de Victory. Rassurez-vous. Si parfois elle me résiste un peu c'est 1<sup>o</sup> qu'elle a beaucoup plus d'admiration pour vous que pour moi, ce en quoi je l'approuve; 2<sup>o</sup> qu'elle est consciente de sa propre valeur. C'est la soeur du jeune Alain Fournier, dont vous avez peut-être lu, dans la N.R.F, un roman charmant et bizarre "Le Grand Meaulnes" bien remarquable pour un début et dont le succès a été assez considérable - et la femme d'un des collaborateurs de la N.R.F. que nous estimions et aimions le plus: Jacques Rivière. (Hélas! Fournier a

---

21. Les Caves du Vatican.

22. Il s'agit du paragraphe cité à la page 22 du présent mémoire.

"disparu" depuis Septembre 1914; et Rivière a été fait prisonnier à peu près à la même époque). Isabelle Rivière est de plus instruite et cultivée, capable d'apprécier votre texte pleinement. Elle sait et sent le Français; et malgré ses résistances, finit toujours par m'écouter quand j'insiste et que j'ai raison d'insister.<sup>23</sup>

Elle doit m'envoyer, une fois dactylographiée, toute la partie de son travail que j'ai revue avec elle. (id est: exactement un tiers du volume) Elle continue; et j'espère que tout sera achevé cet automne.

Pour moi je n'ai quitté (momentanément) Victory que pour me plonger dans Typhoon. Mais n'étant tenu à aucun égard vis à vis de la traductrice de celui-ci, je ne me contente pas de revoir le texte minutieusement; je le récris presque complètement. Je n'ai pas à cacher que c'est un énorme travail; mais qui ne m'impatiente pas un instant, et où mon affection et mon admiration pour l'auteur s'approfondit et se fortifie. Je marque au passage divers petits points qui m'embarrassent, et au sujet desquels je vous consulterai. Et du reste tout le travail, je serai heureux de vous le soumettre lorsqu'il

---

23. Gide revoyait personnellement la traduction en question; mais, malgré ces remarques rassurantes, il devait la trouver peu satisfaisante : "Ah! que cette traduction d'Isabelle Rivière est donc médiocre et que de temps je suis forcé d'y donner! Je compte en moyenne une heure par page dactylographiée. Comme néanmoins, par égard pour son amour-propre qui est immense, j'y laisse le plus possible de son texte, je doute que jamais le résultat puisse être heureux." (Journal, 18 janvier, 1917). Il reprochait surtout à la traductrice "ses enfantines théories sur la fidélité que doit respirer une traduction." (Journal, 1<sup>er</sup> janvier, 1917).

sera mis au point.<sup>24</sup>

J'ai lu - nous avons tous ici lu avec émotion votre récit dans le *Book of the Homeless*. Vous êtes-vous rendu compte que l'oeuvre à laquelle vous donniez ces pages était précisément celle dont je m'étais tant occupé?<sup>25</sup>

Combien je m'attriste de vous savoir souffrant. Mais comment osez-vous vous plaindre de votre travail quand vous venez de donner deux livres comme *Chance* et *Victory*!<sup>26</sup> - Au revoir. Mes sourires à Jean, mes souvenirs à Borys, mes hommages à Madame Conrad et pour vous ma fidèle amitié.

André Gide.

P.S. Par pitié ne m'appellez plus "cher Maître" - ou alors, moi comment vous appellerai-je? Mais vous plaisantiez, n'est-ce pas?

Bien que je ne vous en parle pas, et qu'en dirais-je? vous vous doutez bien n'est-ce pas, que toutes nos pensées sont à Verdun, ou dans le Skagerrak.... ou près des Orcades, hélas!

- 
24. Ce paragraphe constitue la première allusion à la traduction de Typhoon contenue dans les écrits de Gide et dans la correspondance avec Conrad. Gide semble avoir songé à traduire Heart of Darkness dès janvier 1914 (lettre de Conrad du 8 janvier 1914). Et le 19 mai 1916 Conrad lui écrivait: "Votre promesse de traduire Youth et Heart of Darkness tout-à-fait 'a votre façon' me fait un honneur infini. . . ." Mais voici que trois semaines plus tard il travaille déjà à traduire Typhoon. La perte de plusieurs lettres de Gide nous empêche de savoir comment il a été amené à entreprendre cette traduction.
25. Dans ce récit, "Poland Revisited," Conrad racontait ses impressions d'un voyage fait en Pologne pendant l'été de 1914. The Book of the Homeless était une anthologie éditée par Edith Wharton qui fut vendue au profit de l'aide aux réfugiés belges. En 1914 et 1915, Gide avait travaillé pendant dix-huit mois au Foyer Franco-Belge.
26. Chance fut publié en volume en 1913 et Victory en 1915.

sera mis au point.<sup>24</sup>

J'ai lu - nous avons tous ici lu avec émotion votre récit dans le *Book of the Homeless*. Vous êtes-vous rendu compte que l'oeuvre à laquelle vous donniez ces pages était précisément celle dont je m'étais tant occupé?<sup>25</sup>

Combien je m'attriste de vous savoir souffrant. Mais comment osez-vous vous plaindre de votre travail quand vous venez de donner deux livres comme *Chance* et *Victory*!<sup>26</sup> - Au revoir. Mes sourires à Jean, mes souvenirs à Borys, mes hommages à Madame Conrad et pour vous ma fidèle amitié.

André Gide.

P.S. Par pitié ne m'appellez plus "cher Maître" - ou alors, moi comment vous appellerai-je? Mais vous plaisantiez, n'est-ce pas?

Bien que je ne vous en parle pas, et qu'en dirais-je? vous vous doutez bien n'est-ce pas, que toutes nos pensées sont à Verdun, ou dans le Skagerrak.... ou près des Orcades, hélas!

- 
24. Ce paragraphe constitue la première allusion à la traduction de Typhoon contenue dans les écrits de Gide et dans la correspondance avec Conrad. Gide semble avoir songé à traduire Heart of Darkness dès janvier 1914 (lettre de Conrad du 8 janvier 1914). Et le 19 mai 1916 Conrad lui écrivait: "Votre promesse de traduire Youth et Heart of Darkness tout-à-fait 'a votre façon' me fait un honneur infini. . . ." Mais voici que trois semaines plus tard il travaille déjà à traduire Typhoon. La perte de plusieurs lettres de Gide nous empêche de savoir comment il a été amené à entreprendre cette traduction.
25. Dans ce récit, "Poland Revisited," Conrad racontait ses impressions d'un voyage fait en Pologne pendant l'été de 1914. The Book of the Homeless était une anthologie éditée par Edith Wharton qui fut vendue au profit de l'aide aux réfugiés belges. En 1914 et 1915, Gide avait travaillé pendant dix-huit mois au Foyer Franco-Belge.
26. Chance fut publié en volume en 1913 et Victory en 1915.

6. André Gide à Joseph Conrad.

[Sans lieu]

2 Aout 1916

Mon cher Conrad,

Il se trouve que, dans l'absence de Mme Rivière votre traductrice, c'est à moi qu'on a remis directement les dernières feuilles de sa dactylographie. J'y ai trouvé encore beaucoup à gratter; mais je crois qu'après ce dernier coup de lime (et il y en aura encore un petit sur les épreuves que je reverrai moi-même soigneusement) le résultat ne sera pas mauvais.

Dans le travail que j'avais fait avec Mme r. à Cuverville, je suivais le texte anglais tandis qu'elle me lisait sa traduction; et déjà nous avons apporté beaucoup de retouches; mais toutes les corrections étaient faites "en fonction" du texte anglais et tendaient à plus d'exactitude. Cette fois-ci j'ai cru bon de ne pas me reporter à votre texte et de m'inquiéter seulement de l'allure française, de sorte qu'on ne sentit plus la traduction. De là viennent parfois certaines simplifications et même modifications, que je ne puis croire que vous n'approuviez.

J'ai quelque honte à vous envoyer ces feuilles ainsi surchargées; mais peut-être pourront-elles vous amuser; et vous y verrez mieux la qualité de notre travail. (Vous voudrez bien les retourner à la Nouvelle Revue Française 35 rue Madame, à mon nom). Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que toute observation de vous, si vous avez à en faire, serait accueillie avec la docilité la plus respectueuse et la plus amicale.



Votre bien dévoué

André Gide.

La "Nouvelle Revue Française" va probablement se charger de la publication d'une série polonaise. Voici le programme qu'on nous soumet. Rien encore n'est arrêté. Que vous semble du choix des noms? - du choix des textes? Est-ce bien cela qui est le plus important? - Si quelque conseil, critique etc. - il serait le très bien venu, venant de vous - et "confidentiel"!!

2 Aout! - L'admirable Angleterre regonfle tous nos espoirs. Vous ne sauriez croire avec quel enthousiasme la nouvelle de vos succès est accueillie parmi nous, et quel réconfort nous puisons au spectacle de votre vaillance. Puisse-t-elle ne pas vous être trop cruelle!<sup>27</sup>

7. André Gide à Joseph Conrad.

[Sans lieu]

9 Juin 17

Bien cher ami,

Un mot seulement: que vous êtes gentil d'avoir relu ce texte<sup>28</sup> avec tant de soin! Vos rectifications me sont d'un si grand secours! J'avais pris rendez-vous déjà avec quelqu'un versé dans les choses de la marine pour mettre au point certains passages que j'avais conscience d'avoir laissés douteux..... Merci, en particulier, pour les indications de grades.

---

27. Gide fait probablement allusion à l'offensive anglo-française de la Somme qui avait commencé le 1<sup>er</sup> juillet et devait durer jusqu'à la fin de septembre.

28. La traduction de Typhoon faite par Gide.

Je m'attriste de vous savoir inquiet pour la santé de Madame Conrad et si peu bien vous-même. Je travaille tant que je peux mais sans aucun souci de publication prochaine.

Bien amicalement.

Votre

André Gide.

Certainement j'apporterai encore quelques amendements sur épreuves et soignerai "Le vial of wrath".<sup>29</sup>

8. André Gide à Joseph Conrad.

Cuverville

7 Novembre 17

Mon cher ami,

Enfin! ce matin je recois cette bonne nouvelle: Gilbert de Voisins a envoyé hier à la Revue de Paris son étude sur vous qui doit paraître en manière d'introduction du Typhoon.<sup>30</sup>

Il faut vous dire que j'ai récrit à plusieurs reprises à Marcel Prévost (le directeur de la "Revue de Paris") impatienté par cette longue attente. Mais d'abord c'était Arnold Bennett avec qui il avait des engagements; puis Mrs Wharton en qui l'on voulait obliger l'Amérique; puis il fallait ne pas donner trop de traduction coup sur coup; puis enfin (et ceci était très raisonnable) il a paru souhaitable à Prévost de faire précéder une traduction, d'une étude

---

29. Gide n'avait peut-être pas reconnu dans Typhoon cette allusion à un passage de la Bible (Apocalypse de Saint Jean XVI, 1).

30. La traduction de Gide fut publiée pour la première fois dans les numéros du 1<sup>er</sup> et du 15 mars 1918 de la Revue de Paris. Effectivement, l'article de Gilbert de Voisins précède la traduction dans le numéro du 1<sup>er</sup> mars.

sur vous qui vous introduisit auprès de ses lecteurs; il me demandait de bien vouloir la faire; et vous savez avec quel plaisir c'eut été, si je m'en étais senti plus capable - mais "la critique" fut-elle uniquement élogieuse, comme c'eut été le cas, m'est devenue chose impossible, insupportable; j'en ai trop fait dans le temps, et récemment une préface à une nouvelle édition des Fleurs du Mal, qu'on m'avait demandée, m'a donné tant de mal .... que je me suis promis de ne plus jamais rien écrire de ce genre. C'est alors que j'avais désigné à Marcel Prévost le comte Gilbert de Voisins que récemment j'avais entendu parler de vos livres avec beaucoup de flamme et qui me paraissait très qualifié pour ce travail. - Je ne vous ai pas tenu au courant de tout cela; mais vraiment j'étais à bout de patience, et peu s'en est fallu que je ne retirasse ma traduction de la Revue de Paris, pour la publier aussitôt en volume. Enfin je crois que nous allons en voir le bout.

Je revois en ce moment une traduction du End of the Tether,<sup>31</sup> pas mauvaise du tout, et où il y a très peu à reprendre. Mon ami Ruyters, excellent écrivain - dont je vous ai déjà parlé, et qui lorsque le War Office lui laissera un peu de loisir, se promet d'aller vous rendre visite - s'est attelé au Heart of Darkness - (que j'aurais bien voulu me réserver .... mais on ne peut pas tout prendre et le temps est plus mesuré que mon désir)<sup>32</sup>

- 
31. On ignore de quelle traduction il s'agit. Celle de Gabrielle d'Harcourt ne fut publiée en volume par la N.R.F. qu'en 1931.
32. Ruyters allait mettre beaucoup de temps à achever ce travail. La première moitié de sa traduction parut dans l'Hommage à Conrad de la N.R.F. en 1924.

Comment allez-vous, cher ami? Votre dernière lettre était assez sobre. Si vous m'écrivez, donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre santé, de votre travail - et de Borys. Veuillez présenter mes hommages à Madame Conrad, me rappeler au souvenir de Jean. Quel grand jeune homme ce doit-être maintenant!... Au revoir. Croyez à mon amitié bien fidèle et bien dévouée.

André Gide.

9. Joseph Conrad à André Gide.

OSWALDS,  
BISHOPSBOURNE,  
KENT.

4 Nov. 19

Mon chère Gide

Votre discussion sur Typhon et C des T<sup>33</sup> avec Ruyters me demontre votre extrême scrupulosité. Je n'en ai jamais douté.

Mais je pense que quand on est scrupuleux il faut l'être tout-à-fait. Si mes écritures ont un caractère prononcé c'est leur virilité - esprit allure, expression. Personne ne m'a dénié ça. Et vous me jetez aux femmes!<sup>34</sup> Vous dites Vous-même dans Votre lettre qu'au bout du compte une traduction est une interprétation. Eh bien,

---

33. Coeur des Ténèbres.

34. Gide, comme directeur de la traduction en français des oeuvres de Conrad, avait confié la traduction du roman The Arrow of Gold à Mme. Madeleine Maus.

j'ai le désir d'être interprété par des esprits masculins. C'est tout naturel. Et je crois que j'ai le droit de le demander comme je me suis permis de faire au sujet de Arrow of Gold.

Vous avez jugé bon de repondre par un refus. C'est très bien; et je Vous assure que je ne Vous adresserai jamais plus au sujet de mes traductions. Mais franchement mon cher quand Joseph Conrad après beaucoup d'hésitation fait une prière motivée sur un sujet qui lui tient fort au coeur on ne lui repond pas sur ce ton. "Une dame c'est emparée du livre (!) - et Vous, André Gide, Vous n'y pouvez rien! Vous auriez du dire "belle" dame et ça aurait été parfait. Tout a fait circa Louis Phillipe. Voyons mon cher - Vous me parlez longuement de Vos difficultés, des difficultés de Ruyters de Mme Rivière. Vous m'en parlez comme a un homme qui doit y être fortement intéressé, dont l'intelligence et le coeur sont engagés dans le succès de cette traduction; mais quand il s'agit de mon sentiment a moi Vous me parlez "d'une dame qui s'est emparée"... Et cela doit etre assez pour moi! On dirait que Vous me prenez pour un sot.

Vous ne deignez même pas me dire que Vous la jugez competente pour mener a bien cette traduction. Vous me dites seulement que M. Aubry la connait! Quece que ça peut me faire? Evidement il connait beaucoup de personnes dont je n'ai jamais entendu parler.<sup>35</sup>

---

35. Le 14 octobre Conrad avait écrit à Jean Aubry: "Je viens de recevoir une lettre de Gide où il me dit qu'une femme vient de s'emparer de Arrow pour le traduire. Je vais protester de toutes mes forces. Il me jette en pâture à un tas de femmes qui lui font des histoire (il le dit lui-même)." (Lettres françaises, p. 148). Aubry semble avoir approuvé cette protestation de Conrad, car celui-ci lui fit remarquer dans une lettre du 13 novembre: "Votre approbation de la Lettre à Gide me fait plaisir." (Lettres françaises, p. 150).

Votre lettre que je viens de relire me remplit de malaise. Voulez-Vous me faire comprendre que Vous voudriez laisser tomber la traduction? Si c'est ça j'y consens. Seulement je Vous prie de me repondre definitivement par un Oui ou Non - comme ça se doit entre hommes.

Bien à Vous

J. Conrad.

10. André Gide à Joseph Conrad.

Réponse à la lettre du 4 nov. 19<sup>36</sup>

10 nov. 19

Cuverville etc.

Mon cher Conrad

Je lis votre lettre avec stupeur et ne comprends vraiment pas ce qui peut me valoir votre courroux.

Assez longtemps avant que j'aie reçu de vous The arrow of gold et la lettre où vous me parliez de Aubry, Fisher Unwin<sup>37</sup> avait adressé ce volume à la N.R.F. sollicitant un traducteur. Je l'avais confié à M<sup>me</sup> Maus, que je connais depuis longtemps, estimant qu'elle offrait des garanties suffisantes; au surplus elle m'avait envoyé des spécimens de traduction qui m'avaient satisfait. Lorsque je vous ai écrit qu'elle "s'était emparée" de l'ouvrage (terme qui vous indigné si fort - et je m'excuse si vous avez pu y voir quelque sens genre indélicat) je n'entendais par là que sa précipitation à se mettre à l'ouvrage et son zèle.

---

36. Nous reproduisons ici la copie transcrite par Madeleine Gide qui porte cette indication au haut de la première page.

37. Fisher Unwin était la maison d'édition qui avait publié The Arrow of Gold.

Au demeurant, peu importe: Vous préférez que cette traduction soit confiée à Aubry. Il suffit. J'écris donc à M<sup>me</sup> Maus pour lui dire qu'elle ait à interrompre son travail. Et je l'aurais fait dès votre précédente lettre (comment en pouvez-vous douter?) si j'y avais pu lire "une prière" comme vous dites, ou seulement l'expression marquée d'un désir de vous. (car votre phrase (voir post scriptum) n'indiquait nullement que le désir d'Aubry fut le vôtre et j'ai cru que vous me le transmettiez par simple cordialité comme semblait le dire votre "je lui ai promis de vous en parler")<sup>38</sup>

Mon cher Conrad, persuadez-vous que je cherche avant tout à vous satisfaire. C'est uniquement ma profonde sympathie et mon admiration pour vous qui m'ont fait surveiller la traduction de vos oeuvres; je n'y ai d'intérêt que tout amical, et cela m'a déjà pris un temps considérable. Je continuerai volontiers, si vous me gardez votre confiance; mais tout aussi volontiers je céderai la place à Aubry (et sans aucun froissement je vous le certifie) pour peu que vous m'en exprimiez le désir. Dites-moi cela sans vous fâcher contre celui qui reste votre très affectueusement et profondément dévoué

André Gide.

P.S. Voici la phrase de votre lettre précédente: "Et, à propos, Aubry a grande envie de traduire ce volume. Qu'en dites-vous Il a très bien réussi avec les 4 contes de Within the tide et ce volume est bien dans ses moyens. Je lui ai promis de vous en parler" Et voici ce que M<sup>me</sup> Maus m'écrivait le 1<sup>er</sup> Sept. c'est à dire plus d'un mois auparavant.

---

38. Voir Lettres françaises, pp. 146-147.

"Merci cher ami pour votre encourageante réponse. J'attends l'Arrow of gold avec impatience (c'est l'exemplaire envoyé par Fisher qui lui fut ensuite adressé) car j'admire Conrad infiniment, etc" et peu de temps après: "je suis à l'ouvrage admettez vous que je vous soumette quelques pages d'échantillons, etc."

Puis, parce que je vous écris, en réponse à votre interrogation, que la traduction du livre a déjà été accordée, vous m'écrivez "Vous avez jugé bon de me répondre par un refus (!!) C'est très bien mais je vous assure que je ne vous adresserai jamais plus au sujet de mes traductions. Mais franchement mon cher, quand Joseph Conrad après beaucoup d'hésitation (qu'est ce que j'en peux savoir?) fait une prière motivée sur un sujet qui lui tient fort au coeur, on ne lui répond pas sur ce ton etc. etc.

2: P.S. Votre lettre m'est décidément trop pénible. Reprenez-la. Je ne puis la garder.<sup>39</sup>

#### 11. André Gide à Joseph Conrad.

Cuverville

21 nov. 19

Mon cher Conrad,

Je reçois une lettre de M<sup>me</sup> Maus, à qui j'avais écrit aussitôt pour lui faire part de votre désir; elle proteste contre cette décision nouvelle et n'admet point que les engagements précédents puissent être

---

39. Dans la copie conservée au Fonds Gide ce deuxième post-scriptum a été rayé avec une autre encre que celle employée dans le reste de la lettre. Il semble que Gide ait voulu d'abord renvoyer la lettre de Conrad du 4 novembre 1919, tout en gardant une copie transcrite par sa femme. Mais il ne l'a pas fait, car cette lettre de Conrad se trouve dans le Fonds Gide à côté de la copie que Madeleine Gide en a faite.



rompus. "Ayant travaillé avec ténacité depuis deux mois et demi - me dit elle - je suis au tiers du volume et ne puis ainsi me résoudre à voir tout cet effort perdu."

Je ne crois pas, cher ami, malgré tout le désir que j'ai de vous être agréable, qu'il me soit possible d'insister. L'engagement pris par la N.R.F. vis à vis de M<sup>me</sup> Maus est formel autant que les autres engagements pris pour autres livres, et l'on ne peut, non plus décevant que juridiquement, revenir là-dessus. Ce dernier contrat n'a pas été conclu plus "à la légère" qu'aucun des précédents; et M<sup>me</sup> Maus peut, de plus, voir dans nos catalogues qu'elle n'est pas la seule femme à qui la traduction d'une de vos oeuvres est confiée.<sup>40</sup> Voici nombre d'années déjà que la N.R.F. s'occupe de mettre sur pied cette édition française de vos oeuvres, vous le savez: tout le travail (ou presque) est déjà distribué, les traités avec les traducteurs sont signés, la Folie Almayer a paru, le reste des traductions est plus d'à moitié fait, et tout à coup, vous m'écrivez: "pas de femmes"!! La bonne volonté que vous marquait ma dernière lettre excède mon pouvoir.

---

40. La première oeuvre de Conrad à paraître dans une édition courante chez la N.R.F., La Folie-Almayer, avait été traduite par Geneviève Séligmann-Lui, et un article d'André Bellessort dans la Revue Bleue devait accueillir très favorablement cette traduction. (Revue Bleue, LVIII (1920), p. 603.) D'ailleurs, Mlle Séligmann-Lui avait déjà traduit, en 1910, "The Idiots," un conte de Conrad qui fut publié dans la Grande Revue du 25 septembre 1912. Le 10 août 1910, Conrad lui écrivait à ce sujet: "Je vous assure que je préfère The Idiots dans votre traduction à l'original." (Lettres françaises, p. 103.) Remarquons aussi que Conrad ne semble pas avoir protesté lorsque la traduction de Victory fut confiée à Isabelle Rivière.

What's done can't be undone. Mais cher ami 1<sup>o</sup> Aubry a-t-il achevé déjà les autres livres de vous qu'il se proposait de traduire, et qu'il m'a demandé de lui réserver?

2<sup>o</sup> Etes-vous si sûr que cela qu'une traduction masculine sera forcément meilleure qu'une féminine? - Mon regret, ici, reste seulement de vous déplaire, car je ne puis me persuader qu'il y ait lieu de regretter le choix que j'ai fait.

Au revoir; je ne puis croire que vous continuiez à être fâché et que vous ne sentiez point combien votre courroux contre moi serait injuste. Votre ami

André Gide.

12. Joseph Conrad à André Gide.

OSWALDS,

BISHOPSBOURNE,

KENT.

24. 11. 19.<sup>41</sup>

Mon cher Gide,

Sans doute il y a de ma faute. Je n'ai qu'a Vous remercier de Votre lettre et d'être parfaitement franc avec Vous. Eh bien, mon cher, je confesse que je Vous serai infiniment reconnaissant si Vous pouviez donner le Arrow a Aubry. Je l'aurai là, sous la main.

---

41. Conrad doit avoir écrit cette lettre avant de recevoir celle de Gide du 21 novembre.

Je ne connais pas le Français il est vrai, mais je le comprends et même je le sens assez bien. Et peut-être pourrai-je lui faire comprendre mieux de vive voix les nuances de ma pensée. Ce livre de ma 60ème année me tient fort au coeur. Vous qui comprenez tant de choses Vous saurez peut-être me pardonner cette faiblesse.<sup>42</sup>

Dans deux jours nous quittons cette maison pour aller a Liverpool où ma femme aura a subir une nouvelle operation. Je suis dans un état de nervosité exaspérant. Je suis en train de faire une pièce (adaptation de l'Agent Secret) mais en vérité je ne sais pas ce que fais.<sup>43</sup>

Je termine brusquement ici avec l'assurance de ma grande affection pour Vous.

Tout a Vous

J. Conrad.

PS Nous serons absents 6 semaines.

Ma femme se rapelle a Votre bon souvenir.

- 
42. Conrad avait achevé The Arrow of Gold en juin 1918, à l'âge de soixante-et-un ans. Il y évoquait des souvenirs de Marseille où, jeune homme, il avait passé trois années (1874-1878). Le dénouement de ce contretemps au sujet de la traduction reste un peu obscur. On sait que le jour de l'an 1920 Conrad remarqua dans une lettre qu'il écrivait à Jean Aubry: "L'affaire de 'Arrow of Gold' est arrangée. Vous pouvez marcher." (Lettres françaises p. 150.) Par la suite, ce fut en effet Aubry qui traduisit The Arrow of Gold. Nous ignorons comment le contrat conclu entre Madeleine Maus et la N.R.F. fut annulé.
43. Cette adaptation de The Secret Agent eut peu de succès: représentée pour la première fois le 2 novembre 1922 à l'Ambassadors Theatre de Londres, elle dut être retirée le 11 du même mois.

13. Joseph Conrad à André Gide.

OSWALDS,  
BISHOPSBOURNE,  
KENT.

15. 12. 19

Mon cher Gide

Je Vous écris encore de Liverpool mais nous allons rentrer chez nous a la fin de cette semaine. L'operation a parfaitement réussi et nous pouvons éesperer que la longue periode de souffrance est finie pour ma femme.<sup>44</sup>

Merci de Vos deux bonnes lettres. Aubry est venu ici pour faire une conference et est resté deux jours. Il m'a montré la lettre de M. Gallimard au sujet du titre du Vol des Contes Within the Tides.<sup>45</sup> Les objections de M Galli<sup>d</sup> a le publier sous le titre Planteur de Malata<sup>46</sup> sont on ne peut plus justes. De même pour ses remarques sur l'alternative proposée par Aubry: Entre Flot et Jusant. Ceci est impossible comme M. G. le voit très bien. Que pensez-Vous de: En Marge des Marées? C'est ma suggestion a Aubry que j'ai prié de la presenter a M. Gallimard, qui sans doute Vous en parlera. Si l'alliteration ne Vous repugne pas trop ceci rend assez bien l'idée du titre anglais.<sup>47</sup> Pardonnez moi cet atroce gribouillage. J'ai le

---

44. Malheureusement, Jessie Conrad devait subir encore deux opérations au printemps de l'année suivante.

45. Volume que Jean Aubry avait traduit.

46. C'est le titre de l'un des contes du volume.

47. On adopta la suggestion de Conrad: En marge des marées fut publié en 1921.

poignet goutteux. Quelle scie cette goutte! - Je ne sais pas comment Vous remercier de Votre indulgence et de Votre patiente amitié

Tout à Vous

J. Conrad.

Mille amitiés de la part de ma femme. Elle espère de vous voir chez nous bientôt. Elle s'en fait fête.

14. André Gide à Joseph Conrad.

[Sans lieu]

25 Nov. 20

Mon cher Conrad,

Je trouve à la Nouvelle Revue Française, au fond d'un casier que je croyais vide, un paquet non ouvert, contenant The Rescue qui m'y attendait depuis des mois.....<sup>48</sup>

Je m'attristais, je vous l'avoue, de n'avoir point reçu votre volume, dont tant d'amis déjà me parlaient. Mais peut-être de votre côté, vous attristiez-vous de n'avoir point reçu ma Symphonie Pastorale car je retrouve en même temps un paquet de quelques exemplaires de la première édition que m'accordait la librairie et que je réservais pour mes amis. Bousculé cet été par un départ précipité,<sup>49</sup> j'ai

---

48. Conrad avait commencé ce long roman en 1896, mais l'ayant abandonné pendant longtemps, il n'arriva à le finir qu'en mai 1919.

49. Gide parle probablement de son départ pour l'Angleterre avec Marc Allégret.

fait mon "Service" en dépit du bon sens; aucune liste de mes envois n'a été prise et je n'arrive à connaître ceux à qui j'ai manqué, que par les récriminations et les plaintes que je recois. Vous ne vous êtes pas plaint - et du reste le livre n'en vaut pas la peine - mais tout me porte à croire que vous êtes un des amis lésés. - Vais-je oser encore vous envoyer ce tout petit livre? Ah! qu'il me parait donc peu de chose auprès de votre magistral Rescue, que je commence à peine. J'en suis confus.

J'aurais aimé savoir si la traduction de Under Western Eyes vous paraissait satisfaisante; car le même traducteur<sup>50</sup> se lance à présent dans Nostramo. Un jeune officier de marine, admirateur enthousiaste de vos oeuvres et qui sait l'anglais aussi bien que le français voudrait traduire The Rescue; comme il ne suffit point d'être sympathique pour bien écrire, j'ai demandé à Mr Gaumartin (c'est son nom) de m'envoyer un chapitre specimen, que je vous soumettrai et reverrai moi-même. Voyez-vous Aubry? Que deviennent ses traductions du Mirror of the Sea et du Arrow of Gold? Je vais revoir mon Typhoon avec un officier de marine qui m'aidera à corriger les quelques balourdises qui déshonoraient ce livre, en vue d'une édition courante.

J'ai passé quelques temps en Angleterre cet été; mais je n'étais pas seul; partant pas libre, voyageant surtout en North Wales; et j'ai du repasser le "canal" avec tous les regrets de n'avoir pu

---

50. Philippe Neel.

vous revoir. Que je voudrais savoir que la santé de Madame Conrad ne vous donne plus trop de soucis; ni la votre. Du moins The Rescue montre que vous travaillez admirablement. Au revoir, cher ami, Vous me savez fidèlement votre

André Gide.

15. André Gide à Joseph Conrad.

Villa Montmorency

12 Déc. 20

Mon cher ami,

Votre lettre m'apporte une immense joie; vraiment j'ai cru à un moment interrompre ma lecture, pris d'un véritable étourdissement de bonheur.<sup>51</sup> Et, vite j'ai envoyé votre lettre à Cuverville (où je vais rejoindre ma femme dans quelques jours) sachant combien ma femme se réjouirait, elle aussi des bonnes nouvelles de Madame Conrad et de votre chaude amitié. Ainsi cet affreux cauchemar s'écarte de vous! - Et combien je suis heureux de ce que vous me dites de la traduction de Mr Neel;<sup>52</sup> vous savez, n'est-ce pas, que maintenant il s'attelle à Nostromo. Je ne le connaissais jusqu'à présent que par correspondance; mais il y a quelques jours, j'ai fait sa connaissance: c'est un homme charmant. Comment vous remercier pour cet envoi que vous m'annoncez du "Set" de vos oeuvres complètes. Je suis profondément touché et

---

51. Après les opérations du printemps, Jessie Conrad avait été clouée au lit pendant la plupart de l'année 1920. Conrad annonçait dans sa lettre du 1<sup>er</sup> novembre 1920 qu'elle était enfin revenue à "la vie perpendiculaire."

52. "Je suis très, mais très content de la traduction de Western Eyes."

flatté, indiciblement; déjà je réserve la place dans ma bibliothèque, une place d'honneur..... Mais comment pouvez-vous dire que vous ne travaillez plus qu'à revoir les épreuves de cette édition<sup>53</sup> - comme si vous ne veniez pas de nous donner The Rescue. Je n'ai pas encore eu le temps de m'y plonger, mais je l'emporte à Cuverville

La Semaine Littéraire de Genève veut publier votre Youth (le premier des trois récits) et insiste pour que j'en confie la traduction à une Madame Marthe Duproix, dont ils font le plus grand éloge. Je réservais Youth pour Ruyters; mais il vient de repartir pour l'Abyssinie et m'a dit ne pouvoir plus, d'ici longtemps, s'occuper d'aucun travail littéraire - bref: renoncer. La S. L. vient de donner une nouvelle de Galsworthy (Le pommier) que Mme M.D. a traduite et qu'elle m'envoie. Evidemment sa traduction est bonne; mais tout-de-même je ne puis juger d'après cela. Entre Galsworthy et vous il y a trop de distance. J'ai donc demandé un specimen, une douzaine de pages de Youth, que j'examinerai et vous communiquerai si vous le souhaitez. Enfin j'ai agi en sorte qu'il soit aisé de refuser si la traduction ne me paraît pas satisfaisante.<sup>54</sup> (J'ai pour chacun de vos livres une moyenne de 6 propositions! c'est le diable de dépister la meilleure!!)

Au revoir, cher ami. Vous ne me parlez pas des enfants. Ne

---

53. Il s'agit du "set" déjà mentionné: une édition limitée en 18 volumes des oeuvres de Conrad.

54. Le volume Youth contenait "Youth," "Heart of Darkness" et "The End of the Tether." En définitive, la N.R.F. publia dans un seul volume "Youth" traduit par Jean Aubry et "Heart of Darkness" traduit par André Ruyters. Plus tard, la traduction de "The End of the Tether" faite par Gabriëlle d'Harcourt parut seule.



manquez pas, quand vous me récrirez de me donner de leurs nouvelles.  
Dites à Madame Conrad mille choses. Votre amitié m'est très précieuse  
et très chère et je suis votre dévoué

André Gide

16. Joseph Conrad à André Gide.

OSWALDS,  
BISHOPSBOURNE,  
KENT.

[Sans date.]<sup>55</sup>

Mon cher Ami,

Je suis de Votre avis. C'est très bien. Je me suis permis de  
corriger les verres à Bordeaux.<sup>56</sup>

Vers le 20 du mois prochain nous partons pour la Corse ou nous  
resterons un mois ou deux. On dit beaucoup de bien du climat d'Ajaccio.  
J'espère pouvoir travailler la-bas a mon roman du 1814.<sup>57</sup> J'irai passer  
la nuit a l'île d'Elbe pour interroger l'ombre de Napoleon. Pensez Vous  
que Le Tondu m'accordera audience?

Nos meilleurs souhaits pour le bonheur et prospérité de tous  
ceux qui Vous tiennent au coeur. Car enfin on n'est jamais heureux  
que dans les autres. Du moins il me semble. -

---

55. Cette lettre fut écrite vers la fin de décembre 1920. (Voir p. 20.)

56. Conrad fait allusion à la douzaine de pages de "Youth" dont il est  
question dans la lettre précédente. Gide doit lui avoir communiqué  
ce spécimen de traduction reçu de Mme. Duproix. Or le second paragraphe  
de "Youth" commence par cette phrase: "We were sitting round a mahogany  
table that reflected the bottle, the claret-glasses, and our faces  
as we leaned on our elbows." La correction de Conrad se rapporte,  
semble-t-il, à la traduction de "the claret-glasses."

57. Suspense, roman laissé inachevé à la mort de Conrad.

Je Vous serre les deux mains et je suis toujours le Votre

J. Conrad.

17. André Gide à Joseph Conrad.

Cuverville

Criquetot L'Esneval

Seine-inférieure

22 juillet 21

Mon cher Conrad,

J'ai eu le grand plaisir de trouver à la Nouvelle Revue Française, à mon dernier passage à Paris, quatre nouveaux volumes de votre admirable grande édition. Je vous remercie encore de la grande joie que je vous dois; ce témoignage de votre amitié reste on ne peut plus sensible à mon coeur.

Je viens de recevoir la traduction de Youth qu'à donné la Semaine Littéraire, la comparant avec le reste du volume V La traduction m'a paru bonne; très bonne même., et j'espère qu'elle vous a plu.-

Je vais revoir Ruyters dans quelques jours, et j'espère le décider à mettre la dernière main à son Heart of Darkness; car le End of the Tether est tout prêt et l'on attend plus que le second récit pour imprimer le volume. Mais Ruyters est préoccupé et de caractère si ombrageux que je crains qu'il ne soulève encore de nouvelles difficultés.

D'autre part, le Dr Neel (dont la traduction de Under Western Eyes vous avait paru très satisfaisante) s'occupe activement de Lord Jim. J'ai cru bon de lui confier ce livre - qui reste, de tout ce que vous

avez écrit, mon livre préféré. - n'ayant eu, dans mes rapports avec lui, qu'à me louer de son zèle, de sa conscience, de son intelligence et de son gout littéraire. Mais je me propose de revoir cette traduction soigneusement, car j'ai particulièrement à coeur qu'elle soit excellente. Et je me propose également (mais je dispose de moi si peu que je n'ose rien promettre) d'écrire une étude sur vous au sujet de la publication de ce livre - et de laisser parler enfin toute l'admiration de mon esprit et de mon coeur.<sup>58</sup>

Où cette lettre vous atteindra-t-elle? Je la confie à votre éditeur, vous imaginant n'importe où, mais loin d'Angleterre... en Corse peut-être, où votre dernière lettre me disait votre intention d'aller. Je vous écris de Cuverville, où je suis auprès de ma femme dont la santé m'a donné beaucoup de soucis ces derniers mois, non qu'elle soit vraiment malade; mais sa faiblesse nerveuse est telle par moments qu'elle ne peut à peu près plus marcher. L'essai qu'elle a fait de venir quelque temps à Paris a été désastreux, et il n'est guère plus question pour elle de quitter la campagne, où je mène auprès d'elle une vie de reclus. Malheureusement le climat d'ici me convient si peu que j'ai beaucoup de mal à y travailler comme je voudrais; et je pense aller l'hiver prochain m'installer à Rome pour mener à bien (ou commencer tout au moins) le long roman dans lequel je voudrais me lancer.<sup>59</sup> Serez-vous encore en Corse à ce moment ?

---

58. Cette étude dont Gide reparlera dans sa lettre suivante, il ne devait jamais l'écrire du vivant de Conrad. Son regret d'y avoir manqué se fait sentir dans l'éloge assez fervent de 1924.

59. Les Faux-Monnayeurs.

Si sauvage et rechigné que je sois, je voudrais pourtant bien vous revoir! Je vous supplie de ne point juger de mon amitié par ces longs silences, que je me reproche moi-même beaucoup plus que vous ne pouvez faire, assurément. Les dernières lettres que vous m'avez écrites m'ont fait sentir mon amitié pour vous plus vive que jamais - et je ne puis relire rien de vous sans l'émotion la plus vive; mais je deviens de plus en plus maladroit à l'exprimer. Quel plaisir pourtant me ferait le moindre mot de vous qui me dirait que vous ne m'oubliez pas trop - surtout si vous pouvez me donner de bonnes nouvelles de Madame Conrad et de vous, et de vos fils - et de votre travail enfin. Veuillez présenter à Madame Conrad mes plus affectueux souvenirs et mes hommages - et me croire

Votre ami bien dévoué

André Gide.

18. André Gide à Joseph Conrad.

Cuverville

16 Octobre (1921)

Mon bien cher Conrad,

J'ai passé quinze jours, les meilleurs jours, de cet été en compagnie de Lingard, de Mrs Travers et de d'Alcacer.<sup>60</sup> Je voulais vous parler plus tôt du Rescue, mais je n'ai pu l'achever qu'en wagon, dans le train qui me ramenait de Toulon à Paris,<sup>61</sup> où, sitôt arrivé,

---

60. Ce sont des personnages dans The Rescue.

61. Gide revenait d'un bref séjour passé à Hyères avec Elizabeth Van Rysselberghe.

les mille occupations et soucis "of the social sphere to which I belong" m'ont ressaisi. C'est de Cuverville, où je m'en fus me réfugier auprès de ma femme (qui n'en bouge plus) que je vous écris.

Je tiens The Rescue pour un de vos plus surprenants livres; un des plus significatifs; j'ai mis quelque temps à m'en convaincre, quelque peu étouffé d'abord par l'épaisseur du récit; et je ne jurerais point d'avoir jamais parfaitement saisi toute la touffe de l'intrigue indigène qui, de l'autre coté du décor, motivera la catastrophe du premier plan. Mais plus je réfléchissais ensuite à la composition de ce livre, moins il m'apparaissait qu'on eut pu s'en tirer (si j'ose dire) à moins de frais. Le sujet même, le chant secret ne se dégage qu'assez tard - mais dès que l'on commence à percevoir l'extraordinaire mélodie, duo de Mrs Travers et de Lingard on consent qu'elle ne pouvait prendre plus tôt sa signification parfaite et l'on vous sait gré de cette lenteur. Vous touchez aux points les plus sensibles et les plus secrets de l'ame avec une gravité pathétique qui n'appartient qu'à vous. Quels sont ces vers, et de quel poète français - dont d'Alcacer se souvient (p 309 - 310) - "to the effect that in all times those who fought with an unjust heaven had possessed the secret admiration and love of men?" Je suis un peu confus de ne trouver point aussitôt. Est-ce Alfred de Vigny?<sup>62</sup> Si jamais je parviens à écrire un article sur vous, c'est à lui, lui seul, que je voudrais vous apparenter - (à seule fin du reste d'éclairer un peu le lecteur français et de l'aider à mieux vous comprendre).

---

62. Effectivement, il s'agit d'Alfred de Vigny. Le passage en question consiste non pas en vers, mais en prose, et se trouve dans le Journal d'un Poète. Voir Alfred de Vigny, Journal d'un Poète, (éd. Louis Ratisbonne), Michel Lévy Frères, (Paris, 1867), p. 93.

Mais ce rapprochement ne pourrait servir qu'à indiquer l'orientation de vos pensées; et combien près de vous le souffle de Vigny paraît court! Vous abordez ici les plus étranges problèmes moraux, et il n'est pas de question plus pressantes et plus vitales que celles que vous forcez le lecteur, à travers vos héros, de se poser. Je retrouve ici la même noblesse désespérée, la même détresse morale que dans Lord Jim, et ce "Call on courage" qui fait que, si je ne connais rien de plus triste que vos livres, je ne connais non plus rien de plus encourageant.

"He was ready to look round for that subtle traitor .... and he suddenly thought: Why It's myself."

Cela est excellent - ... et l'extraordinaire passage:

"... Where is the truth in all this?... It's on the surface, I assure you. Altogether on the surface....."

Et que dire des descriptions de paysages? Les plus belles, me semble-t-il, que vous ayez jamais données; inséparables de l'action et donnant forme aux sentiments des personnages.

Je vous dis bien mal tout cela, cher ami; puissiez-vous sentir entre mes lignes, ma profonde, mon ardente sympathie, et toute l'admiration de votre ami fidèle

André Gide.

19. André Gide à Joseph Conrad.

Paris

26 Oct. 21

Mon cher ami,

Je ne résiste pas au plaisir de copier, un peu indiscrètement peut-être, ces quelques lignes de la lettre d'une amie.<sup>63</sup>

"I am so enourmously, immensely glad that you like Rescue I have never dared to say how much I liked it. I read it a little more than a year ago when I was in an emotional state and it seemed so incredibly to answer, to reveal, to heighten that emotion that I thought perhaps it was my own feeling that had overflowed into it and not it into me. Oh, Gide, it's worth while writing books like that....

Votre

André Gide

20. André Gide à Joseph Conrad.

Cuverville

26 déc, 22

Mon cher Conrad,

Non; je ne laisserai pas s'achever cette année sans vous écrire! et vous ne commencerez pas la nouvelle sans les voeux de votre ami silencieux. J'ai eu la grande joie tout dernièrement d'entendre parler de vous par Paul Valéry, à son retour de Londres, en des termes qui vous auraient ému. Il m'a dit le très vif plaisir qu'il avait eu de causer avec vous de Montpellier, de navires etc;<sup>64</sup> Valery est aujourd'hui un de mes plus anciens amis; j'ai pour lui une affection, une estime et une admiration des plus vives - et suis très heureux que tous

---

63. D'une manière caractéristique, Gide ne révèle pas l'identité de sa correspondante.

64. On retrouve le souvenir de cette conversation dans les quelques pages que Valéry contribua à l'Hommage à Conrad (N.R.F., XXIII (1924), 663-665).

deux vous ayez pu vous connaître et aussi bien vous entendre. (car j'espère que le plaisir aura été réciproque - encore qu'il arrive souvent à Valery de parler tout seul, sans du tout chercher à s'inquiéter de ce que peut penser l'autre....) J'aurais voulu qu'il put me donner également des nouvelles de Madame Conrad; la dernière lettre où vous me parliez d'elle me disait qu'elle allait beaucoup mieux ... mais cette lettre est bien ancienne déjà - et depuis je ne sais plus rien d'elle ni de vos grands garçons. C'est de Guverville que je vous écris, où je vis, enfoncé dans le travail depuis Octobre, où je pensais achever l'hiver; mais depuis quelques temps je me sens très fatigué; le travail va moins bien et je crois bien que je vais devoir me décider à fuir ce climat brumeux qui ne me vaut rien. C'est dans le midi que je vais continuer un long roman dans lequel je me suis lancé et dont la bizarrerie m'inquiète un peu. Je ne peux pas le pouvoir achever avant un an, au moins. Il sera, si je le réussis, beaucoup plus important que tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent.<sup>65</sup> Le temps passe, l'age vient et il me semble toujours que le plus important reste à dire...

Vous ai-je écrit que j'ai revu avec un officier de marine ma traduction du Typhoon, corrigé avec lui les erreurs très facheuses qui tachaient la première édition. Le volume, ainsi nettoyé pourra je l'espère, paraître au printemps, dans une édition courante. Je sais qu'il est très attendu.<sup>66</sup>

---

65. Il s'agit encore une fois des Faux-Monnayeurs.

66. Effectivement, ce volume parut au cours de l'année 1923.



J'ai passé une partie de l'été attelé à une traduction de Hamlet; mais cela me prenait trop de temps - et j'ai lâché après le premier acte (que je ferai paraître tout seul) pour me donner tout entier à mes Faux Monnayeurs.

A qui travaillez-vous à présent? Valéry n'a pas pu me le dire.. Un mot de vous, qui me donnerait des nouvelles de vous tous et me dirait que vous ne m'oubliez pas, me ferait un bien grand plaisir. Ne doutez pas, malgré mes longs silences, de mon affection bien fidèle

Votre dévoué

André Gide.

21. Joseph Conrad à André Gide.

OSWALDS,  
BISHOPSBOURNE,  
KENT.

..... 28. 12. 22.

Mon cher Gide,

Je Vous envoie nos meilleurs souhaits de la Nouvelle année a Cuverville ou j'espère ils Vous trouveront "en residence" - comme on dit.

Je sais que, comme correspondant, je suis un être méprisable et même indigne de vivre. Tout de même je crois que Vous ne jetterez pas ceci au feu sans le lire. Ce n'est pas parce que j'ai des choses intéressantes a Vous dire mais parceque je sais que Vous êtes un homme charitable.

Les exemplaires des traductions que j'ai reçu cette année-ci m'ont fait le plus grand plaisir. Et c'est le seul plaisir de ce genre que j'ai eu; car je n'ai rien publié en 1922. J'ai mal travaillé - ou, plutôt, peu travaillé en 21 et 22. J'ai tout de même fini en août un roman "The Rover". Je crois qu'il faudra traduire cela par "Le Forban".<sup>67</sup> Sujet français - côte de Méditerranée. Pas très long; à peu près comme L'Agent Secret. Époque 1799 - 1804. J'ai l'idée que ça pourra Vous plaire. Je ne sais pas quand ça paraîtra en volume. Cela dépend des arrangements que l'on pourra faire aux États Unis pour la "serial publication" - une affaire de deux mille livres que je ne peux pas sacrifier à mon désir de paraître en volume le plus tôt possible.

J'ai eu dernièrement le très grand plaisir de faire la connaissance de Ravel et de Paul Valéry. Ils ont été charmants tous les deux pour moi. Je me suis pris de réelle affection à première vue pour Valéry. Je ne peux pas Vous en parler longuement car j'ai mal au poignet comme le prouve cet affreux gribouillage. L'année 1922 sera mémorable pour moi par le four noir de ma pièce.<sup>68</sup> La-dessus j'ai eu un accès de rage qui a duré 24 heures, pas plus. C'est drôle, le théâtre vu de près. Voilà mon cher Gide le bilan de l'année passée. Comme Vous voyez cela n'est pas fameux. Je suis en train de travailler à un roman dont la moitié à peu près est faite.<sup>69</sup> Je vous embrasse bien affectueusement

Tout à vous

Joseph Conrad.

---

67. Ce roman, traduit par Jean Aubry, fut publié sous le titre Le Frère-de-la-Côte.

68. L'adaptation de The Secret Agent.

69. Il s'agit de Suspense.

J'ouvre l'enveloppe pour Vous dire que Votre lettre vient d'arriver. Merci mon très cher. Croyez en mon affection et a ma reconnaissance pour l'amitié que Vous me temoignez.

J C

22. André Gide à Joseph Conrad.

Cuverville en Caux

8 octobre 23

Bien cher ami,

Quelle déception! Je rentre à Cuverville hier, retour de Tunisie; j'apprends que vous êtes venus, vous, Madame Conrad, Jean ... et je n'étais pas là!<sup>70</sup> Et vous n'avez trouvé personne! Et la vieille maison qui vous souhaitait depuis si longtemps n'a pu s'ouvrir .... Et sur votre carte aucune adresse, aucune indication qui permit de vous rattraper, de vous rejoindre! En revenant d'Etretat, le soir, toute la famille a été consternée; et je ne vous transmets point ici seulement les regrets de ma femme, qui ne quitte presque jamais la maison et y est rentrée si tot après votre départ - mais de mon beau-frère Marcel Drouin (Michel Arnauld)<sup>71</sup> et surtout mon filleul et neveu Dominique Drouin, à peine un peu plus âgé que votre aîné, je pense, et qui vient de passer trois ans en Abyssinie (où il était d'abord avec Ruyters) tout nourri de vos livres, qui parle l'anglais aussi bien que le français et pour qui c'eut été un tel évènement de vous rencontrer! J'aurais été si heureux qu'il vous fut

---

70. Voir p. 10.

71. Pseudonyme littéraire de Marcel Drouin.

présenté.. Quelle guigne!

J'ai envoyé il y a quelques jours un exemplaire du Typhon au jeune fils du Commandant de Portal, en souvenir de sa première traversée. Son père commandait le navire qui me ramenait de Tunisie où j'ai fait un admirable voyage, et pris de l'élan de<sup>72</sup> travail pour cet hiver, que je compte passer à Cuverville. - Un cousin du Typhoon vient de s'abattre sur notre jardin, Mercredi dernier. Douze vieux arbres déracinés ou fauchés à ras du sol. Tous les pommiers de la cour de ferme voisine culbutés; un désastre. Heureusement le toit de la maison a tenu bon. Ma femme tremble encore, en me racontant l'épouvante de cette nuit-là.

Il me semble que le Typhoon "part" bien. (Je vous ai dit, je crois, qu'aidé d'un officier de marine très cultivé, j'ai corrigé dans cette nouvelle édition les bévues qui déshonoraient la première.)<sup>73</sup> J'ai pu voir ces temps derniers grossir rapidement en France le nombre de vos admirateurs; à Tunis j'en ai rencontré de fervents - et, comme il sied, des plus sympathiques.

Combien j'aurais voulu parler avec vous de votre travail, de vos projets... J'adresse cette lettre à tout hasard, à Oswalds, sans savoir si vous y êtes rentrés. Oh! si par chance vous étiez encore en France .... vite un mot de vous.

Veillez exprimer à Madame Conrad les affectueux sentiments de ma femme et ses vifs regrets - et lui transmettre mes hommages. Ne

---

72. Au-dessus de ce mot dactylographié "de" Aubry a écrit à l'encre quelque chose qui est presque illisible mais qui pourrait être "pour le."

73. Voici la quatrième fois que Gide mentionne dans sa correspondance avec Conrad cette correction de Typhon faite avec l'aide d'un officier de marine.

laissez pas Jean m'oublier. Je suis bien fidèlement

Votre ami

André Gide.

23. André Gide à Joseph Conrad.

[Sans lieu]

7 Juin (1924)

Cher Conrad,

Votre exquise lettre rend un son si triste..... Je viens aussitôt serrer bien tendrement cette pauvre main goutteuse à qui je dois de si pures, de si nobles et rares émotions; et vous dire quels vœux forme mon cœur pour cette nouvelle opération que doit encore subir Madame Conrad. Veuillez lui transmettre mes respectueux et affectueux hommages et croire à ma bien fidèle, encore que si silencieuse, amitié

Votre dévoué

André Gide.

N'aurons-nous pas quelque espoir de vous voir cet été?

CHAPITRE III

Gide lecteur et critique de Conrad

Celui qui essaie de remonter aux tout premiers contacts de Gide avec l'oeuvre de Conrad se trouve bientôt devant un exemple du manque de suite dans les souvenirs, de l'ambiguïté et de l'insincérité dont on a parfois accusé "l'insaisissable Protée." A première vue, il semble avoir tout dit dans ce passage de l'éloge de Conrad écrit en 1924:

"C'est Claudel qui me fit connaître Conrad. Je lui en garde reconnaissance. Après un déjeuner que nous avons pris ensemble, comme je ne sais plus quel autre convive parlait avec enthousiasme de Kipling, Claudel eut un sourire un peu dédaigneux et jeta le nom de Conrad. Aucun de nous ne le connaissait alors.

- Que faut-il lire de lui? demanda quelqu'un.

- Tout, dit Claudel. Et il cita le Nègre du Narcisse, Youth, Typhon, Lord Jim... Aucun de ces livres n'était encore traduit. Je pris note aussitôt de leurs titres, et dès le premier contact fus conquis.

Peu de temps après, voyageant en Angleterre, j'eus l'occasion d'entrer en rapport direct avec leur auteur."<sup>1</sup>

En effet, cette déclaration exige une véritable explication de texte.

Le Journal indique que cette conversation eut lieu le 5 décembre 1905.<sup>2</sup>

Il est vrai qu'à cette époque les livres en question n'avaient pas été traduits en français. Mais doit-on comprendre que Gide les a lus alors

---

1. Gide, "Joseph Conrad," Nouvelle Revue Française, XXIII (1924), 659-660.  
2. Gide, Journal, 1889-1939, pp. 189-191.

en anglais? Bien sûr que non. Il a dû attendre pour être "conquis" que l'un d'eux soit traduit. Or le premier à être traduit en français fut The Nigger of the Narcissus qui, dans la traduction de Robert d'Humières, parut en feuilleton dans Le Correspondant en 1909<sup>3</sup> et en volume aux éditions du Mercure de France au printemps de 1910. Est-ce que Gide a lu cette traduction? Consultons la "Lettre sur les traductions" où il en parle:

"Elle passait du reste pour excellente, et Conrad lui-même l'approuvait. Je n'ai nullement l'intention de la défendre, et d'ailleurs n'ai lu Le Nègre du Narcisse qu'en anglais. . ."4

Ces remarques ont l'air assez catégorique; pourtant, la correspondance avec Claudel raconte une tout autre histoire, car le 12 mars 1910 Gide écrivait: "Je lis le Nègre du Narcisse en songeant à vous. Mais cette traduction d'H. me hérise."<sup>5</sup> Et quelques jours plus tard il l'avait fini: "J'ai achevé hier soir le prodigieux Nègre du Narcisse."<sup>6</sup> Il est intéressant que la lecture de cette traduction ne soit jamais mentionnée dans le Journal, et que Gide n'y indique pas non plus à quel moment il a lu les autres livres dont Claudel aurait parlé. Peut-être, ayant laissé entendre dans "Joseph Conrad" qu'il avait pris contact avec ces récits avant de rencontrer leur auteur, ne pouvait-il pas admettre dans le Journal qu'il en avait lu trois quelque temps plus tard. En tout cas il n'aurait probablement pas pu lire Youth, Typhoon et Lord Jim en anglais avant 1911. Typhoon fut traduit en français en 1910 par Joseph de Smet

3. Dans les numéros du 25 août, du 10 et du 25 septembre, et du 10 octobre.

4. Gide, "Lettre sur les traductions," in Préfaces, Ides et Calendes, (Neuchâtel et Paris, 1948), p. 49.

5. Paul Claudel et André Gide, Correspondance, Gallimard, (Paris, 1949), p. 128.

6. Ibid., p. 130.



mais cette traduction ne parut que vers la fin de 1911.<sup>7</sup> Deux autres histoires de Conrad furent publiées en français entre 1905 et 1911 : "Karain," l'un des contes du recueil Tales of Unrest,<sup>8</sup> et The Secret Agent.<sup>9</sup> Nous ne savons pas si Gide a lu la première, mais il ne semble pas avoir lu la seconde, car le 10 janvier 1925 il nota dans le Journal que, ayant essayé de lire L'agent secret quelques jours auparavant, il n'avait pu l'achever.<sup>10</sup> Enfin, il est très probable qu'en juillet 1911 lorsque Gide rencontra Conrad à Capel House, il n'avait lu de lui que Le Nègre du Narcisse en français.

Que penser donc de cette remarque de Joseph Retinger contenue dans son livre Conrad and his contemporaries?

"I recollect that even before my first visit to England in 1909, André Gide had already spoken to me about Conrad as one of the most gifted living novelists."<sup>11</sup>

Les deux hommes se rencontrèrent à Paris en 1907<sup>12</sup> et il eût été compréhensible qu'ils parlassent de Conrad, puisque Retinger était comme lui un Polonais expatrié; mais si les souvenirs de Retinger sont exacts, il est difficile de voir sur quoi Gide aurait pu fonder cette appréciation de Conrad, si ce n'est sur l'estime que Claudel avait témoignée pour ce dernier.

C'est au cours de l'année 1911 que Gide se mit sérieusement

- 
7. Dans la revue Progrès.
  8. Ce conte, traduit par Henry Davray, parut dans le Mercure de France du 15 novembre 1906.
  9. L'agent secret, également traduit par Davray, fut publié en feuilleton dans Le Temps en 1910 avant de paraître en volume aux éditions du Mercure de France en 1912.
  10. Gide, Journal, 1889-1939, p. 803.
  11. Joseph Retinger, Conrad and his contemporaries, Roy, (New York, 1943), p. 98.
  12. Gide, Journal, 1889-1939. p. 243.

à apprendre et à lire l'anglais. Stimulé par l'influence de quelques-uns de ses amis tels que Claudel, Valery Larbaud et Gosse, il s'intéressait depuis quelque temps à la littérature anglaise; mais certains contacts établis en 1911 devaient cristalliser cet intérêt et lui donner une importance considérable. Au mois de mars il fit la connaissance d'Arnold Bennett et commença à correspondre avec lui; pendant l'été il se rendit en Angleterre et y rencontra Gosse (qu'il ne connaissait jusque-là que par ses lettres), Arthur Symons et Conrad; et peu après, comme on l'a vu, il entama une correspondance avec ce dernier.

Lorsqu'en avril 1910 Gide écrivait à Gosse au sujet du livre de celui-ci, Father and Son, il fut contraint d'admettre qu'il ne lisait pas l'anglais avec facilité:

"C'est avec l'émotion la plus vive que je lis votre beau livre. J'y pénètre avec une grande lenteur et vous écris bien avant d'en avoir achevé la lecture - car, il me faut bien vous avouer la grande honte de ma vie: je sais fort mal l'anglais."<sup>13</sup>

Il lisait ce livre, ajouta-t-il, avec sa femme qui, elle, parlait anglais. Cependant, au début de 1911, il passait une heure chaque soir avant de se coucher à lire de l'anglais, avançant ainsi "pas à pas" dans Robinson Crusoe et abordant une "étude sur la Vie de Byron de Macaulay."<sup>14</sup> Aidé de temps en temps par un professeur particulier, il semble avoir fait de rapides progrès pendant la première moitié de l'année, car entre le 3 juillet et le 15 octobre il nota dans son Journal une liste remarquable de livres anglais qu'il venait de lire. On y trouve The End of the Tether, de Conrad, que Gide avait lu "à voix haute avec Mlle Siller"<sup>15</sup>; c'est la

---

13. The Correspondence of André Gide and Edmund Gosse, p. 56, (lettre de Gide du 10 avril 1910).

14. Gide, Journal, 1889-1939, pp. 326 et 327, (5 décembre 1910 et 6 janvier 1911).

15. Gide, Journal, 1889-1939, p. 337.

première fois qu'une oeuvre de Conrad est mentionnée dans le Journal.

Une lettre de la correspondance avec Gosse démontre que Gide poursuivait sa lecture de The End of the Tether après son retour de Pontigny; il ne peut donc l'avoir terminée que tout à la fin du mois d'août au plus tôt.<sup>16</sup>

Il est probable qu'il a lu ce récit dans le volume intitulé Youth, a Narrative; and Two Other Stories publié en 1902, et qui contenait Youth, The End of the Tether et Heart of Darkness.

En mai 1912, un article du Belge Joseph de Smet sur Conrad parut dans le Mercure de France.<sup>17</sup> Il s'agissait d'une étude générale au sujet d'un auteur qui restait encore relativement inconnu du public français; mais de Smet y exprimait surtout son admiration pour The Mirror of the Sea. D'ailleurs, il indiquait dans une note qu'il avait déjà traduit Typhoon, que cette traduction avait paru dans la revue Progrès, et qu'il était en train de traduire Nostramo. Il est presque certain que Gide a lu cet article. Il semble avoir exprimé à Conrad son désir de lire The Mirror of the Sea et Nostramo, car le romancier, dans une lettre du 21 juin, promettait de lui envoyer un exemplaire du premier de ces livres et le prévenait qu'il pourrait trouver le second "bien mal fait et bien difficile à lire - même ennuyeux."<sup>18</sup> En effet, un passage de cette lettre suggère que Gide avait déjà commencé la lecture de Nostramo et avait fait savoir à Conrad qu'il y voyait quelques défauts. Le Journal indique qu'il n'a jamais pu finir ce long roman au sujet d'un état sud-américain imaginaire,<sup>19</sup> mais

---

16. The Correspondence of André Gide and Edmund Gosse, p. 68, (lettre de Gide du 8 octobre, 1911).

17. Joseph de Smet, "Joseph Conrad," Mercure de France, XCVII (1912), (numéro du 1<sup>er</sup> mai).

18. Cette lettre du 21 juin 1912 se trouve dans le Fonds Gide.

19. Gide, Journal, 1939-1949, Pléiade, (Paris, 1954), p. 211, (13 mars 1943).

qu'il lisait The Mirror of the Sea en novembre 1912.<sup>20</sup>

Quant à la traduction de Typhoon publiée par Joseph de Smet en 1911, elle n'est mentionnée ni dans les écrits publiés de Gide ni dans ce qui nous reste de sa correspondance avec Conrad. Il nous est donc impossible à l'heure actuelle de savoir de façon certaine s'il a lu cette traduction avant d'entreprendre la sienne en 1916. Jean Aubry, pour sa part, suggère dans Lettres françaises que Gide ignorait jusqu'à l'existence de ce Typhon de de Smet au moment où il préparait sa propre version. Cette déclaration surprenante d'Aubry mérite qu'on la cite en entier:

"M. Joseph de Smet faisait paraître de "Typhon" une traduction dans la revue "Progrès", et il s'apprêtait à traduire "Nostromo", ce qu'il fit au cours des années précédentes [sic] : la guerre isolant M. de Smet en Belgique laissa dans l'ignorance de ce fait ceux qui assumèrent définitivement la charge de la traduction française des OEuvres Complètes de Joseph Conrad: ce qui explique pourquoi Typhon fut ultérieurement traduit par M. André Gide, et Nostromo par M. Philippe Neel."<sup>21</sup>

Mais il est inconcevable que Gide ait pu ignorer en 1916 que de Smet avait déjà traduit Typhoon. Tout porte à croire qu'il a lu l'article du Mercur de France où il était question de cette traduction. De plus, Davray était parfaitement au courant du travail de de Smet.<sup>22</sup> Et Conrad lui-même, aurait-il caché à Gide ce que savaient tous les lecteurs du Progrès et du Mercur? L'explication d'Aubry ne nous convainc pas.

Les deux années précédant la première guerre mondiale forment vraisemblablement une période importante au sujet des lectures conradiennes de Gide. A cette époque, il semble avoir lu trois des meilleures

20. Gide, Journal, 1889-1939, p. 381, (10 novembre 1912).

21. Joseph Conrad, Lettres françaises, p. 111, note 2.

22. Ibid., p. 118.

oeuvres: Youth, Heart of Darkness et Lord Jim. On sait que par la suite Lord Jim est devenu son livre préféré de Conrad;<sup>23</sup> quant à Youth et Heart of Darkness, Gide voulait les traduire en français avant de se concentrer sur Typhoon.<sup>24</sup> Rappelons que la lecture de Lord Jim coïncide avec la rédaction des Caves du Vatican. Cette "sotie" parut en 1914, et la première remarque relative à Lord Jim que Gide ait confiée à son Journal remonte au 15 août 1914. Cependant, vers le début de l'année ou tout à la fin de 1913, il avait déjà demandé à Conrad l'autorisation d'employer comme épigraphe du Livre V des Caves quelques phrases tirées de Lord Jim.<sup>25</sup>

La période où Gide surveillait la traduction française des oeuvres de Conrad s'étend à peu près de 1915 à 1924, quoiqu'il ne s'agisse évidemment pas d'une tâche poursuivie sans interruption pendant dix ans. En effet, il s'est préoccupé de ce travail surtout dans une période d'immobilité relative imposée par la guerre, et n'y a consacré plus tard qu'une partie très restreinte de son temps. Toutefois, en choisissant des livres à traduire, en nommant des traducteurs, en traduisant lui-même et en revoyant les traductions des autres, Gide s'est familiarisé avec les écrits de Conrad jusqu'au point d'en avoir une connaissance approfondie. A cette époque, il a traduit Typhoon, revu la traduction de Victory et de The End of the Tether, et lu Almayer's Folly, Under Western Eyes, The Rescue, "Falk" et "Poland Revisited." Voilà un bilan impressionnant; pourtant, Gide ne semble pas avoir lu tous les livres dont la traduction fut entreprise pour

---

23. Voir la lettre de Gide du 22 juillet 1921, à la page 51 de ce mémoire.

24. Lettres de Conrad à Gide du 28 janvier 1913, du 8 janvier 1914 et du 19 mai 1916, (Fonds Gide).

25. Lettre de Conrad du 8 janvier 1914, (Fonds Gide). Mais Gide a changé sensiblement le texte de Conrad.

la Nouvelle Revue Française sous sa direction. Autant qu'on sache, il ne connaissait ni Within the Tides, la première des treize oeuvres de Conrad que devait traduire Jean Aubry, ni The Arrow of Gold dont il était question dans une série de lettres échangées avec Conrad en 1919.

En 1925, un an après la mort de Conrad, Gide partit pour le Congo, cédant à Aubry la direction de ce programme de traductions. Il portait dans ses bagages Heart of Darkness qu'il devait lire pour la quatrième fois au cours de ce voyage.<sup>26</sup> Nous avons déjà signalé un certain rapport entre Lord Jim et Les Caves du Vatican: il y en a un autre, plus évident celui-là, entre Heart of Darkness et les deux récits de Gide Voyage au Congo et Le Retour du Tchad. En entreprenant cette expédition en Afrique équatoriale, André Gide marchait sur les traces de Conrad qui avait fait un voyage au Congo trente-cinq ans plus tôt. Ce dernier avait même noté quelques-unes de ses expériences dans un "Congo diary,"<sup>27</sup> mais on ne trouve aucune allusion à ce journal dans les écrits de Gide. Non seulement le Voyage au Congo est dédié à la mémoire de Joseph Conrad, mais aussi, en rapprochant Heart of Darkness et les deux récits de Gide, nous remarquons plusieurs ressemblances importantes dans le texte. Nous y reviendrons dans ce chapitre.

Le Journal indique qu'après la mort de Conrad Gide a pris connaissance de trois des oeuvres de celui-ci qui lui étaient restées inconnues jusque-là: The Secret Agent qu'il a commencé à lire en janvier

---

26. Gide, Journal, 1939-1949, (Le Retour du Tchad), p. 941. Il semble que Gide a emporté au Congo et le texte anglais et la traduction d'André Ruyters, Coeur des Ténèbres. (Ibid., (Voyage au Congo), p. 696.)

27. Joseph Conrad, "The Congo diary," in Last Essays, Dent, (London and Toronto, 1926).

1925 mais qu'il n'a pu finir;<sup>28</sup> Romance, le roman auquel avaient collaboré Conrad et Ford Madox Hueffer, dont il a pris connaissance à Tunis en mars 1943;<sup>29</sup> et Chance dont il a lu au moins une partie pendant ce même séjour en Afrique du Nord. En effet, la dernière remarque critique au sujet de Conrad que nous fournit le Journal de Gide est un commentaire sur Chance.<sup>30</sup> Il suffit ici d'en citer la première phrase, car elle nous offre l'occasion de résumer l'un des deux aspects du sujet examiné dans ce chapitre: "J'avance en piétinant dans Chance; le moins bon des livres de Conrad que je connaisse (et j'en connais un assez grand nombre)."<sup>31</sup> Cette observation entre parenthèses n'est point une exagération; au moment où il l'écrivait, Gide connaissait au moins dix-sept oeuvres de Conrad et avait lu Heart of Darkness quatre fois, Under Western Eyes deux fois,<sup>32</sup> Typhoon sans doute plusieurs fois, et Victory et The End of the Tether vraisemblablement plus d'une fois. Par contre, parmi les livres mentionnés dans la correspondance avec Conrad, il n'a pas lu, semble-t-il, Within the Tides, The Arrow of Gold, The Rover et Suspense. Rappelons, d'ailleurs, qu'en 1921 Conrad fit envoyer à Gide l'édition limitée de ses oeuvres en dix-huit volumes.<sup>33</sup> Cette édition contenait entre autres livres

---

28. Gide, Journal, 1889-1939, p. 803.

29. Gide, Journal, 1939-1949, p. 211.

30. Le nom de Conrad paraît pour la toute dernière fois dans le Journal en date du 16 avril 1943. Il s'agit alors d'une allusion à l'épigraphe de Nostromo ("so foul a sky clears not without a storm.") que Gide a trouvée en lisant King John de Shakespeare.

31. Gide, Journal, 1939-1949, p. 216.

32. Gide, Journal, 1889-1939, p. 970.

33. Works of Joseph Conrad, London, William Heinemann, 1921-1927, 20 vol., 780 sets printed. La collection fut publiée en 18 volumes en 1921, mais deux autres volumes furent ajoutés plus tard: The Rover en 1926 et Suspense en 1927. Voir les lettres de Gide à Conrad du 12 décembre 1920 et du 22 juillet 1921.

Tales of Unrest, An Outcast of the Islands, The Inheritors, A Set of Six, A Personal Record, 'Twixt Land and Sea, The Shadow-Line et Notes on Life and Letters, oeuvres dont Gide ne parle nulle part et qu'il ne semble pas avoir lues.

Demandons-nous maintenant ce que Gide pensait de cette oeuvre et si les jugements qu'il portait sur les différents livres de Conrad du vivant de celui-ci se justifient encore de nos jours, quelque quarante ans plus tard.

Chose assez singulière, Claudel qui le premier avait intéressé Gide à l'oeuvre de Conrad, fut aussi l'un des premiers à lui parler des faiblesses de celui-ci. En avril 1912, il lui écrit: "Lord Jim est le dernier beau livre de Conrad. Depuis il est tombé dans la fabrication, d'ailleurs intéressante. Mais factum, non genitum."<sup>34</sup> En faisant cette déclaration, Claudel oubliait peut-être que Typhoon, incontestablement une des meilleures histoires de Conrad, avait paru après Lord Jim; néanmoins il avait raison de reconnaître le commencement du déclin du génie créateur qui se fait effectivement remarquer chez Conrad aux environs de 1912.<sup>35</sup> Gide ne semble pas avoir pris cet avis trop au sérieux, car il n'en continua pas moins de lire et d'apprécier les livres postérieurs à Lord Jim. Cependant, une remarque de Gosse, consignée peu après la mort de Conrad et analogue à la critique de Paul Claudel, a peut-être fait plus d'impression sur lui :

---

34. Paul Claudel et André Gide, Correspondance, p. 197.

35. Albert J. Guérard, Conrad the Novelist, Atheneum, (New York, 1967), p. 255.



"You will have seen that we have lost Conrad, a beautiful figure. But he had said all he had to say, and went on writing in order to make money. He will live in half a dozen of his early books."<sup>36</sup>

En tout cas, dans les écrits de Gide nous ne trouvons aucune critique défavorable à Conrad antérieure à 1924, tandis qu'il y en a plusieurs après cette date. Ce contraste s'explique d'une part par la médiocrité des derniers livres de Conrad, et d'autre part par une évolution de l'attitude critique de Gide lui-même. En examinant les passages du Journal consacrés à l'oeuvre de Conrad, nous avons l'impression que l'engouement relatif provoqué par les premiers contacts se transforme plus tard en une attitude plus circonspecte, quel que soit le livre dont il s'agit. Comparons, par exemple, les réactions de Gide à ses deux lectures de Under Western Eyes. Pendant la première (en 1917) il nota que le premier chapitre était "admirable"<sup>37</sup> et ajouta quelques jours plus tard: "Nous lisons à voix haute Under Western Eyes, où nous admirons, sur l'âme russe, des réflexions si prophétiques."<sup>38</sup> Après la seconde (en 1930), cependant, tout en reconnaissant certaines qualités du livre, il ne le trouvait pas tout à fait satisfaisant:

"Livre magistral mais qui sent un peu trop le travail et la contention; excès de conscience, (si j'ose dire) de Conrad, dans la continuité du dessin. Même l'ironie latente, que l'on sent qui circule au travers du livre, on l'eût souhaitée plus légère et plus amusée. Conrad ne se détend que pour devenir prolix et diffus. Le livre est d'une réussite parfaite, mais sans aisance."<sup>39</sup>

Etant donné cet enthousiasme décroissant, il est assez important de se rappeler à quelle époque Gide a lu tel livre. Par exemple, il a surestimé

---

36. The Correspondence of André Gide and Edmund Gosse, p. 170, (lettre de Gosse du 25 août, 1924).

37. Gide, Journal, 1889-1939, p. 640.

38. Ibid., p. 641.

39. Ibid., pp. 970-971.

The Rescue: même si ses remarques à ce propos étaient adressées à l'auteur, il allait un peu trop loin en disant que c'était un des livres les plus significatifs de Conrad et qu'après de celui-ci le souffle de Vigny paraissait court.<sup>40</sup> S'il avait lu ce roman non pas en 1921, mais en 1941, il l'aurait sans doute trouvé moins impressionnant. De la même façon, il n'aurait peut-être pas lu Victory "avec l'admiration la plus vive"<sup>41</sup> s'il l'avait abordé non pas en 1915, mais vingt ans plus tard.

Quoi qu'il en soit, Gide a conservé pour Lord Jim une affection particulière. On ne s'étonne pas qu'il ait été particulièrement sensible au thème principal de ce livre: le remords et la "difficulté d'être" qui s'ensuit. Jeune homme, il avait senti en lui-même une ambiguïté morale faite de la contradiction entre son éducation protestante et ses penchants onanistes et homosexuels.<sup>42</sup> Ainsi l'histoire de ce jeune officier de marine qui s'espère courageux mais qui, mis à l'épreuve, abandonne les passagers dans son navire en feu et passe, par la suite, le reste de sa vie à racheter ce moment de lâcheté, touchait chez Gide quelque chose d'assez intime. On ne voudrait pas pousser trop loin la comparaison entre Jim et Gide, mais jusqu'à un certain point on peut rapprocher le Jim d'avant sa chute morale d'André Walter, et le Jim d'après du mari de Madeleine Gide. Il est certain que la sympathie de Gide pour le héros était pour beaucoup dans son admiration du roman, comme le montre ce passage de l'éloge de Conrad où il attribue à l'auteur quelques-uns des traits de son personnage:

---

40. Voir la lettre de Gide à Conrad du 16 octobre 1921.

41. Gide, Journal, 1889-1939, p. 512.

42. Claude Martin, André Gide par lui-même, Editions du seuil, (Paris, 1963), pp. 16-21.

"Et je crois que ce que j'aimais le plus en lui, c'était une sorte de native noblesse, âpre dédaigneuse, et quelque peu désespérée, celle même qu'il prête à Lord Jim et qui fait de ce livre un des plus beaux que je connaisse, un des plus tristes aussi, encore qu'un des plus exaltants."<sup>43</sup>

Gide s'intéressait non seulement à ce personnage attachant, mais aussi et surtout à la façon dont il se comporte au moment décisif de l'intrigue. Lorsqu'il saute du pont de son navire pour rejoindre les autres officiers qui se sauvent dans un canot, Jim agit malgré lui, involontairement, et pour ainsi dire gratuitement. On imagine la signification que devait avoir ce phénomène psychologique pour un lecteur déjà nourri de Dostoïevsky. Dans le Journal, Gide discute à trois reprises cette défaillance de Lord Jim qu'il conçoit comme une "inconséquence"; il remarque, d'ailleurs, une ressemblance entre le saut de Jim et l'acte de trahison commis par Razumov dans Under Western Eyes:

"Fort intéressé par la parenté que je découvre entre Sous les Yeux d'Occident et Lord Jim. (Regrets de n'en avoir point parlé à Conrad.) Cette inconséquence du héros, pour le rachat de laquelle toute sa vie, ensuite, est comme mise en gage. Car ce qui tire le plus à conséquence, ce sont précisément les inconséquences d'une vie."<sup>44</sup>

La ressemblance existe, mais les deux cas ne sont pas entièrement analogues: quand Razumov dénonce le révolutionnaire Haldin à la police, son acte n'est que partiellement involontaire. Il a eu plus de temps que Jim pour réfléchir; il est animé par la colère contre Haldin, le mépris pour les activités révolutionnaires et la peur de se compromettre auprès de la police. Plus tard, il rencontre la soeur de celui qu'il a trahi et

---

43. Gide, "Joseph Conrad," N.R.F., XXIII (1924), 662.

44. Gide, Journal, 1889-1939, p. 971.

éprouve à peu près le même sentiment de remords que Lord Jim.

Dans la suite de ce même passage du Journal, Gide passe du domaine de la psychologie à celui de la littérature:

"Comment effacer cela? Il n'y a pas sujet de roman plus pathétique et qu'ait plus empêché, dans notre littérature, la croyance en la règle de Boileau: que le héros doive demeurer, d'un bout à l'autre d'un drame ou d'un roman, 'tel qu'on l'a vu d'abord!'"<sup>45</sup>

Il est vrai que ce commentaire date de 1930, mais comment ne pas voir quelque lien entre l'inconséquence de Lord Jim, les conclusions qu'en tire Gide, et ce passage des Caves du Vatican où Lafcadio parle à l'auteur Julius de Baraglioul?

" - Du moins le héros de votre dernier livre. Est-ce vrai que vous y avez peint votre père? Le souci de le maintenir, partout, toujours, conséquent avec vous et avec soi-même, fidèle à ses devoirs, à ses principes, c'est-à-dire à vos théories... vous jugez ce que, moi précisément, j'en puis dire! ... Monsieur de Baraglioul, acceptez ceci qui est vrai: je suis un être d'inconséquence."<sup>46</sup>

Rappelons que le chapitre V des Caves, "Lafcadio," a comme épigraphe quelques phrases tirées de Lord Jim. Il s'agit d'une adaptation plutôt que d'une citation directe, puisque Gide s'est permis d'arranger un peu le texte de Conrad. Voici à gauche l'épigraphe et à droite le passage d'où elle est tirée :

" - There is only one remedy!  
One thing alone can cure us from  
being ourselves!...  
- Yes; strictly speaking, the  
question is not how to get cured,  
but how to live."

"'There is only one remedy!  
One thing alone, can us from being  
ourselves cure!'. . . 'Yes,' said  
I, 'strictly speaking, the question  
is not how to get cured, but how  
to live.'"<sup>47</sup>

45. Gide, Journal, 1889-1939, p. 971.

46. Gide, Les Caves du Vatican in Romans, récits et soties, et oeuvres lyriques, Pléiade, (Paris, 1958), p. 744.

47. Joseph Conrad, Lord Jim, p. 212. Nos citations de l'oeuvre romanesque de Conrad (exception faite de Typhoon) sont prises dans les Complete Works. 26 vols. New York, Doubleday, 1925.

Pour mieux apprécier la parenté qu'il pourrait y avoir entre Lafcadio et Jim, il faut situer ce passage dans son contexte. Après une enquête sur sa conduite lors du sinistre du Patna, Jim se voit perdre son certificat d'officier. Il erre alors de port en port dans les mers de l'Indonésie essayant d'échapper au souvenir de cet acte de lâcheté qui le poursuit sans cesse. Entre temps Marlow, le narrateur du récit, va voir son ami Stein et lui raconte l'histoire de Jim. Stein voit en celui-ci un jeune homme exalté qui a découvert brutalement qu'il n'était pas l'homme supérieur qu'il rêvait d'être. Voici, d'ailleurs, comment Stein envisage l'homme en général :

"He wants to be a saint, and he wants to be a devil  
- and every time he shuts his eyes he sees himself  
as a very fine fellow - so fine as he can never be  
.... In a dream....

. . .

And because you not always can keep your eyes  
shut there comes the real trouble - the heart pain -  
the world pain. I tell you, my friend, it is not  
good for you to find you cannot make your dream come  
true, for the reason that you not strong enough are,  
or not clever enough. Ja!... And all the time you  
are such a fine fellow, too!

. . . A man that is born falls into a dream like a  
man who falls into the sea. If he tries to climb out  
into the air as inexperienced people endeavour to do,  
he drowns - nicht wahr?"<sup>48</sup>

Alors qu'est-ce que Jim doit faire? Selon Stein il ne devrait pas regimber contre les défauts qu'il découvre dans sa propre personnalité et dans la condition humaine tout entière. Au lieu de vouloir s'en guérir, il devrait s'accepter tel qu'il est et continuer ses rêves jusqu'au bout, malgré toute la déception et la destruction qu'ils apportent. Voilà le "only one remedy" dont il s'agit dans l'épigraphe.

---

48. Joseph Conrad, Lord Jim, pp. 213-214.

Lafcadio aussi a rêvé. Dans ses rêves il se voyait un homme libre, intact, indépendant des autres et des règles ordinaires de la morale. Mais après son célèbre acte gratuit il commence à trouver qu'il ne peut vivre tout à fait indépendamment de la société. C'est essentiellement ce que Protos lui explique dans le train. Plus tard, il avoue à Julius de Baraglioul qu'il a assassiné Fleurissoire, et devant la remarque de Baraglioul "Et moi qui commençais de vous aimer!..." toute sa bravade cède la place au remords et il pleure d'amertume. Dans les dernières pages des Caves Lafcadio parle à Geneviève de son rêve qui (comme celui de Jim) s'est transformé en cauchemar:

" - Je vivais inconscient; j'ai tué comme dans un rêve; un cauchemar où, depuis, je me débats...  
 - Dont je veux vous arracher, cria-t-elle.  
 - Pourquoi me réveiller? si c'est pour me réveiller criminel."<sup>49</sup>

Geneviève veut qu'il se tourne vers Dieu et qu'il trouve la paix par le repentir; Lafcadio lui-même est sur le point de se livrer à la justice, mais hésite jusque dans la dernière phrase du livre à renoncer à sa vie inconséquente. C'est alors que Gide semble lui proposer, par l'épigraphe, le conseil que Stein donne à Jim par l'intermédiaire de Marlow: "To follow the dream, and again to follow the dream - and so - ewig - usque ad finem..."<sup>50</sup>

Il est difficile de déterminer jusqu'à quel point Gide s'est inspiré de Lord Jim en écrivant sa sottie et dans quelle mesure il a simplement remarqué chez Conrad des idées auxquelles il pensait déjà; toujours est-il qu'il y a une part du héros conradien dans Lafcadio, surtout dans

---

49. Gide, Les Caves du Vatican, Pléiade, p. 871.

50. Joseph Conrad, Lord Jim, pp. 214-215.

le Lafcadio humanisé et désespéré de la fin du livre. On est tenté de voir dans Lord Jim l'une des sources de l'acte gratuit, car, en effet, le saut de Jim ressemble un peu à la chute de Fleurissoire; mais cette fois il s'agit d'une coïncidence, puisque la notion de l'acte gratuit remonte chez Gide au Prométhée mal enchaîné et même à Paludes.

Si parmi les oeuvres de Conrad Lord Jim était la préférée de Gide, Heart of Darkness était peut-être celle que, à l'exception de Typhoon, il connaissait le mieux. Il en parle dans ses écrits intimes plus souvent que de Lord Jim, et, comme on pourrait s'y attendre, c'est dans Voyage au Congo et dans Le retour du Tchad que se trouvent la plupart de ses remarques à ce sujet. Laissant de côté les aspects littéraires et psychologiques du livre, il apprécie avant tout ses qualités documentaires, par exemple la vérité des descriptions:

" . . . livre admirable qui reste encore aujourd'hui profondément vrai, j'ai pu m'en convaincre, et que j'aurai souvent à citer. Aucune outrance dans ses peintures: elles sont cruellement exactes. . ."51

Et il constate que Conrad avait raison non seulement dans la précision de ses observations, mais aussi dans les conclusions sociales qu'il en tirait. Faisant allusion à un passage qui précède de peu la description saisissante du "grove of death," il remarque que Conrad avait bien compris l'un des aspects du colonialisme cynique et brutal: la tendance à voir des "ennemis" dans un peuple indigène foncièrement charmant et docile.<sup>52</sup>

Les nombreuses ressemblances entre le récit de Conrad et ceux de Gide ne tiennent à aucune imitation de la part de ce dernier, mais au fait qu'entre 1890 et 1925 la vie au Congo n'avait guère changé. Les

---

51. Gide, Voyage au Congo in Journal 1939-1949 et Souvenirs, Pléiade, p. 689 (note).

52. Ibid., p. 832 (note).

prisonniers travaillaient toujours attachés l'un à l'autre par une chaîne, des obstacles presque insurmontables entravaient toujours le transport des provisions, et l'odeur nauséabonde de la chair d'hippopotame empestait encore les bateaux des indigènes qui en mangeaient. Un des rares progrès accomplis depuis le séjour au Congo de Conrad, le chemin de fer dont la construction avait paru vaine dans Heart of Darkness fonctionnait en 1925 "pour l'immense profit de la colonie belge - et de la nôtre."<sup>53</sup> On ne sait pas si la lecture de ce livre a incité Gide à visiter le Congo. Toutefois, la découverte par lui que Conrad n'avait pas exagéré la misère des Congolais doit avoir contribué quelque peu à la période d'engagement politique qu'il a traversée après son voyage en Afrique équatoriale.

Les longues heures consacrées à la traduction de Typhoon démontrent combien le traducteur admirait ce livre. Cependant, le Journal ne contient qu'un commentaire strictement critique là-dessus. Gide approuve la façon dont Conrad arrête sa description de la tempête "au seuil de l'affreux," laissant le reste à l'imagination du lecteur.<sup>54</sup> Chose intéressante, cette retenue était justement une qualité que Claudel refusait aux écrivains anglais en général lorsqu'il parla à Gide de Conrad pour la première fois en 1905:

"Il [Claudel] parle avec la plus grande estime de Thomas Hardy et de Joseph Conrad; avec le plus grand mépris des écrivains anglais en général 'qui n'ont jamais compris que le 'rien de trop' est la première condition de l'art."<sup>55</sup>

---

53. Gide, Voyage au Congo, Pléiade, p. 689 (note).

54. Ibid., p. 692.

55. Gide, Journal, 1889-1939, p. 191.



Mais cette contrainte, que Gide lui-même s'imposait dans son style, n'est pas constante chez Conrad; la longueur et la lourdeur gâtent plusieurs de ses livres, surtout les derniers. Donc, on comprend bien que pendant sa lecture de The Rescue Gide ait été "quelque peu étouffé d'abord par l'épaisseur du récit."<sup>56</sup> En outre, il blâme dans son Journal la prolixité de Under Western Eyes<sup>57</sup> et la "lenteur tatillonne" de Chance,<sup>58</sup> et constate qu'il a lu Romance "avec quelque impatience et une sérieuse fatigue vers la fin."<sup>59</sup>

Il ne nous a laissé qu'une appréciation très sommaire de The Mirror of the Sea: nous savons seulement qu'il l'a trouvé admirable.<sup>60</sup> Même remarque au sujet de Victory en 1915. Deux ans plus tard, aidant Isabelle Rivière à traduire cet ouvrage, Gide nota que Conrad ne connaîtrait jamais le mal qu'il se donnait "par unique amour de lui, de son livre, et de la 'besogne bien faite.'"<sup>61</sup> Rappelons qu'il a accordé au Nigger of the 'Narcissus' l'adjectif "prodigieux" et a fait savoir à Conrad qu'il avait lu son "Poland Revisited" "avec émotion."

Quant à Under Western Eyes, comme on l'a vu, Gide partageait l'avis de Claudel. Celui-ci lui avait écrit au sujet de ce livre en 1912:

"Le dernier roman de Conrad est remarquable, un Russe aurait fait beaucoup d'un tel sujet, mais on sent que Conrad n'a pas été ému une seconde, c'est simplement une histoire qu'il raconte avec industrie, et avec de véritables trouvailles d'homme de lettres."<sup>62</sup>

---

56. Voir p. 54.

57. Gide, Journal, 1889-1939, p. 971.

58. Gide, Journal, 1939-1949, p. 216.

59. Ibid., p. 211.

60. Gide, Préfaces, Ides et Calendes, (Neuchâtel et Paris, 1948), p. 124.

61. Gide, Journal, 1889-1939, p. 612.

62. Paul Claudel et André Gide, Correspondance, Gallimard, p. 191 (lettre de Claudel du 9 janvier 1912).

Pour Gide, l'excellence du premier chapitre ne se retrouve pas dans le reste du livre qui sent trop la présence et l'effort de l'auteur.

Romance est un autre livre qui a provoqué chez lui une réaction mitigée; malgré l'impatience avec laquelle il avait lu ce roman d'aventures auquel avaient collaboré Conrad et Hueffer, il y voyait "certaines excellentes parties" qu'il attribuait à celui-là.<sup>63</sup> Or, on s'étonne que Gide ait pu trouver quoi que ce soit d'excellent dans ce livre médiocre. Certes, la quatrième partie, la seule qui soit entièrement de la main de Conrad, est la plus lisible; mais même celle-ci tend trop vers le mélodrame, et le style sombre parfois dans une emphase pénible. Il y a des phrases comme "And the inscrutable immobility of towering forms, steeped in the shadows of the chasm, appeared pregnant with a dreadful wisdom."<sup>64</sup> Gide avait l'impression que vers le dernier tiers du livre Conrad avait cédé la parole à Hueffer. En effet, les deux écrivains avaient contribué presque également à la rédaction de cette partie du livre,<sup>65</sup> quoique Hueffer fût responsable de la fin où se noue et se dénoue le malentendu judiciaire que Gide a trouvé lassant. On se demande comment il a pu lire Romance jusqu'au bout, alors qu'il a dû "lâcher" Nostromo qui, tout en partageant quelques-uns des thèmes de Romance, lui est nettement supérieur.

La correspondance citée dans notre deuxième chapitre contient, autant qu'on le sache actuellement, la critique la plus complète que Gide ait consacrée à une oeuvre de Conrad. Il s'agit d'une appréciation de The

---

63. Gide, Journal, 1939-1949, p. 211.

64. Joseph Conrad, Romance, p. 429.

65. Ford Madox Ford (Ford Madox Hueffer), Joseph Conrad; a Personal Remembrance, Little, Brown, and Company, (Boston, 1924), pp.233-234.

Rescue contenue dans la lettre du 16 octobre 1921. Ce roman, au sujet duquel il écrit si longuement et si chaleureusement, n'est discuté nulle part ailleurs dans ses écrits publiés; la question se pose de savoir si en écrivant cette lettre il était sincère, ou s'il forçait un peu la note par complaisance. Quoi qu'il en soit, malgré une certaine hésitation à se prononcer sur certains aspects de l'intrigue, il conclut que c'est une des oeuvres importantes de Conrad. Pour une fois, le goût sûr "légendaire" de Gide semble être en défaut, car tel n'est pas l'avis de la critique anglaise d'aujourd'hui. Voici l'opinion assez représentative d'Albert Guérard: "The Rescue of 1920 is certainly one of Conrad's lesser novels. But even 'The Rescuer'<sup>66</sup> represented a serious backward step and a deliberate courting of popularity."<sup>67</sup> Conrad lui-même avait dit dans une lettre écrite à Edward Garnett en 1897 qu'il voulait faire de 'The Rescuer' "a kind of glorified book for boys."<sup>68</sup>

Dans le Journal, Gide indique implicitement son aversion pour trois livres de Conrad: The Secret Agent, Nostromo et Chance. Tout ce que nous savons dans le cas du premier est qu'il n'a pu en achever la lecture. Il a dû aussi abandonner Nostromo, ce dont il s'explique ainsi:

"Trois genres littéraires me sont insupportables: le Garibaldi (et c'est pourquoi j'ai lâché Nostromo, que pourtant Arnold Bennett, qui s'y connaît, considérait comme le meilleur livre de Conrad), le genre Mousquetaire, et le genre 'Caramba!'"<sup>69</sup>

---

66. Le titre primitif du roman.

67. Albert J. Guérard, Conrad the Novelist, p. 85.

68. Edward Garnett, Letters from Joseph Conrad, 1895-1924, The Bobbs-Merrill Company, (Indianapolis, 1928), p. 110.

69. Gide, Journal, 1939-1949, p. 211.

L'un des personnages du livre (mais non pas le plus important) est un ancien "garibaldino," ce qui explique le terme employé par Gide. Cependant, Nostromo est beaucoup plus qu'un roman de cape et d'épée. Il ressemble par son envergure à Guerre et Paix, tandis que sa construction fait penser aux Faux-Monnayeurs. Il y a une grande complexité de thèmes et une foule de personnages; les événements qui forment l'intrigue ne sont pas toujours présentés dans l'ordre chronologique; l'histoire se raconte de plusieurs points de vue; il s'agit d'une tranche de vie dont le commencement et la fin s'estompent. Enfin, de tous les livres de Conrad Nostromo se rapproche le plus de cette définition du roman que Gide a proposée dans son "Projet de Préface pour Isabelle," selon laquelle ce genre littéraire doit comporter "une diversité de points de vue, soumise à la diversité des personnages."<sup>70</sup> Gide n'a rien vu de tout cela. Toutefois, il faut lui donner partiellement raison: c'est un livre très long et parfois ennuyeux, comme Conrad l'admettait; n'a-t-il pas écrit à Gide que "cette énorme machine" ne marchait pas et que lui-même ne pouvait pas en supporter la lecture?<sup>71</sup> On a déjà vu que Gide condamne Chance pour sa lenteur; dans le même passage du Journal il s'étonne, à juste titre, que le romancier ait obtenu par ce livre son premier vrai succès. "Guère [sic] à la louange du public!" écrit-il en guise de conclusion.<sup>72</sup>

Il est intéressant de comparer l'attitude de Gide envers les trois livres qu'on vient de discuter à celle, très différente, du distingué

---

70. Gide, "Projet de Préface pour Isabelle," Oeuvres complètes d'André Gide, N.R.F., Vol. VI, pp. 361-362.

71. Lettre de Conrad à Gide du 21 juin 1912, (Fonds Gide).

72. Gide, Journal, 1939-1949, p. 216.

critique anglais F. R. Leavis. Celui-ci, dans The Great Tradition, dit beaucoup de bien de Chance, chante les louanges de The Secret Agent, qu'il qualifie de chef-d'oeuvre, et prétend que Nostromo est un des plus grands romans de la littérature anglaise.<sup>73</sup> Un certain nombre de critiques modernes (Jocelyn Baines et Walter Allen par exemple) reconnaissent, comme Leavis, la qualité de Nostromo, mais Chance et The Secret Agent sont généralement considérés comme des livres secondaires par rapport à l'ensemble de l'oeuvre de Conrad. Signalons aussi que Leavis se distingue un peu des autres critiques par l'importance relative qu'il accorde à Victory. Gide aurait sans doute été d'accord avec lui, du moins au moment où il lisait ce roman.

Il reste quelques oeuvres que Gide a lues, mais au sujet desquelles on ignore son opinion: The End of the Tether, Almayer's Folly et "Falk." Quant à Youth, qu'il a voulu traduire, le Journal ne contient rien là-dessus et les lacunes de la correspondance nous privent des observations qu'il y a faites à ce sujet. On aimerait savoir, par exemple, quel était le commentaire auquel Conrad fait allusion dans ces phrases: "Je sais bien ce que vous voulez dire à propos de Youth. Je le sens aussi. Mais c'est un bout d'autobiographie, tout simplement."<sup>74</sup> Qu'est-ce que Gide a pu reprocher à Youth? Un manque de profondeur? Un excès de lyrisme?

A la comparaison entre Conrad et Alfred de Vigny esquissée dans la correspondance<sup>75</sup> il faut ajouter un passage du volume Préfaces, dans lequel Gide rapproche Terre des hommes de Saint-Exupéry du Mirror of

---

73. F. R. Leavis, The Great Tradition, Penguin Books, (Harmondsworth, Middlesex, 1962), pp. 192-248.

74. Lettre de Conrad à Gide du 28 janvier 1913, (Fonds Gide).

75. Voir pp. 54-55.

the Sea.<sup>76</sup> La ressemblance avec Vigny relève des sujets traités par les deux écrivains. L'un évoque la condition du militaire, l'autre celle du marin, et dans les écrits souvent pessimistes de tous les deux des thèmes comme l'isolement, la perte des illusions, l'abnégation, l'héroïsme et le stoïcisme reviennent maintes fois. En comparant Terre des hommes avec The Mirror of the Sea, Gide pensait d'une part aux souvenirs de métier qu'ils contiennent et d'autre part à leur forme épisodique. Le sujet des deux livres est tiré de l'expérience vécue de l'aviateur et du marin. La forme chez Conrad est plus décousue que chez Saint-Exupéry parce que The Mirror of the Sea constitue en grande partie un recueil d'essais déjà publiés ailleurs. Gide ne porte pas de jugement sur la qualité relative de ces deux oeuvres; mais de nos jours celle de Conrad nous paraît sensiblement inférieure à Terre des hommes. De façon générale elle occupe peu de place dans les ouvrages critiques sur Conrad publiés récemment; pourtant, Gide la considérait beaucoup en 1945.<sup>77</sup>

On ne saurait discuter l'attitude de Gide envers l'oeuvre de Conrad sans mentionner le nom de Dostoïevsky. En effet, nous savons que Gide avait pour le romancier russe une admiration profonde; Conrad le détestait.<sup>78</sup> Voilà selon l'éloge de 1924 le seul point sur lequel ils ne

---

76. Gide, Préfaces, p. 124.

77. H. G. Wells partageait cette admiration de Gide puisqu'il préférait The Mirror of the Sea aux autres livres de Conrad. (Jocelyn Baines, Joseph Conrad: A Critical Biography, p. 232.)

78. Il est intéressant de noter que des deux grands correspondants anglais de Gide, Bennett et Gosse, le premier goûtait beaucoup Dostoïevsky et le second, comme Conrad, avait très peu d'estime pour lui. Voici le conseil que Gosse a donné à Gide au sujet du romancier russe: "May I venture to wish, however, that you would try to release yourself from your bondage to the Russians, and particularly to Dostoevski? We have all in time been subjected to the magic of this epileptic monster. But his genius has led us astray, as I should say to any young writer of merit who appealed to me. Read what you like, only don't waste your time reading D. He is the cocaine and morphine of modern literature." (The Correspondence of André Gide and Edmund Gosse, p. 183.)

pouvaient pas s'entendre.

" . . . le seul nom de Dostoïevsky le faisait frémir. Je pense que quelques journalistes, par des rapprochements maladroits, avaient chauffé son exaspération de Polonais contre le grand Russe; avec qui nonobstant il ne laissait pas de présenter de secrètes ressemblances, mais qu'il détestait cordialement et dont on ne pouvait parler devant lui sans renouveler son indignation véhémente. J'aurais voulu comprendre ce qu'il reprochait à ses livres, mais ne pus jamais obtenir de lui que de vagues imprécations."<sup>79</sup>

Dire que Conrad ressemblait à Dostoïevsky, mais ne l'aimait pas ne présente rien d'original en soi. A vrai dire, ces ressemblances ne sont guère "secrètes," comme Gide le suggère; elles sautent aux yeux, surtout si on rapproche Under Western Eyes de Crime et châtimeut et Les possédés.<sup>80</sup>

Le passage ci-dessus est intéressant parce qu'il semble très authentique et démontre bien cette différence de tempérament qui séparait Gide de Conrad et que nous avons déjà signalée. On se représente à travers ces quelques phrases leur première conversation à propos de Dostoïevsky. Eut-elle lieu en 1911 ou en 1912? Peu importe. Gide, qui avait publié en 1908 son long article "Dostoïevsky d'après sa correspondance,"<sup>81</sup> a probablement été curieux de savoir l'opinion de ce romancier qui était à la fois un Polonais expatrié et un ancien citoyen russe. Il a dû être assez déçu de ne pas trouver, dans ce cas, chez son hôte une ouverture d'esprit semblable à la sienne. Quatre ans après la mort de Conrad, Gide a repris dans le Journal le thème d'un romancier qui déteste un autre romancier à qui pourtant il doit beaucoup: "Que Joseph Conrad n'ait pu

---

79. Gide, "Joseph Conrad," N.R.F., XXIII (1924), 661.

80. Voir J. Kessel, "Conrad Slave," N.R.F., XXIII (1924), 720-723.

81. Dans La Grande Revue, numéro du 25 mai, 1908.

souffrir Dostoïevsky; que Martin du Gard - Balzac, il est intéressant d'en chercher le pourquoi."<sup>82</sup>

Albert Guérard a dit de Conrad qu'il survivra comme romancier, et de Gide qu'il survivra comme un homme de lettres qui a écrit des romans.<sup>83</sup> Gide aurait probablement accepté ce jugement puisque, de son propre aveu, Les Faux-Monnayeurs était son seul roman; en outre, dans une lettre adressée à Guérard en 1947 il a reconnu que Conrad lui était supérieur comme romancier.<sup>84</sup> Mais si Gide s'est signalé dans tous les genres littéraires, tandis que Conrad s'est distingué dans un seul, un trait commun unissait ces deux écrivains: tous deux se voulaient et étaient avant tout des artistes. A côté du mot bien connu de Gide "Le point de vue esthétique est le seul où il faille se placer pour parler de mon oeuvre sagement,"<sup>85</sup> on pourrait placer ces remarques de Ford Madox Ford "About Conrad there was, however, as little of the moralist as there was of the philosopher. . . He was before all things the artist. . ."<sup>86</sup> Etant donné cette ressemblance fondamentale, il n'est pas étonnant que, à la fin de son éloge de Conrad publié dans la Nouvelle Revue Française, Gide, cet artiste littéraire achevé, rende hommage à l'art méticuleux de Conrad:

"Nul n'avait plus sauvagement vécu, que Conrad; nul ensuite, n'avait soumis la vie à une aussi patiente, consciente et savante transmutation d'art."<sup>87</sup>

---

82. Gide, Journal, 1889-1939, p. 876.

83. Albert Guérard, André Gide, Dutton, (New York, 1963), pp. 182-183.

84. Ibid., p. 241.

85. Gide, Journal, 1889-1939, p. 652.

86. Ford Madox Ford, Joseph Conrad; a Personal Remembrance, pp. 177-178.

87. Gide, "Joseph Conrad," p. 662.



CHAPITRE IV

Gide traducteur de Conrad

Dans ce chapitre nous nous proposons d'examiner Typhon, la seule oeuvre de Conrad que Gide ait traduite seul. Cependant, avant de confronter le texte de Gide avec celui de Conrad, ce qui forme la base de notre étude, il convient d'indiquer brièvement quand et dans quelles circonstances Gide a entrepris cette traduction, la seconde d'une oeuvre anglaise,<sup>1</sup> et la plus populaire de toutes celles qu'il a faites.<sup>2</sup>

La date à laquelle il a commencé ce travail reste incertaine. Comme nous l'avons déjà noté, plusieurs lettres dans lesquelles il a dû être question de Typhoon manquent à la correspondance avec Conrad, mais de plus, Gide a déchiré une vingtaine de pages de son Journal de 1916,<sup>3</sup> pages qui auraient peut-être fourni des renseignements sur la genèse de cette traduction. D'ailleurs, la question de la date où il s'est mis au travail n'est pas la seule laissée sans réponse: il en va de même quant à l'originalité du texte français de Typhoon rédigé par Gide. Pour mieux

- 
1. C'est-à-dire la seconde qui fut publiée. La première, le Gitanjali de Rabindranath Tagore, parut pour la première fois dans le numéro du 1<sup>er</sup> décembre 1913 de la Nouvelle Revue Française. Tagore, poète indien et Prix Nobel pour l'année 1913, avait lui-même traduit en anglais plusieurs de ses oeuvres dont le Gitanjali. Gide a traduit quelques poèmes de Walt Whitman en 1914, mais sa traduction des Oeuvres choisies de Whitman ne fut publiée qu'en 1918.
  2. Typhon est la traduction de Gide dont il y a eu le plus d'éditions; c'est aussi la seule qui parut dans l'édition populaire "Livre de Poche."
  3. Gide, Journal, 1889-1939, p. 556. Ces pages couvraient justement la période entre mai et juillet où Gide a commencé son travail sur Typhoon.

examiner ces problèmes il faut reprendre quelques phrases de la lettre de Gide à Conrad du 8 juin 1916, dans laquelle la traduction de Typhoon est mentionnée pour la première fois:

"Pour moi je n'ai quitté (momentanément) Victory que pour me plonger dans Typhoon. Mais n'étant tenu à aucun égard vis à vis de la traductrice de celui-ci, je ne me contente pas de revoir le texte minutieusement; je le récris presque complètement."<sup>4</sup>

Rappelons que Gide revoyait avec Isabelle Rivière la traduction qu'elle avait faite de Victory. Cette traduction ne lui plaisait pas beaucoup, mais pour ménager l'amour-propre de Mme Rivière, il s'abstenait d'y introduire tous les changements qu'il croyait nécessaires.<sup>5</sup> Or, qui est cette traductrice de Typhoon envers qui il n'est tenu à aucun égard? Et quel est ce texte qu'il récrit presque complètement? Peut-être Gide veut-il dire que dans le cas de Typhoon il n'est pas obligé de respecter les sentiments d'une traductrice parce qu'il n'y en a pas. Mais cette interprétation n'est pas tout à fait satisfaisante, car, si tel est le sens du passage, Gide s'exprime avec un manque de logique et de clarté qui lui est étranger. Il n'est donc pas impossible qu'il ait commencé sa traduction avec, sous les yeux, une traduction rédigée par quelqu'un d'autre. Certes, le texte qu'il récrit pourrait être celui qu'il a déjà écrit lui-même, mais on se demande comment il aurait pu écrire un tel texte si d'une part il n'a quitté Victory que "momentanément," et si d'autre part il voulait traduire Youth et Heart of Darkness trois semaines ou un mois avant la date de cette lettre.<sup>6</sup> Il se peut qu'en mai 1916 Gide ait voulu traduire

---

4. Voir p. 31.

5. Voir p. 31 (note 23).

6. Voir p. 32 (note 24).

l'un après l'autre Typhoon, Youth et Heart of Darkness; mais une autre hypothèse possible est que, ayant décidé d'abord de traduire seulement les deux derniers romans, il y a renoncé et a choisi Typhoon après avoir découvert l'existence d'une traduction de ce livre qu'il pourrait employer comme point de départ. Notons aussi que, selon sa lettre, Gide a quitté Victory pour se plonger dans Typhoon. S'il avait déjà écrit une partie de cette traduction, ne dirait-il pas "pour me replonger dans Typhoon," ou "pour reprendre Typhoon"? Il a certainement pu prendre connaissance de la traduction du Belge Joseph de Smet avant d'entreprendre la sienne,<sup>7</sup> mais le mot "traductrice" semble indiquer que ce texte-là n'était pas celui qu'il récrivait complètement.<sup>8</sup> Autant qu'on sache, il n'existait aucune traduction de Typhoon de la main d'une femme; on est donc réduit à de pures spéculations quant à l'identité de cette traductrice mystérieuse.<sup>9</sup>

Que ce soit avec ou sans l'aide d'un texte quelconque, Gide semble avoir commencé sa traduction vers le début de juin 1916, peu avant d'écrire la lettre contenant ces remarques obscures. Grâce au Journal, nous sommes assez bien renseignés sur le progrès de son travail par la suite: il a fini la première moitié du récit le dix-huit octobre 1916,<sup>10</sup> et le 27 février de l'année suivante il n'avait que quelques pages à traduire,<sup>11</sup> de sorte qu'il lui a fallu à peu près neuf mois pour venir à bout de sa tâche. Gide a passé cette période presque entièrement à Cuverville où il

---

7. Voir p. 69.

8. Malheureusement, nous n'avons pu consulter la traduction de Joseph de Smet.

9. Madeleine Gide aurait-elle pu s'amuser à traduire les premières pages de Typhoon?

10. Gide, Journal, 1889-1939, p. 574.

11. Ibid., p. 618.

s'était installé en mars 1916 après avoir quitté le Foyer franco-belge. Il traversait une crise religieuse (dont Numquid et tu...? est un témoignage), accompagnée d'une dépression morale qui devait assombrir presque toute l'année 1916. Attristé par la guerre qui ravageait la France, hanté par l'idée de la mort, troublé par les exigences de la chair, affaibli par de fréquents maux de tête, et surtout navré par les rapports extrêmement tendus qu'il avait avec sa femme, Gide passait par l'époque la plus noire de son existence. Sa détresse se manifeste partout dans le Journal de cette année:

"Je demande humblement à Dieu ce matin:  
Mon Dieu, soutenez-moi, guidez-moi, protégez-moi durant ce jour."<sup>12</sup>

"Un dégoût, une haine atroce de moi-même surit toutes mes pensées dès le réveil."<sup>13</sup>

"Je suis perdu si je ne parviens pas à me ressaisir avant l'hiver. Ces mois d'été furent abominables, de travail nul et de profonde dissolution. Je ne pense pas avoir été jamais plus loin du bonheur."<sup>14</sup>

Tel était l'abattement dans lequel il était tombé qu'au cours de l'été il ne pouvait se consacrer à aucune oeuvre d'imagination:

"J'ai donné tout mon temps aux Mémoires. Si l'on s'étonne que je puisse trouver du goût à ce travail, tandis que l'écho du canon fait encore trembler le sol, je dirai que précisément tout travail d'imagination m'est impossible, et tout travail de pensée. Je sens au dehors et en moi un immense désarroi, et si j'écris aujourd'hui ces souvenirs, c'est aussi que je m'y raccroche."<sup>15</sup>

Cependant, malgré tout son pessimisme, Gide était loin d'être inactif

---

12. Gide, Journal, 1889-1939, p. 553, (4 avril, 1916).

13. Ibid., p. 561, (20 septembre, 1916).

14. Ibid., p. 565, (3 octobre, 1916).

15. Ibid., p. 556, (15 juin, 1916).

pendant la période qui nous intéresse. Outre ses mémoires qui devaient paraître sous le titre Si le grain ne meurt, il rédigeait ce qu'il appelait alors "le cahier vert," mais qui deviendrait Numquid et tu...?, et durant l'automne il a écrit une préface pour une réédition des Fleurs du Mal. A ce travail s'ajoutaient d'immenses lectures, la rédaction du Journal, sa correspondance avec Copeau, Ghéon, Conrad, Gosse et combien d'autres, sans parler de l'étude presque quotidienne du piano. Bref, Gide était toujours cet "Homme de lettres, du matin au soir" dont parle Roger Martin du Gard dans ses Notes sur André Gide.<sup>16</sup> Malgré tout le chagrin qui l'accablait, et sans interrompre d'autres activités littéraires, il a entrepris la tâche ardue qu'était la traduction de Typhoon.

Le Journal ne laisse aucun doute sur le temps et l'effort exigés par ce travail. Au début de janvier 1917, par exemple, Gide repoussait tout ce qui pourrait le distraire de Typhoon, regrettant même le temps qu'il perdait à lire les journaux.<sup>17</sup>

"Traduction. Si éreintant qu'il soit, ce travail m'amuse. Mais que de temps il y faut! Je compte, en moyenne, et quand tout va bien, une heure par demi-page (de l'édition Heinemann - c'est du Typhon qu'il s'agit)."<sup>18</sup>

Mais c'est dans la "Lettre sur les traductions," écrite en 1928, que Gide a dressé le bilan définitif de cette entreprise. Après avoir dit de ses traductions du Gitanjali et de Typhoon qu'elles ne lui ont presque rien rapporté comme rémunération, il poursuit "et pourtant je leur ai consacré plus de temps qu'il ne m'en eût fallu pour écrire un livre, plus de temps

---

16. Roger Martin du Gard, Notes sur André Gide, Gallimard (Paris, 1951), pp. 81-82.

17. Gide, Journal, 1889-1939, p. 610.

18. Ibid., p. 611.

sans doute qu'il n'en fallut à l'auteur pour écrire le livre que je traduais."<sup>19</sup> Il est intéressant de constater que sur ce dernier point Gide semble avoir eu raison: Conrad avait mis quatre ou cinq mois à écrire ce récit,<sup>20</sup> tandis que lui, Gide, en a pris neuf pour le traduire. Toutefois, ce travail épuisant n'a diminué en rien son enthousiasme pour la traduction d'oeuvres anglaises, loin de là. Immédiatement après avoir terminé sa version de Typhoon, il s'est plongé "avec ravissement" dans celle d'Antony and Cleopatra.<sup>21</sup>

Achevée vers la fin de février 1917, la traduction de Typhoon ne devait paraître que treize mois plus tard, dans les numéros du 1<sup>er</sup> et du 15 mars 1918 de la Revue de Paris.<sup>22</sup> Pendant cet intervalle Conrad a revu le texte de Gide, mais, à en juger par la version publiée dans la Revue de Paris, il a dû le corriger avec beaucoup d'indulgence. Dans ce chapitre nous nous intéressons surtout au Typhon publié en volume chez Gallimard; cependant, on ne peut passer sous silence la qualité inférieure de cette première publication. Gide se doutait bien de quelques-unes des imperfections de celle-ci, car le 4 mars 1918 il écrivait à Paul Valéry: "Mon Typhon paraît dans La Revue de Paris avec des fautes assez désobligeantes. Tant pis."<sup>23</sup> En effet, ce texte a plutôt l'air d'un brouillon que d'une traduction à laquelle on aurait abouti après une correction soignée des épreuves. Il y a un grand nombre de fautes d'orthographe, par exemple:

---

19. Gide, "Lettre sur les traductions," in Préfaces, p. 50.

20. Jocelyn Baines, Joseph Conrad: A Critical Biography, p. 256.

21. Gide, Journal, 1889-1939, p. 624.

22. Gide a expliqué les raisons de ce long délai dans sa correspondance avec Conrad. Voir sa lettre du 7 novembre 1917 à la page 35.

23. André Gide et Paul Valéry, Correspondance, Gallimard, (Paris, 1955), p. 465.

"fêtu" pour "fétu," "linoleum" pour "linoléum," "batayolle" pour "batayole," "brinqueballait" pour "brinquebalait," "coïncée" pour "coincée," "quittter" pour "quitter," "gatement" pour "battement," "Mar Whirr" pour "MacWhirr," "bouillonant" pour "bouillonnant," "rappellaient" pour "rappelaient," "même" pour "même," "conrs" pour "cours," et "si" pour "Si." En plus, beaucoup de caractères manquent au texte; dans l'exemplaire que nous avons consulté on trouve cette phrase déconcertante:

" - Mon oncle a écrit hier pour vous recommander à nos bons amis, messieurs Sigg, vous avez bien?"

Mais il y a plus grave: parfois une locution qui n'a rien à voir avec le texte s'y glisse en prenant la place d'une autre à laquelle elle ressemble. Ainsi, dans la liste suivante, les expressions au milieu ont supplanté celles qui sont à droite:

<u>Texte de Conrad</u>	<u>Revue de Paris</u>	<u>Gallimard</u>
"'tween-deck"	"entrepôt"	"entrepont"
"to windward"	"par le vent"	"à l'avant"
"his hold"	"son point d'attaque"	"son point d'attache"
"drooping"	"battus"	"abattus"
"covered"	"ouverts"	"couverts"
"sudden".	"si belle"	"soudaine"

Ces fautes surprenantes semblent résulter d'une transcription mal faite pendant la composition du texte; mais pourquoi Gide ne les a-t-il pas corrigées sur les épreuves?

On remarque aussi plusieurs erreurs de grammaire:

". . . une série de balancements renforcées. . ."

". . . a ce moment était survenu une bonace. . ."



"La porte s'ouvrant à l'extérieur, il dut livrer combat au vent pour le tirer à lui. . ."

". . . d'en sortir par le peau du cou."

Sans doute peut-on attribuer la plupart de ces bévues à la rédaction de la Revue de Paris et non à Gide. Il y a, cependant, d'autres faiblesses qui proviennent de la traduction elle-même. Dans sa "Lettre sur les traductions" Gide s'en prend à ceux qui condamnent une traduction à cause de quelques "légers contresens."<sup>24</sup> Il faudra, pour éviter cette condamnation, ne mentionner ici que les fautes les plus grossières. Par exemple, Gide hésite au sujet des personnages anglais entre "Mr," "Mr.," "monsieur," "M.," "Madame," et "madame." "Mr" (sans point) paraît le plus souvent devant le nom de famille d'un homme, mais il n'y a que "Madame" ou "madame" pour les femmes. On ne voit pas une seule fois "Mrs." qui est évidemment l'abréviation qui correspond à "Mr." Des hommes de l'équipage qui parlent au second du navire l'appellent "capitaine." Il y a un manque de précision dans la traduction de beaucoup de termes marins que, faute de savoir l'équivalent exact, Gide interprète littéralement: "ventilator" devient "ventilateur," "middle structure" devient "construction centrale," "chart-room" devient "chambre des cartes," et "the steering gear" devient "l'appareil à gouverner." Chose amusante, dans le texte de Gide le Nan-Shan a deux cheminées, alors que chez Conrad ce vaisseau n'en a qu'une ("the smoke-stack"). Plusieurs fautes ont pour cause une ignorance du vocabulaire anglais:

". . . like a diadem on a lowering brow." ". . . comme un diadème sur un front incliné."

---

24. Gide, "Lettre sur les traductions," in Préfaces, p. 49.

Et voici enfin un contresens "parfait" qui ne semble pas être une simple coquille d'imprimerie:

"The voice that kept the hurricane out of Jukes' ear began: . . ."

"La voix que l'ouragan écartait de l'oreille de Jukes commença: . . ."

Ces douzaines d'erreurs, dont nous n'avons cité que quelques exemples, rendent le texte incompréhensible à maints endroits. "Fautes assez désobligeantes," c'est le moins qu'on puisse dire; il y a de quoi décevoir le plus indulgent des lecteurs.

Typhon fut publié en volume pour la première fois par la Nouvelle Revue Française en 1918. Une édition courante parut en 1923, également chez la N.R.F., et c'est le texte de cette deuxième édition, réimprimé par Gallimard en janvier 1966 dans la série "Du monde entier," qui sera examiné ici. Nous rapprocherons ce texte de celui du volume Typhoon and Other Stories publié en 1903 par William Heinemann. Il s'agit donc d'une confrontation de la dernière version à laquelle Gide a mis la main avec le texte qu'il a traduit.<sup>25</sup>

Typhoon and Other Stories porte une dédicace à R.B.Cunninghame Graham, aventurier, auteur et un des amis les plus intimes de Conrad. Son essai "Inveni Portum" écrit à l'occasion de la mort de Conrad parut dans l'Hommage consacré à celui-ci par la Nouvelle Revue Française. Gide, lui, a dédié sa traduction à André Ruyters, le traducteur de Heart of Darkness. Typhon contient l'épigraphe suivante:

---

25. Deux éditions de Typhoon furent publiées chez Heinemann avant 1916, l'une en 1903 et l'autre en 1912. Gide a utilisé l'une de celles-ci (voir p. 95), mais nous ne savons pas laquelle. Heureusement, le texte de ces deux éditions est le même; la différence principale entre elles est que dans celle de 1903 Typhoon fait partie d'un volume comprenant aussi Amy Foster, Falk, et To-morrow, tandis que dans celle de 1912 il est seul. Tous les extraits de Typhoon cités dans le présent chapitre sont tirés de l'édition de 1903.

" ... Toutes les passions  
d'un vaisseau qui souffre."

Elle est tirée de la troisième strophe de "La Musique," un des poèmes des  
Fleurs du Mal:

"Je sens vibrer en moi toutes les passions  
D'un vaisseau qui souffre;  
Le bon vent, la tempête et ses convulsions. . ."26

Remarquons en passant que cette citation de Baudelaire résume beaucoup  
mieux l'esprit du livre que ne le fait celle de Keats placée par Conrad  
en tête de l'édition de 1903:

"Far as the mariner on highest mast  
Can see all round upon the calmed vast,  
So wide was Neptune's hall. . ."27

Quant au texte lui-même, on s'aperçoit dès le premier coup  
d'oeil qu'il s'agit d'une traduction très libre. A maintes reprises Gide  
omet des mots et des membres de phrase et en ajoute d'autres de sa propre  
invention. Dans le passage suivant, par exemple, il escamote l'adverbe  
"listlessly" et ajoute les mots "près de la fenêtre":

". . . and without any emotion,  
as he might years ago have walked  
listlessly into her room and found  
her sitting there with a book, he  
remembered his mother - dead, too  
now. . ."

"Puis il se rappela sa mère, et  
sans plus d'émotion qu'il n'en  
aurait eu dans le temps, lorsqu'en  
entrant dans sa chambre, il la  
voyait assise près de la fenêtre  
avec un livre - sa mère, morte  
elle aussi, maintenant. . ."

Et voici un paragraphe dans lequel tous les mots soulignés constituent des  
éléments ajoutés par Gide:

- 
26. Charles Baudelaire, Les Fleurs du Mal, Livre de Poche, (Paris, 1965),  
p. 82.  
27. John Keats, "Endymion," in The Poems and Verses of John Keats, Eyre and  
Spottiswoode, (London, 1949), pp. 167-168.

"The hammering and banging of the needful repairs did not disturb Captain MacWhirr. The steward found in the letter he wrote, in a tidy chart-room, passages of such absorbing interest that twice he was nearly caught in the act. But Mrs. MacWhirr, in the drawing-room of the forty-pound house, stifled a yawn - perhaps out of self-respect - for she was alone."

"Le tintamarre des coups de marteau et des calfatages indispensables ne troublait point le capitaine Mac Whirr. Dans la chambre de veille enfin remise en ordre, il écrivait une lettre; le steward qui faisait la pièce y découvrit ensuite des passages d'un intérêt si absorbant que par deux fois il faillit se laisser surprendre en flagrant délit d'indiscrétion. Mais cette même lettre, quand elle parvint à Mme Mac Whirr dans le salon de sa maison de banlieue est de Londres, lui fit étouffer un bâillement. Pourquoi l'étouffait-elle? Par respect pour elle-même sans doute, car il n'y avait personne d'autre dans la pièce."

En outre, Gide change de place certains morceaux du texte anglais, les plaçant parfois assez loin de l'endroit où ils se trouvaient chez Conrad. Ainsi, le paragraphe suivant apparaît à la page 8 de Typhoon:

"Next morning MacWhirr stood before them unperturbed, having travelled from London by the midnight express after a sudden but undemonstrative parting with his wife. She was the daughter of a superior couple who had seen better days."

"Le matin suivant, Mac Whirr se tenait devant eux, imperturbable; il avait quitté Londres par l'express de minuit après des adieux brusqués à sa femme."

C'est la première fois que Conrad mentionne la femme de MacWhirr et il n'ajoute rien de plus à son sujet maintenant. Les mots "but undemonstrative" ont disparu dans la traduction, et, à première vue, il semble que la dernière phrase ait subi le même sort. Cependant, on constate que Gide la traduit quatorze pages après, alors que Conrad entreprend une description plus soutenue de Mrs. MacWhirr:

". . . Mrs. MacWhirr (a pretentious person with a scraggy neck and a disdainful manner) was admittedly ladylike, and in the neighbourhood considered as 'quite superior'."

". . . Mme Mac Whirr (personne revêche, au cou décharné et aux manières prétentieuses) était de bonne naissance et avait connu des jours meilleurs; on la considérait dans le voisinage comme 'tout à fait supérieure'."

Malheureusement, en insérant ici ce qu'il a omis plus tôt, Gide exclut "was admittedly ladylike." Peut-être pense-t-il que les mots "était de bonne naissance" suffisent pour rendre à la fois "was the daughter of a superior couple" et "was admittedly ladylike." Un autre exemple de ce procédé se remarque tout au début de la traduction. Le deuxième paragraphe du récit, chez Conrad aussi bien que chez Gide, est consacré à une description physique de MacWhirr. Les quatre premières phrases du texte français suivent d'assez près les quatre premières phrases du texte anglais; mais l'adjectif "sunburnt" qui se trouve dans la première phrase de Conrad apparaît ("sa face hâlée") dans la quatrième de Gide.

Il y a parfois des différences importantes entre la syntaxe de la traduction et celle de l'original. Par exemple, Gide se permet de transformer des discours indirects en discours directs:

"Somebody told him to go and put his head in a bag."

"Quelqu'un cria: 'Fous-nous la paix et qu'on ne te voie plus!'"

A plusieurs reprises il introduit une question là où dans le texte anglais il n'y en a pas:

"'Queer flag for a man to sail under, sir.'"

"'Cocasse, tout de même, de se balader sous un pavillon pareil! Trouvez pas, capitaine?'"

"Of course you couldn't keep a thing like that quiet; . . ."

"Comment pouvait-il espérer que cette affaire ne fit pas de bruit?"

Et quelquefois ce qui était une question chez Conrad ne l'est pas chez Gide:

"Will she live through this?"

"S'il en sort vivant!..."

"Why don't you step outside, then, and be done with it at once?" the boatswain turned on him."

"Sors donc, alors, lui disait le maître d'équipage, comme ça tu en auras fini tout de suite", . . ."

"See that, Jukes? I have been thinking it all out this afternoon."

"Vous voyez ça, Jukes. Oh! j'y ai bien réfléchi, allez! tout l'après-midi."

La ponctuation, elle aussi, subit une modification considérable. Gide emploie plus souvent que Conrad les deux points, le tiret, les parenthèses et surtout le point d'exclamation. Il augmente de beaucoup le nombre de phrases et de paragraphes (principalement en mettant à la ligne tous les passages en discours direct). Telle phrase de Typhoon longue de cent quarante mots devient trois phrases dans Typhon; un certain paragraphe de Conrad qui occupe toute une page se trouve découpé chez Gide en huit paragraphes.

Le style de Typhoon est assez sobre; il n'y a presque aucun de ces passages emphatiques et surchargés d'adjectifs qui se rencontrent parfois dans d'autres livres de Conrad. Pourtant, nous constatons que le texte de la traduction est généralement plus dépouillé que celui de l'original. Voici, par exemple, une phrase dans laquelle Conrad fait allusion à Jukes, le second du navire.

"Unbounded wonder was the intellectual meaning of his eye, while incredulity was seated in his whole countenance."

"Un étonnement sans bornes se lisait dans ses yeux, tandis que son attitude exprimait le doute."

Toute traduction comporte sans doute une certaine simplification, mais le dépouillement voulu par Gide devient parfois excessif et entraîne la disparition d'un grand nombre d'adjectifs et d'adverbes.

"The strong wind swept at him out of a vast obscurity; . . ."

"Mais le vent qui fonçait sur lui surgissait de l'obscurité."

". . . like an exhibition of blind  
and pernicious folly."

". . . comme un symptôme de folie  
contagieuse."

"Watchfully Jukes listened for  
more."

"Jukes écoutait encore; . . ."

En discutant, dans sa "Lettre sur les traductions," les difficultés auxquelles le traducteur doit faire face, Gide souligne très justement le problème que posent "les défauts de logique, si fréquents aux esprits anglais."<sup>28</sup> C'est un problème qui se présente souvent au traducteur de Conrad, et la façon dont Gide lui-même essaie de le résoudre constitue l'un des aspects les plus intéressants de sa traduction. Examinons sa réaction à ce passage.

"The steering-gear leaped into an abrupt short clatter, stopped smouldering like an ember; and the still man, . . ."

"Le servo-moteur se mit soudain à donner de courtes saccades, puis stoppa et sembla se retirer en lui-même, concentrant son énergie comme une braise sous la cendre. L'homme, en arrêt, . . ."

Même pour le lecteur anglais, le texte de Conrad n'est pas tout à fait clair. Le servo-moteur n'est ni rouge ni ardent. En quoi peut-il donc ressembler à une braise? S'agit-il de la vapeur qui s'en dégage? Conrad veut-il nous faire penser à un feu que peut ranimer le vent? Gide croit devoir remanier cette comparaison, et nous estimons qu'il s'en tire assez bien. Sa traduction n'est peut-être pas absolument correcte, mais en introduisant la notion d'une énergie latente concentrée dans la machine, il explique à sa façon ce qui est vague dans l'original. L'explication ajoutée à la version française pour remédier à ces "défauts de logique" peut être assez longue, comme dans le cas que nous venons de voir, ou très courte, comme dans les trois exemples que voici:

---

28. Gide, "Lettre sur les traductions," p. 51.

"He gasped like a fish, . . ."

"Mac Whirr haletait comme un poisson hors de l'eau, . . ."

". . . he threw his head up like a baying hound."

". . . il renversa la tête en arrière comme un chien qui hurle à la lune; . . ."

"He noted it unmoved, out of that sudden belief in himself, as a man safe in a shirt of mail would watch a point."

"Il le nota, sans s'émouvoir, grâce à cette foi soudaine en lui-même, comme un homme à l'abri d'une cotte de mailles examinerait la pointe d'une lance."

Ainsi Gide éprouve le besoin de dire pourquoi le poisson halète, pourquoi le chien hurle, et à quoi est attachée la pointe. Il intervient donc surtout à propos des comparaisons qui, à ses yeux, sont insuffisamment explicites. D'ailleurs, comme on pourrait s'y attendre, il trouve inacceptables les métaphores qui ne se suivent pas logiquement.<sup>29</sup>

". . . the second engineer appeared, emerging out of the stokehold streaked with grime and soaking wet like a chimney-sweep coming out of a well."

". . . le second mécanicien apparut, surgissant de la chaufferie, il était barbouillé de noir, pareil à un ramoneur et trempé comme s'il venait de sortir d'un puits."

Conrad compare le mécanicien à un ramoneur qui sort d'un puits, tandis que Gide le compare d'abord à un ramoneur et ensuite à un homme qui sort d'un puits.

On sait que Gide s'opposait à la traduction littérale. Il l'a condamnée implicitement dans le Journal,<sup>30</sup> et catégoriquement dans la "Lettre sur les traductions."<sup>31</sup> Notons que cette attitude ne l'a pas empêché d'interpréter littéralement certains passages de Typhoon qu'il aurait eu avantage à rendre tout autrement. C'est le cas de ce propos de Jukes:

29. Voir la "Lettre sur les traductions," p. 51.

30. Gide, Journal, 1889-1939, p. 610. Il s'agit de la traduction de Victory d'Isabelle Rivière.

31. Gide, "Lettre sur les traductions," pp. 51-52.



"We shall find yet there's the devil to pay when this is over," said Jukes, feeling very sore."

" - Et ce sera encore le diable pour régler les comptes quand ceci sera fini, dit Jukes, qui se sentait tout endolori."

Cette traduction semble être le résultat d'une double méprise. En premier lieu, "there's the devil to pay" signifie "il faudra payer le diable,"<sup>32</sup> et non pas "ce sera le diable pour payer"; et, en second lieu, il s'agit d'une expression figurative qui veut dire "les conséquences seront sérieuses," ou "nous aurons des ennuis," et qui n'implique pas nécessairement un règlement de comptes. Il est vrai que vers la fin de l'histoire le capitaine doit partager entre les Chinois l'argent confisqué pendant le voyage, mais Jukes ne fait pas vraiment allusion à cet événement. C'est qu'en général les idiotismes ne se traduisent pas littéralement, comme le suggère encore l'exemple suivant.

". . . he didn't care a tinker's curse how soon the whole show was blown out of the water."

"Tout pouvait bien sauter, après tout; il s'en fichait comme du juron d'un étameur."

L'expression soulignée, si pittoresque qu'elle soit, a l'air un peu bizarre et lourde en français. L'équivalent usuel ne serait-il pas "il s'en fichait pas mal," ou "il s'en fichait" tout court?

Les deux exemples que nous venons de citer sont, cependant, des exceptions. D'habitude Gide n'hésite pas à s'éloigner du texte anglais, et beaucoup de passages de sa traduction font penser à cette remarque de la lettre de Conrad à Gide du 4 novembre, 1919: "Vous dites Vous-même dans Votre lettre qu'au bout du compte une traduction est une interprétation."<sup>33</sup> De plus, on constate que la version publiée par Gallimard est légèrement plus

32. Dans ce cas, naturellement, le français exige que le verbe soit au futur, et non au présent.

33. Voir p. 37.

"interprétée" que celle de la Revue de Paris. La différence se remarque, par exemple, dans la façon dont Gide traduit ces deux fragments; dans l'édition courante il brode un peu sur le texte là où dans la revue il le reproduisait à peu près mot pour mot.

Texte de ConradRevue de ParisGallimard

" . . . Mr. Solomon Rout, the chief engineer, smoking his morning cigar over the skylight, would turn away his head in order to hide a smile."

" . . . Mr Salomon Rout, le mécanicien en chef qui fumait son cigare du matin sur la claire-voie, détournait la tête pour cacher un sourire."

" . . . M. Salomon Rout, le mécanicien en chef qui envoyait la fumée de son cigare du matin par-dessus la claire-voie, détournait la tête pour cacher un sourire."

"The chief engineer only cleared his throat with the air of a man who knows the value of a good billet."

"Le chef mécanicien se contenta de s'éclaircir la voix, de l'air d'un homme qui connaît la valeur d'un bon poste."

"Le chef mécanicien se contenta de s'éclaircir la voix de l'air d'un homme qui sait ce que 'coller sa démission' veut dire."

On pourrait citer des douzaines de passages de l'édition définitive dans lesquels la traduction de Gide se réduit plus ou moins à une interprétation personnelle. Nous en avons déjà montré plusieurs, mais considérons encore un échantillon qui démontre assez bien à quel point Gide se permet de retoucher le texte de Conrad, puisque dans ce cas la traduction est presque deux fois plus longue que l'original.

" . . . It struck me in a flash that those confounded Chinamen couldn't tell we weren't a desperate kind of robbers."

" . . . Comme dans un éclair, il me vint à l'esprit que ces maudits Chinois n'étaient pas tenus de comprendre le sentiment qui nous faisait agir; or nous nous comportions en apparence comme des brigands qualifiés."

La correspondance nous indique l'un des procédés par lesquels Gide aurait pu aboutir à de telles interprétations. Rappelons que dans sa lettre à Conrad du 2 août 1916 il a expliqué comment il revoyait et corrigeait

une certaine partie de la traduction de Victory d'Isabelle Rivière.<sup>34</sup>  
 Il ne se reportait pas au texte anglais, a-t-il dit, mais se souciait seulement "de l'allure française." Et Gide d'ajouter: "De là viennent parfois certaines simplifications et même modifications, que je ne puis croire que vous n'approuviez." Il a très probablement fait la même chose avec son propre Typhon, avec le même résultat.

Lorsqu'on examine toutes ces additions, soustractions, transpositions, simplifications, modifications et interprétations, il est souvent difficile de déterminer le degré de liberté acceptable dans une traduction. Par ailleurs, le sens du texte français est quelquefois si radicalement différent de celui de l'anglais qu'on se demande si Gide s'est trompé. Ainsi, au plus fort de la tempête, Rout et MacWhirr s'entretiennent par un porte-voix qui relie la passerelle à la chambre des machines:

"'Awful sea,' said the Captain's voice from above.

'Don't let me drive her under,' barked Solomon Rout up the pipe."

" - Très grosse mer, fit la voix du capitaine MacWhirr.

- Prévenez-moi à temps pour éviter le plongeon final, aboya Salomon Rout dans le porte-voix."

Chez Conrad, Rout veut dire: "Ne me faites pas couler le navire à force de le pousser à toute vitesse alors qu'il pique constamment du nez." Il ne s'agit pas d'un signal de sauve-qui-peut que l'ingénieur demande au capitaine. En tout cas une telle remarque ne serait pas conforme au caractère de Rout qui, tel que Conrad le présente, est le genre d'homme qui reste à son poste et ne songe pas à sauver sa peau. Gide a pu confondre

---

34. Voir p. 33.

les deux mots anglais "drive" et "dive"; mais il a apporté une modification si évidente qu'on a de la peine à croire qu'il ignorait l'inexactitude de sa traduction. Le même phénomène se manifeste à propos d'une réflexion de Jukes dans l'extrait suivant.

"He shouted also something about the smoke-stack being as likely to go overboard as not. Jukes thought it very possible, and imagined the fires out, the ship helpless. . ."

"Il vociféra aussi quelque chose à propos de la cheminée qui avait plus de chance d'être emportée par-dessus bord que de rester en place. Jukes pensa qu'il n'en pouvait mais, et imagina les feux éteints, le navire impuissant..."

Selon le texte anglais, Jukes pense que l'hypothèse envisagée par le maître d'équipage est très vraisemblable; mais Gide lui prête une pensée relative à sa propre fatigue ou à sa propre impuissance devant des événements qui le dépassent. Par conséquent, le rapport entre l'éventualité envisagée par le maître d'équipage et les scènes désastreuses qui viennent ensuite à l'esprit de Jukes se fait moins sentir dans la version française. Gide semble avoir changé le sens du texte à dessein; cependant, une traduction incorrecte reste une traduction incorrecte, qu'elle soit volontaire ou involontaire; on ne peut pas, à propos de Typhon, trouver certaines inexactitudes moins graves que d'autres simplement parce que Gide en était conscient.

Ces inexactitudes sont nombreuses. Signalons tout d'abord quelques inconséquences au sujet des personnages. Le capitaine du Nan-Shan s'appelle MacWhirr: il est donc étrange de voir ce nom écrit en deux mots ("Mac Whirr") partout dans la traduction. C'est comme si "Mac" était le prénom et "Whirr" le nom de famille. Le mécanicien en chef est Solomon Rout, et Gide tient à écrire le prénom "Salomon," à la française. Malheureusement, à la dernière page du volume il oublie cette décision et emploie l'abréviation du nom dans sa forme anglaise :

"The old chief says that this was plainly the only thing that could be done."

"Le vieux Sol lui aussi est d'avis qu'il n'y avait rien de mieux à faire."

Typhoon se termine par une lettre que Jukes, le second du Nan-Shan, écrit à un ami qui est officier à bord d'un transatlantique. Gide traduit cette lettre de telle sorte que Jukes tantôt tutoie son ami et tantôt le vouvoie. Il est étonnant que cette alternance ait pu se glisser dans la traduction, d'autant plus qu'on n'a pas besoin de consulter le texte anglais pour s'en rendre compte. Conrad nous fait comprendre que Mrs. MacWhirr demeure à Londres, sans indiquer de façon précise dans quel quartier de la ville se trouve sa maison. Il mentionne un "northern suburb," mais nous ne savons pas s'il s'agit d'une banlieue au nord de Londres ou d'une banlieue septentrionale par rapport aux mers de Chine où navigue le capitaine MacWhirr. Or Gide nous raconte à deux reprises que la maison de "Mme Mac Whirr" se situe dans la banlieue est de Londres.

"Un bon traducteur doit bien savoir la langue de l'auteur qu'il traduit," lit-on dans la "Lettre sur les traductions";<sup>35</sup> et qui ne serait pas d'accord? Pourtant, il est clair que Gide lui-même n'a pas toujours compris le texte qu'il traduisait. Dans le calme qui précède le typhon, un des ingénieurs, monté sur le pont, parle à Jukes de l'atmosphère étouffante qui enveloppe le navire:

"Heavens! Phew! What's up, anyhow?"

"Ouf! Seigneur! Qu'est-ce qui se passe donc là-haut?"

Gide semble croire que l'adverbe "up" signifie "là-haut," mais la locution "What's up?" se traduit simplement "Qu'est-ce qui se passe?" ou "Qu'est-ce qui arrive?" Voici une faute analogue:

---

35. Gide, "Lettre sur les traductions," p. 46.

"'You've got to hurry up,'  
shouted Mr. Rout, as soon as he  
saw Jukes appear in the stokehold  
doorway."

"'Il faut vous dépêcher de  
monter', s'écria M. Rout dès qu'il  
vit Jukes apparaître à la porte de la  
chaufferie."

C'est que le verbe "to hurry up" veut dire "se dépêcher" et non pas "se dépêcher de monter." Dans ces deux cas Gide a donc traduit les mots plutôt que l'ensemble que forment les mots. Sa connaissance imparfaite de l'anglais l'a empêché, paraît-il, de suivre le conseil qu'il donne lui-même dans la "Lettre sur les traductions": ". . . il importe de ne pas traduire des mots, mais des phrases. . ." <sup>36</sup>

La préposition "before" (qui se traduit tantôt "avant" et tantôt "devant"), donne souvent du mal à ceux qui connaissent imparfaitement l'anglais. Ici Gide tombe dans le piège:

"She had given way as if driven straight in. Their panting hearts yielded too before the tremendous blow; and all at once she sprang up again to her desperate plunging, as if trying to scramble out from under the ruins."

"Le Nan-Shan avait cédé; il fonçait. Leurs coeurs cédaient aussi, dans l'attente du coup fatal. Mais soudain tout rebondit, et le Nan-Shan recommença ses sauts désespérés comme pour se dégager de ses décombres."

Une lame immense vient de s'écraser contre le vaisseau. Jukes et le capitaine réagissent devant le coup. Ils ne l'attendent pas. Le texte français suggère qu'après ce choc foudroyant le capitaine et son second attendent un autre coup qui sera, pour ainsi dire, le coup de grâce.

Parfois Gide maîtrise mal le langage familier des marins, comme le montre son interprétation du passage suivant, extrait de la lettre de Jukes dont nous avons déjà parlé.

"'Oh! It was pretty complete, I can tell you; and you may run to and fro across the Pond to the end of time before you find yourself with such a job on your hands.'"

"'C'était complet, je vous assure! et vous pouvez battre les mers du Nord et du Sud et jusqu'à la consommation des siècles avant de vous trouver avec une pareille corvée sur les bras.'"

---

36. Gide, "Lettre sur les traductions," p. 52.

Le contexte indique assez clairement que "the Pond" veut dire "l'océan Atlantique." (Les Américains l'appellent parfois "the duck pond.") Jukes se trouve sur un cargo naviguant en Extrême-Orient, tandis que son ami sert à bord d'un paquebot qui va et vient tranquillement à travers l'Atlantique. On a l'impression que Gide n'a pas saisi le contraste entre l'existence mouvementée et pleine d'imprévus du second du Nan-Shan et la vie facile de son correspondant. Selon la version française, Jukes souligne seulement la rareté des événements auxquels il vient de participer; en réalité, l'idée qu'il veut transmettre à son ancien compagnon de bord est à peu près celle-ci: "Ce sont des choses qui peuvent arriver à nous autres, mais que toi, sur ton paquebot de luxe, tu ne connaîtras jamais."

Arrêtons-nous à encore un exemple de ce genre. Dans celui-ci la faute provient d'un manque de compréhension de la langue aussi bien que de l'histoire elle-même.

"This Chinaman here was coming with the ship as far as Fu-chau, - a sort of interpreter he would be."

"Quant à ce Chinois-ci, il accompagnait le navire jusqu'à Fou-Tchéou où il pourrait servir d'interprète; . . ."

Il est évident que le Chinois en question doit servir d'interprète non pas à Fou-Tchéou, mais sur le navire. L'équipage anglophone du Nan-Shan doit pouvoir communiquer avec les coolies chinois qui sont à bord; mais ces coolies rentrent chez eux après avoir travaillé dans diverses colonies tropicales, et, une fois arrivés à Fou-Tchéou, ils n'auront pas besoin d'interprète.

L'édition courante de Typhon contient un certain nombre de fautes d'imprimerie qui ne paraissent pas dans la version de la Revue de Paris. En voici trois qui présentent un intérêt particulier. Dans

chaque cas (il s'agit évidemment des mots soulignés), le texte français dit exactement le contraire de ce que signifie le texte anglais.

"Captain MacWhirr looked up. 'D'ye mean to say Mr. Jukes, you ever had your head tied up in a blanket? What was that for?'"

"Le capitaine Mac Whirr leva les yeux.

'Voulez-vous dire que vous n'avez jamais eu la tête enveloppée dans une couverture de laine, monsieur Jukes? Pourquoi donc était-ce?'"

"'No,' cried Jukes, raising a weary, discouraged voice above the harsh buzz of the Nan-Shan's friction winches."

"- Non!" cria Jukes élevant une voix lasse et découragée au-dessous du grincement discordant des treuils à frictions."

"He perceived dimly the squat shape of his captain holding on to a twisted bridge-rail, motionless and swaying as if rooted to the planks."

"Il perçut distinctement la forme trapue de son capitaine se retenant à une rambarde tordue, immobile et balancé comme s'il eût été cloué aux planches."

Ces fautes d'attention nous incitent à penser que, lors de l'impression du texte de l'édition courante, celui qui a corrigé les épreuves n'a pas comparé la traduction avec l'original.

En général, Gide a amélioré de beaucoup sa traduction des termes marins par rapport au texte de la Revue de Paris. Ainsi, il a remplacé "Conservez la direction" par "Gardez le cap," "Il n'est pas de service" par "Il n'est pas de quart," et "face au vent" par "debout au vent." Sans doute devait-il certaines de ces corrections à cet officier de marine dont il parle dans sa correspondance avec Conrad.<sup>37</sup> Néanmoins, il y a toujours quelques faiblesses dans l'interprétation du vocabulaire de bateau. Par exemple, Gide confond à plusieurs reprises "the deck" qui signifie "le pont" avec "the bridge" qui signifie "la passerelle." Il traduit "sir" par "monsieur" et "cabin" par "chambre" là où "lieutenant" et "cabine" seraient

---

37. Voir p. 61.



peut-être plus naturels.

Typhon contient trois notes destinées à expliquer au lecteur français des expressions que celui-ci pourrait ne pas comprendre autrement. L'une définit correctement le mot "pidgin," et une autre traduit la température Fahrenheit en degrés centigrades. La troisième a pour objet d'expliquer le terme "la vieille camarade" ("the old girl") dont Jukes se sert en parlant de son navire: "Cette appellation paraît toute naturelle en anglais où les noms de navires sont féminins." Cette fois Gide a tort. Il est vrai que les marins anglais parlent parfois de leur navire comme s'il s'agissait d'une femme, mais les noms masculins ne sont pas inconnus, loin de là. Conrad lui-même servit comme matelot à bord du Duke of Sutherland, et dans A Personal Record il raconte que le premier vaisseau britannique dont il a touché le flanc s'appelait le James Westoll.<sup>38</sup>

Les défauts d'une traduction se remarquent plus facilement que ses qualités. Gide a donc partiellement raison lorsqu'il écrit dans la "Lettre sur les traductions":

"Il est toujours facile d'ameuter le public contre des erreurs très apparentes, qui ne sont souvent que des vétilles. Les qualités les plus profondes sont les plus difficiles à apprécier et à faire valoir."<sup>39</sup>

Nous ne croyons pas que les inexactitudes dont nous avons montré des exemples soient des vétilles. Cependant, la traduction n'est certes pas sans qualités; par souci d'équité vis-à-vis de l'écrivain, nous allons en indiquer quelques-unes.

Gide reproduit ou introduit admirablement certains effets sonores qui évoquent, par exemple, les bruits de la mer et du vent:

---

38. Joseph Conrad, A Personal Record, Harper and Brothers, (New York and London, 1912), p. 216.

39. Gide, "Lettre sur les traductions," p. 51.

"A hollow echoing noise, like that of a shout rolling in a rocky chasm, approached the ship and went away again."

"Comme un cri roulant à travers les échos d'une gorge rocheuse, un bruit bizarre et caverneux s'approcha du navire, puis s'éloigna."

Ici tout le passage entre "Comme" et "caverneux" suggère très bien par l'allitération de la lettre r le roulement menaçant dont il s'agit. De plus, par le rythme et l'équilibre toute la phrase de Gide nous paraît supérieure, si nous osons dire, à celle de Conrad.

La traduction conserve bien l'allure noble et quasi-épique que prend parfois chez Conrad la description de cette lutte héroïque entre une poignée d'hommes et les forces déchaînées de la nature:

"And again he heard that voice, forced and ringing feebly but with a penetrating effect of quietness in the enormous discord of noises, as if sent out from some remote spot of peace beyond the black wastes of the gale; . . ."

"Alors il entendit de nouveau cette voix de tête assourdie dont le vertu pacifiante était telle, parmi la discordance affreuse des bruits, qu'on l'eût dite venue de quelque contrée reculée loin au-delà du sombre empire de la tempête, de quelque asile mystérieux; . . ."

Il y a dans le texte français comme un parfum mythologique qui n'est pas hors de propos: le "sombre empire de la tempête" pourrait faire penser au royaume d'Eole, dieu des vents, tel que Virgile le décrit dans le premier livre de l'Enéide.

Peu d'écrivains ont mieux dépeint que Conrad les différents visages de la mer; et, en général, Gide fait bien valoir les nombreux paragraphes descriptifs, les marines dans lesquelles grandit peu à peu la violence de l'orage. Dans le passage suivant on remarque en particulier chez Gide l'euphonie de la première phrase et l'idée de la lourdeur et de l'épaisseur des nuages créée par la juxtaposition des mots "masse" et "basse."

"A faint burst of lightning quivered all round, as if flashed into a cavern - into a black and secret chamber of the sea, with a floor of foaming crests.

It unveiled for a sinister, fluttering moment a ragged mass of clouds hanging low, the lurch of the long outlines of the ship, the black figures of men caught on the bridge heads forward, as if petrified in the act of butting."

"Un faible éclair tremblota tout autour comme sur les parois d'une caverne, d'une chambre de la mer secrète et noire, au pavement d'écume et de flots. Sa palpitation sinistre découvrit un instant la masse basse et déchiquetée des nuages, le profil allongé du Nan-Shan, et sur le pont, les sombres silhouettes des matelots à la tête baissée, surpris dans quelque élan, butés et comme pétrifiés."

Et voici une scène dans la chambre des machines qui n'a rien perdu de son éclat et de son animation; au contraire, la seule modification significative ("un tournoi de lueurs et d'ombres"), ne fait qu'ajouter à l'impression de mouvement, de couleur et de force disciplinée qui se dégage de l'ensemble.

"Gleams, like pale long flames, trembled upon the polish of metal; from the flooring below the enormous crank-heads emerged in their turns with a flash of brass and steel - going over; while the connecting-rods, big-jointed, like skeleton limbs, seemed to thrust them down and pull them up again with an irresistible precision. And deep in the half-light other rods dodged deliberately to and fro, crossheads nodded, discs of metal rubbed smoothly against each other, slow and gentle, in a commingling of shadows and gleams."

"Des lueurs pareilles à de longues flammes pâles tremblaient sur les surfaces polies du métal; les énormes têtes des manivelles émergeaient tour à tour du parquet de chauffe en un éclair de cuivre et d'acier - et disparaissaient, tandis que les bielles aux jointures épaisses, pareilles à des membres de squelette, semblaient les attirer, puis les rejeter avec une précision fatale. Et tout au fond, dans une demi-clarté, d'autres bielles allaient et venaient, s'esquivant délibérément, des traverses dodelinaient de la tête, des disques de métal glissaient sans frottement l'un contre l'autre, lents et calmes dans un tournoi de lueurs et d'ombres."

Mais Gide ne se distingue pas seulement dans les morceaux de bravoure. Malgré le malentendu au sujet du terme "the Pond" que nous avons signalé plus haut, il trouve parfois, en traduisant les propos des marins, exactement le ton et le vocabulaire qui conviennent à chacun d'eux. Voici le vieux Rout, brave type qui parle sans détours:

"There is a way to take a fool;  
but a rogue is smart and slippery."

"Une brute il y a encore moyen  
de la prendre; mais un coquin,  
c'est malin; ça vous glisse entre  
les doigts."

Et voici Jukes, franc et badin:

"What's your opinion, you pampered  
mail-boat swell?"

"Qu'en dis-tu, espèce de rentier  
de paquebot?"

Le premier lieutenant du Nan-Shan est un homme minable et lâche qui perd la tête pendant la tempête. A la fin du voyage, chassé de son poste, il débarque à Fou-Tchéou où il rencontre un ami tout aussi minable que lui.

C'est l'ami qui parle le premier:

"Just left her - eh? Quick work."

"Vous venez d'en sortir, hein?  
dit-il. Pas été long..."

. . .  
'Hallo! what are you doing here?'  
asked the ex-second mate of the Nan-Shan, shaking hands hurriedly."

. . .  
'Hallo! Qu'est-ce que tu fais  
ici? demanda l'ex-premier lieu-  
tenant du Nan-Shan en lui serrant  
la main précipitamment."

Gide devait choisir entre le tutoiement et le vouvoiement, et il a très bien choisi: le lieutenant tutoie son ami qui vient de le vouvoyer. Méprisé par l'équipage du navire, congédié, échoué dans ce coin relativement perdu, il semble par ce tutoiement vouloir chercher un rapport intime avec cet individu en qui il reconnaît un semblable. Du reste, Gide a bien traduit toute la suite de cette conversation.

Il y a donc certaines qualités. Pourtant, cette étude de Typhon nous mène à la conclusion que si elles se remarquent moins facilement que les défauts, c'est en grande partie parce qu'elles sont un peu moins nombreuses. Bien entendu, la plus grande partie de la traduction est assez satisfaisante, mais outre toutes les libertés prises par Gide (c'est-à-dire les mots et les membres de phrase ajoutés, déplacés ou escamotés, et le reste), il doit y avoir en moyenne une erreur proprement dite toutes les cinq pages.<sup>40</sup>

---

40. Le volume contient 212 pages.

On cherche en vain suffisamment de qualités pouvant compenser de telles faiblesses.

Le premier devoir d'un traducteur est de reproduire correctement et fidèlement le sens de l'original; les embellissements tels que l'unité, l'harmonie, la logique et la simplicité que Gide s'est évertué à donner à son texte ne sont valables que s'ils ne diminuent en rien l'exactitude de la traduction. Malheureusement, il a préféré beaucoup trop souvent ce qui est esthétiquement agréable à ce qui est correct. En d'autres termes, lorsqu'il déclare dans la "Lettre sur les traductions": ". . . j'estime que le traducteur a bien peu fait, qui n'a donné d'un texte que le sens,"<sup>41</sup> on pourrait lui faire remarquer le revers de la médaille. Celui qui donne le sens et autre chose aussi a très bien fait, mais celui qui ne donne même pas le sens n'a pas traduit du tout.

A plusieurs endroits Gide ne s'est pas contenté de traduire le texte; il a voulu le récrire. Une telle liberté n'est pas conforme à notre conception de la traduction. Le bon traducteur doit se soumettre au texte et non pas le soumettre à ses propres goûts. Gide n'a pas cette humilité essentielle. En tout cas, sa version n'est ni une traduction scrupuleusement correcte ni une véritable re-création comme l'est, par exemple, "The Rubaiyat of Omar Khayyam" d'Edward Fitzgerald.

Gide croyait que pour bien traduire il fallait être un écrivain de profession, car on "ne s'improvise pas traducteur."<sup>42</sup> Mais on peut très

---

41. Gide, "Lettre sur les traductions," pp. 47-48.

42. Gide, "Lettre sur les traductions," pp. 46-47.

bien être un écrivain de profession sans être un traducteur de profession, et un excellent écrivain sans être un excellent traducteur.<sup>43</sup> Typhon est l'interprétation d'un amateur.<sup>44</sup>

---

43. Voir J.-P. Vinay et J. Darbelnet, Stylistique comparée du français et de l'anglais, Didier, (Paris, 1958), p. 268.

44. Nous n'employons pas le mot "amateur" dans un sens entièrement péjoratif. Gide était à la fois un "non-professionnel" et un "admirateur."

C O N C L U S I O N

Nous ne prétendons pas avoir épuisé notre sujet, ayant laissé de côté, notamment, le rôle joué par Gide dans la traduction d'autres livres de Conrad que Typhoon. Mais, outre que cette thèse était déjà d'une longueur assez considérable, nous avons renoncé à entreprendre la recherche nécessaire pour distinguer dans la traduction de Victory, par exemple, la part de Gide de celle de Philippe Neel et d'Isabelle Rivière.<sup>1</sup> Sans doute reste-t-il beaucoup à dire aussi sur la façon dont Gide a dirigé l'ensemble de cette édition française des oeuvres de Conrad. Il s'agit d'une tâche assez difficile, car pour aller au fond du sujet il faudrait consulter les archives de la Nouvelle Revue Française relatives à Conrad et toute la correspondance échangée entre Gide et les différents traducteurs.

La première conclusion à laquelle cette étude nous a amené, c'est qu'il faudrait publier un volume contenant la correspondance entre Gide et Conrad. Peut-être pourrait-on, par une enquête approfondie, trouver quelques-unes des lettres qui manquent actuellement; mais même si cette correspondance devait paraître selon la table établie dans le deuxième chapitre de ce mémoire, elle ne serait certes pas moins intéressante que

---

1. L'édition française de Victory publiée par la N.R.F. en 1923 avait été traduite par Philippe Neel et Isabelle Rivière. Que restait-il alors de la révision du texte de celle-ci faite par Gide en 1916 et 1917?



les correspondances avec Arnold Bennett et Edmund Gosse qui ont déjà paru. Il est évident que, d'une part, le texte des lettres inédites et des copies de lettres inédites conservées au Fonds Gide et à Yale devrait être mis à la disposition de tous ceux qui s'intéressent à ces deux écrivains, et que, d'autre part, les lettres de Conrad à Gide publiées par Jean Aubry dans Lettres Françaises ont été si mal présentées que le travail est complètement à refaire.

Jean Aubry a plus fait que quiconque pour rendre les oeuvres de Conrad accessibles au lecteur français. Remarquons, d'ailleurs, que dans ses treize traductions il a respecté le texte original beaucoup plus scrupuleusement que ne l'a fait Gide dans son Typhon. Mais Aubry était, du moins dans son travail à propos de Conrad, meilleur traducteur que biographe, critique et éditeur de lettres; et si le public français lui doit beaucoup de plaisir et de reconnaissance, ceux qui comme nous s'intéressent sérieusement à l'oeuvre de Conrad sont obligés de faire de sérieuses réserves sur ses travaux. Biographe crédule, il s'est trop fié, dans sa Vie de Conrad, aux anecdotes souvent fort inexactes du romancier lui-même; critique partial, il a fait de ses nombreux articles sur Conrad une suite presque ininterrompue de louanges; et, éditeur de lettres peu consciencieux, il n'a pas donné une idée précise du français de Conrad.

Ayant examiné la façon dont celui-ci écrivait le français, nous donnons définitivement tort à Aubry, selon qui Conrad avait une connaissance parfaite de la langue française, et raison à Jocelyn Baines qui précise:

"He also wrote French excellently but as a foreigner; in his letters his expression is idiosyncratic, and, incidentally, sprinkled with anglicisms, but lacks

the deeper individuality which can only come from having lived into a language."<sup>2</sup>

A en juger par la traduction de Typhoon, l'anglais de Gide ne valait point le français de Conrad. On se demande, en effet, si celui qui croyait que "What's up?" voulait dire "Qu'est-ce qui se passe là-haut?" et qui, dans une lettre écrite à Conrad en 1920,<sup>3</sup> confondait le mot "canal" avec le mot "Channel" (la Manche), était tout à fait l'homme qu'il fallait pour diriger une collection de traductions anglaises. Il est vrai qu'à certains égards Gide était le directeur idéal pour cette entreprise: ami intime de Conrad, admirateur des livres de ce dernier, auteur qui commençait à se faire bien connaître, et collaborateur à la Nouvelle Revue Française, il était bien placé pour lancer les oeuvres du romancier en France. Pourtant, il manquait indéniablement de compétence et d'expérience comme traducteur de l'anglais, surtout aux environs de 1915, époque à laquelle il a assumé la responsabilité en question. La traduction de Typhoon laisse à désirer. Mais comment aurait-il pu en être autrement? Gide s'est mis avec enthousiasme à apprendre et à lire l'anglais vers 1911. Après cinq ans d'études anglaises sérieuses, mais intermittentes, il s'est hasardé à traduire le livre dont Conrad lui-même avait dit dans une lettre à Joseph de Smet que c'était "the most difficult piece of my work to render into French, with perhaps the exception of the Nigger."<sup>4</sup>

Quant à la "Lettre sur les traductions," elle nous convainc assez peu, maintenant que nous avons comparé certains des préceptes qui

---

2. Jocelyn Baines, Joseph Conrad: A Critical Biography, p. 153.

3. Voir p. 47.

4. Jean Aubry, Joseph Conrad: life and letters, Doubleday, Page and Co., (Garden City, New York, 1927), Vol. II, pp. 136-137.

s'y trouvent avec le résultat obtenu par Gide comme traducteur. Nous nous opposons à cette idée qu'on ne peut bien traduire "que par une tricherie perpétuelle, par d'incessants détours et souvent en s'éloignant beaucoup de la simple littéralité."<sup>5</sup> Comme l'ont très bien montré MM. Vinay et Darbelnet dans leur Stylistique comparée du français et de l'anglais, "le choix s'établit non pas entre une traduction littérale et une traduction libre, mais entre une traduction exacte et une traduction inexacte."<sup>6</sup> Après avoir confronté la traduction de Typhoon avec l'original, nous avons un peu l'impression que lorsque Gide parle, dans sa "Lettre sur les traductions," d'une traduction littérale, il veut dire ce que nous appellerions une traduction correcte. C'est comme si, ayant à traduire la phrase "May I buy you a drink?" Gide rejetait et la traduction littérale (dans le sens que nous donnons à ce mot) "Puis-je vous acheter une boisson?" et la traduction 'correcte' "Puis-je vous offrir un verre?" pour choisir l'interprétation "Si on allait boire un coup?" Que celui qui voit dans cet exemple une exagération grossière consulte seulement l'extrait suivant parmi tant d'autres :

"The worst was to come, then -  
and if the books were right this  
worst would be very bad."

"Advienne le pire! si l'on ne  
pouvait plus l'éviter. Mais s'il  
fallait en croire les livres, ce  
pire allait offrir du diablement  
mauvais."

Dans ce cas la traduction correcte n'est sans doute pas très différente de la traduction littérale, mais Gide les a rejetées toutes les deux. Enfin, il y a dans cette lettre à André Thérive une légère note de suffisance qui, à notre avis, ne se justifie pas. Gide pontifie à tort, si nous osons dire.

---

5. Gide, "Lettre sur les traductions," p. 52.

6. J.-P. Vinay et J. Darbelnet, Stylistique comparée du français et de l'anglais, p. 267. La conclusion de l'ouvrage d'où nous avons tiré cette citation consiste en un commentaire excellent sur la "Lettre sur les traductions" de Gide.

S'il nous déçoit quelque peu comme traducteur, Gide nous inspire une certaine admiration comme lecteur et critique de Conrad. Faisons d'abord le bilan de ses lectures. Nous avons vu qu'on ne peut lui attribuer la découverte de Conrad en France: Claudel lui a fait connaître l'oeuvre, et Valery Larbaud et Agnes Tobin l'ont présenté à l'homme. Cependant, on ne peut qu'admirer la façon dont cet explorateur littéraire infatigable, une fois qu'il eut appris un peu d'anglais et qu'il se fut rendu compte de la valeur de cette oeuvre, a dévoré coup sur coup ces nombreux volumes. Bien peu de lecteurs anglais et encore moins de lecteurs français d'aujourd'hui connaissent les livres de Conrad aussi bien que Gide les connaissait. Et, bien sûr, il ne s'agit que d'une petite partie des lectures anglaises dans lesquelles il s'est plongé de plus en plus à partir de 1911. Bref, voilà un témoignage de l'intérêt extraordinaire qu'il vouait non seulement à la littérature anglaise, mais à toutes les littératures étrangères, intérêt qu'il a essayé sans cesse de communiquer au public français dans les pages de la Nouvelle Revue Française, autant par ses propres articles que par les nombreuses traductions qu'il a fait publier dans cette revue.

Les commentaires critiques de Gide sur Conrad nous semblent, en fin de compte, plus sûrs que ceux de Jean Aubry, quoiqu'ils soient évidemment beaucoup moins étendus. Gide a commencé à apprécier les écrits de Conrad à une époque où le génie de celui-ci n'était pas encore pleinement reconnu même en Angleterre. Il a un peu surestimé quelques-uns des récits tels que Victory et The Rescue; d'ailleurs, son livre préféré n'est pas le nôtre, car nous estimons que The Nigger of the Narcissus, Heart of Darkness et Typhoon sont supérieurs à Lord Jim. Toutefois, la plupart de ses observations critiques sont lucides et justes. Elles méritent l'attention de

n'importe quel lecteur de Conrad, et surtout de celui qui s'intéresse au débat sur la réputation de ce dernier et sur le mérite relatif de ses différentes oeuvres, débat qui se poursuit encore aujourd'hui, quarante ans après la mort du romancier.<sup>7</sup>

---

7. "His [Conrad's] reputation, forty years after his death, remains as protean and unfixable as many of the incidents of his unprecedented life. Criticism, which agrees on the importance of his example and influence, has not yet managed the approximation of a consensus regarding the relative merits of his individual novels. . ." (Marvin Mudrick dans l'introduction de Conrad: A Collection of Critical Essays Edited by Marvin Mudrick, Prentice-Hall, (New Jersey, 1966), p. 1.)

## B I B L I O G R A P H I E

### I. L'Oeuvre de Gide

Gide, André

Oeuvres complètes,  
s. l. [Paris], Nouvelle Revue Française, s.d.  
[Édition arrêtée en 1939].

"Joseph Conrad," Nouvelle Revue Française,  
XXIII (1924), 659-662.

Journal (1889-1939),  
Paris, Gallimard (Pléiade), 1951.

Journal (1939-1949),  
Paris, Gallimard (Pléiade), 1954.

Préfaces,  
Neuchâtel et Paris, Ides et Calendes, 1948.

Romans, récits, soties, et oeuvres lyriques,  
Paris, Gallimard (Pléiade), 1958.

### 2. Traduction par Gide

"Typhon," Revue de Paris,  
XXV (Tome second) (1918), 17-59 et 334-381.

Typhon,  
Paris, Gallimard, 1923.

Typhon,  
Paris, Gallimard (Livres de Poche), 1965.

### 3. Correspondances de Gide

Claudé, Paul et  
Gide, André

Correspondance (1899-1926),  
Préface et notes par Robert Mallet,  
Paris, Gallimard, 1949.

Gide, André et  
Bennett, Arnold

Correspondance (1911-1931),  
Introduction et notes par Linette F. Brugmans,  
Genève, Droz, 1964.

- Gide, André et  
Gosse, Edmund      Correspondance (1904-1928),  
Edited, with translations, introduction and notes,  
by Linette F. Brugmans,  
London, Peter Owen, 1960.
- Gide, André et  
Valéry, Paul      Correspondance (1890-1942),  
Préface et notes par Robert Mallet,  
Paris, Gallimard, 1955.
4. L'Oeuvre de Conrad
- Conrad, Joseph      Complete Works,  
26 vols., Kent Edition, including, with Ford  
Madox Ford, Romance and The Inheritors,  
New York, Doubleday, 1925.
- Last Essays,  
London and Toronto, Dent, 1926.
- Lettres françaises,  
avec une introduction et des notes de G. Jean-  
Aubry,  
Paris, Nouvelle Revue Française, 1929.
- A Personal Record,  
New York and London, Harper and Brothers, 1912.
- Typhoon,  
London, Heinemann, 1912.
- Typhoon and Other Stories,  
London, Heinemann, 1903.
5. Ouvrages biographiques et critiques
- Baines, Jocelyn      Joseph Conrad; A Critical Biography,  
London, Weidenfeld and Nicolson, 1959.
- Brée, Germaine      André Gide, l'insaisissable Protée,  
Paris, "Les Belles-Lettres," 1953.
- Conrad, Jessie      Joseph Conrad and his Circle,  
New York, Dutton, 1935.
- Joseph Conrad as I knew him,  
London, Heinemann, 1926.
- Garnett, Edward, ed. Letters from Joseph Conrad (1895-1924),  
Indianapolis, The Bobbs-Merrill Co., 1928.
- Guérard, Albert      André Gide,  
New York, Dutton, 1963.

- Guérard, Albert Conrad the Novelist,  
New York, Atheneum, 1967.
- Hueffer, Ford M.  
(Ford Madox Ford) Joseph Conrad; a Personal Remembrance,  
Boston, Little, Brown and Company, 1924.
- Jean-Aubry, G. Joseph Conrad; Life and Letters,  
2 vols.,  
New York, Doubleday, Page and Co., 1927.
- Valery Larbaud; sa vie et son oeuvre,  
(Vol. I: La jeunesse 1881-1920),  
Monaco, Editions du Rocher, 1949.
- Vie de Conrad,  
Paris, Gallimard, 1947.
- Karl, Frederick R. A Reader's Guide to Joseph Conrad,  
New York, Noonday, 1966.
- Leavis, F. R. The Great Tradition,  
Harmondsworth, Middlesex, Penguin, 1966.
- Martin, Claude André Gide par lui-même,  
Paris, Editions du Seuil, 1963.
- Martin du Gard, Roger Notes sur André Gide,  
Paris, Gallimard, 1951.
- Maurois, André Magiciens et Logiciens,  
Paris, Grasset, 1935.
- Moser, Thomas Joseph Conrad; Achievement and Decline,  
Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1957.
- Mudrick, Marvin, ed. Conrad; a Collection of Critical Essays,  
New Jersey, Prentice-Hall, 1966.
- Retinger, J. H. Conrad and his Contemporaries,  
New York, Roy, 1943.
- Thierry, Jean-Jacques Gide,  
Paris, Gallimard, 1962.
6. Articles sur Conrad
- Aynard, Joseph "Joseph Conrad," Journal des Débats,  
XXXI (2<sup>e</sup>Semestre, 1924), 333-335.
- Bellessort, André "Le premier roman de Conrad," Revue Bleue,  
LVIII (1920), 599-603.
- Jean-Aubry, G. "Joseph Conrad," Nouvelle Revue Française,  
XXIII (1924), 350-352.



- Jean-Aubry, G. "Souvenirs," Nouvelle Revue Française,  
XXIII (1924), 672-680.
- Kessel, J. "Conrad slave," Nouvelle Revue Française,  
XXIII (1924), 720-723.
- Larbaud, Valery "Joseph Conrad; quelques traductions récentes,"  
Revue de France, I (1921), 423-428.
- Smet, Joseph de "Joseph Conrad," Mercure de France,  
XCVII (1912), 51-75.
- Valéry, Paul "Sujet d'une conversation avec Conrad,"  
Nouvelle Revue Française, XXIII (1924), 663-665.
- Voisins, Gilbert de "Joseph Conrad," Revue de Paris,  
XXV (Tome second) (1918), 5-16.

#### 7. Livres divers

- Baudelaire, Charles Les Fleurs du Mal,  
Paris, Gallimard (Livre de Poche), 1965.
- Keats, John The Poems and Verses of John Keats,  
London, Eyre and Spottiswoode, 1949.
- Vigny, Alfred de Journal d'un Poète,  
(éd. Louis Ratisbonne),  
Paris, Michel Lévy Frères, 1867.
- Vinay, J.-P. et Darbelnet, J. Stylistique comparée du français et de l'anglais,  
Paris, Didier, 1958.

#### 8. Ouvrages bibliographiques

- Keating, George T. A Conrad Memorial Library; the Collection of  
George T. Keating,  
Garden City, New York, Doubleday, Doran, 1929.
- Lohf, Kenneth A. and Sheehy, Eugene P. Joseph Conrad at Mid-Century; Editions and Studies  
1895-1955,  
Minneapolis, University of Minnesota Press, 1957.
- Naville, Arnold Bibliographie des écrits d'André Gide (Depuis 1891  
jusqu'en 1952), mise à jour par Jacques Naville,  
Paris, Guy le Prat, s.d.
- Wise, Thomas J. A Bibliography of the Writings of Joseph Conrad  
(1895-1921),  
London, privately printed by Richard Clay and  
Sons Ltd., 1921.

## APPENDICE

Tout à la veille de la remise de cette thèse, nous avons reçu une lettre de M. Ivo Vidan, professeur à l'Université de Zagreb, dans laquelle celui-ci annonce qu'il a publié le texte des treize lettres de Gide à Conrad conservées à la bibliothèque de l'université Yale. M. Vidan nous apprend qu'il a fait paraître un article contenant ces lettres dans la revue Studia romanica et anglica zagrabiensia au cours de l'automne de 1968. Malheureusement, nous ignorons à l'heure actuelle la date exacte de cette publication.